gee

60 degrés à l'ombre



CC BY SA

Copyleft 2026 : Simon « Gee » Giraudot
60 degrés à l'ombre est placé sous
Licence Creative Commons BY SA
Voir : https://creativecommons.org/licenses/by-sa/2.0/fr/

Photo 4^e de couverture : Gee
Mise en page avec LaTeX

https://ptilouk.net

GEE

60 degrés à l'ombre

(édition provisoire)

Ptilouk.net ÉDITIONS

Publié sous licence CC BY SA

Du même auteur :

La Chaîne Météore *(2026)* — Bande dessinée humoristique en couleurs, dans un univers préhistorique absurde, anachronique et peu regardant sur la pudeur.

Grise Bouille, 10 ans de blog *(2025)* — Recueil de bandes dessinées mêlant humour, vulgarisation scientifique et satire politique.

Sortilèges & Syndicats *(2023)* — Roman de luttes sociales dans un monde heroic fantasy, publié par PVH Éditions.

Superfluous Returnz Artbook *(2023)* — Livre d'art accompagnant le jeu vidéo Superflu Riteurnz.

Le Guide du connard professionnel *(2022)* — BD satirique scénarisée par Pouhiou, racontant la malveillance comme source de profit.

Une Auberge dans la tempête *(2022)* — Roman de suspense et d'humour racontant les péripéties d'une randonneuse réfugiée dans une étrange auberge en pleine tempête.

Les aventures inutiles de Superflu *(2021)* — Bande dessinée humoristique en couleurs, racontant les aventures d'un superhéros qui ne sert à rien.

Apérocalypse (roman inachevé) *(2020)* — Roman inachevé racontant la vie d'un petit lotissement péri-urbain alors que la civilisation industrielle occidentale s'effondre.

GKND, l'intégrale *(2019)* — Bande dessinée humoristique « geek » racontant les péripéties de trois étudiants passionnés de sciences et d'informatique.

L'Enfant sans bouche *(2016)* — Recueil de nouvelles diverses, de la science-fiction à la fantasy en passant par l'humoristique et l'horrifique.

Avant-propos

Ce document est la version provisoire du roman *60 degrés à l'ombre*, publié sous forme de feuilleton en juillet-août 2026 sur le blog *Grise Bouille*[1]. Ce roman sera publié dans un futur proche en versions papier et numériques définitives.

En attendant, bonne lecture, et n'oubliez pas de soutenir l'auteur[2] !

1. `https://grisebouille.net`
2. `https://soutenir.ptilouk.net`

Chapitre 1

Il y a des journées qui commencent mal. Il y a des journées tellement pourries que, dès le matin, dès le lever, le ton est donné, c'est là, c'est clair, tu le sais : ça va mal se passer.

Aujourd'hui, ce serait sans doute impropre de dire que la journée a mal commencé : c'est plutôt celle de la veille qui ne s'est jamais vraiment terminée. Il est cinq heures du matin, et ça va bientôt faire vingt-quatre heures que je suis debout. Enfin, debout… Réveillé, au moins. À peu près.

Voyons le côté positif : c'est Gaëlle qui conduit. Si c'était moi, on se serait sans doute déjà emplafonné un platane. Elle n'est pas beaucoup plus reposée, mais elle est déjà moins ramollie du ciboulot que moi en temps normal, ce qui est un avantage. L'inconvénient, là, c'est sa conduite : j'en ai connu des plus rassurantes…

— La vache ! Tu veux pas ralentir, un peu ?

— Non ! J'ai pas envie de cuire, là-dedans ! T'as oublié que la clim était morte ?

— Ah purée… oui, j'avais oublié. La guigne !

Je la dévisage. Sous sa crête iroquoise rouge vif, elle me jette un regard rehaussé de quelques piercings, sans trop quitter des yeux la route qui défile à cent kilomètres-heure en dessous de la voiture.

— D'accord. Fonce.

Je prie silencieusement pour qu'on ne fasse pas une sortie de route. Le bitume est défoncé, raccommodé comme un vieux jean, et dans quelques heures, il risque fort de suinter de partout. On annonce un pic à soixante degrés à la mi-journée. À ce niveau de chaleur, t'as plutôt intérêt à ne pas trébucher sur de l'asphalte en plein soleil. Remarque, si tu te capitonnes pas très vite, t'auras même pas besoin de t'allonger par terre pour être cuit à point, ça règle la question.

On a quitté la ville en pleine nuit, en rentrant de soirée, quand les services météo ont balancé leurs alertes. Ça faisait des jours qu'on les sentait arriver, les soixante degrés ; on peut reprocher beaucoup de choses à la canicule, mais ça fait plusieurs années qu'elle a arrêté de nous prendre par surprise. On crève de chaud quatre mois sur douze – six, pour les malchanceux qui ont pas foutu le camp du désert aride qu'est devenu le sud du pays – et on dépasse assez régulièrement les limites du vivable.

Ce serait exagéré de dire qu'on s'y fait : disons qu'on se fait à l'idée de devoir gérer ça. En général, on se planque en profondeur, dans les caves. Ou bien on pète la porte d'un nanti qui a une clim fonctionnelle chez lui, mais les nantis se font de plus en plus rares sur cette foutue planète. Quand il en reste, faut être en veine pour en trouver un qui ne se soit pas retranché dans une forteresse avec miradors et portes blindées.

Hier, on a décidé de foutre le camp de la ville une bonne fois pour toutes : question aménagement du territoire, c'était pas la meilleure idée de l'humanité que de bétonner des kilomètres carrés de terrain pour s'y empiler comme des Lego. C'est pas les trois parcs et les quatre arbrisseaux plantés entre deux places de parking qui ont rafraichi le bouzin : aux premiers pics de chaleur, tout le vert a été remplacé par du marron bien cramé. Avec les restrictions de flotte, autant

dire qu'on évite d'arroser de la pelouse qui a deux heures d'espérance de vie dès que t'arrêtes de t'occuper d'elle.

Bref.

Passé un certain âge, « la campagne, ça vous gagne », comme on dit. Non pas que le côté rural du pays soit paradisiaque : question végétation carbonisée, ça se défend pas mal aussi dans les trous perdus. Disons qu'au moins, les risques de caner dans une émeute de la soif sont restreints quand tu n'as que des sangliers avec qui te bastonner. Alors non, un sanglier qui a soif, ça doit pas être câlin non plus, comme bestiole, mais en même temps, avec un peu de chance, il est déjà rôti à point quand t'arrives : ça peut faire des réserves de bouffe pour quelques jours.

Je suis tiré de mes réflexions par Gaëlle qui se met à beugler :

— Merde ! Merde ! Merde !

— Késsispass ?

— J'crois qu'on arrive au bout de la batterie.

— Déjà ?! Mais on a même pas fait cent bornes !

— Oui, bah titine, elle est plus toute jeune, hein !

Titine, c'est notre bagnole. Un vieux Kangoo, cabossé et rouillé de partout. Elle est plutôt confortable, mais c'est une électrique qui a un paquet d'années au compteur, et la batterie est d'origine. Pour faire court : t'es bien assis, mais pas longtemps. Au prix de l'électricité de nos jours, on y réfléchit à deux fois avant de faire un long voyage. De fait, comme il est rare qu'on enquille plus de vingt kilomètres d'un coup, on n'avait pas vraiment la notion de l'autonomie de titine au moment de partir. On est moyennement jouasses de la découvrir aussi tôt.

— On est encore loin de la destination ?

— Quelle destination ?

— Ben… tu voulais nous conduire où ?

— J'en sais rien. J'espérais que t'aurais une idée.

— Une idée ? Moi ? Tu sais à qui tu parles ?

— C'est toi le copilote, non ?

— Et toi la pilote, donc ?

Elle lève les yeux au ciel. Moi aussi. Ça va encore être de ma faute… Quand on roule, c'est la personne qui conduit qui choisit où on va, ça me semble tomber sous le sens. C'est pas moi qui fais les règles. C'est comme ça depuis qu'on a inventé les bagnoles, même à l'époque où on était assez cons pour cramer du pétrole à tour de bras pour les faire avancer.

Je lui demande :

— Donc ça fait une heure que tu roules au hasard ?

— J'ai pris la direction de la mer, dans le doute.

— La mer ?

— Le grand machin bleu avec plein d'eau dedans.

— Tu sais qu'elle se boit pas, cette eau-là ?

— Ça rafraichit quand même.

— C'est sûr qu'on est frais là… On a dû faire un quart du chemin ! Je suis pas expert, mais ça m'étonnerait qu'on sente la fraicheur des embruns à trois cents bornes de distance !

— Dis donc, môssieur l'inspecteur des travaux finis, tu commences à me courir ! T'as une meilleure idée ? Si tu veux, je me gare et je te laisse le volant !

— Bah ouais, merci, je vais aller vachement loin avec une batterie à plat !

On s'engueule comme un vieux couple alors qu'on n'est même pas ensemble. Je l'aime bien, Gaëlle, mais c'est une sanguine : il lui en faut pas beaucoup pour monter dans les tours. Quant à moi, j'suis plutôt un calme, mais quand ça gueule, j'adapte mon propre volume sonore à l'ambiance, c'est normal.

Je me retourne vers notre passager sur le siège arrière.

— David, une idée ?

Il me regarde avec ses gros yeux de chien battu et hoche la tête de gauche à droite. David est la troisième roue de notre carrosse déjà pas franchement équilibré. Il doit faire plus de deux mètres et peser dans les cent kilos, avec une grosse barbe noire qui lui grignote la moitié du visage et une casquette Pokémon que j'aurais eu honte de porter passé douze ans – alors que lui doit bien aller sur ses cinquante piges.

Il a un air sur le visage… on dirait qu'il a toujours envie de chialer. En plus de ça, je ne sais pas s'il est simplet ou juste un peu lent, mais c'est pas une foudre de guerre niveau réflexion. Et question vocalises, c'est l'opposé de Gaëlle : ça fait des semaines qu'on se le trimbale, et j'ai dû entendre le son de sa voix une vingtaine de fois à tout casser.

La dernière fois, c'était tout à l'heure, quand on a pris la route.

— Je suis malade en voiture, qu'il nous a dit.

Moi aussi, et comme je devais faire le copilote pour Gaëlle – *pas* choisir le chemin –, il est monté à l'arrière, mais sur le siège du milieu, pour voir la route. Comme le Kangoo est une voiture familiale, j'ai même un petit rétro intérieur où je peux le regarder pour vérifier qu'il ne fasse pas de conneries.

David ne fait pas de conneries. De manière générale, David ne fait rien. Je n'ai jamais vu quelqu'un se laisser vivre autant que lui. On aurait embarqué un ficus que la différence ne m'aurait pas renversé. Aucune idée de ce qu'il foutait avant de nous rencontrer.

— T'as pas de réseau ? me demande Gaëlle.

— J'ai surtout plus de forfait. Et toi ?

— J'en ai. Mais j'ai plus de batterie.

— Évidemment. Et toi, David ?

Je le zieute dans mon mini-rétro. Nouveau hochement de tête. Merci David pour ta contribution. J'ouvre la boîte à

gants. Pas de carte routière. Le tableau de bord interactif de titine a rendu l'âme il y a plus de dix ans, et de toute façon, je doute que le service de l'appli de géolocalisation vendu avec existe encore. Y'a pire que l'obsolescence programmée : y'a l'obsolescence civilisationnelle. Quand tes objets connectés ont plus rien à quoi se connecter, ils peuvent être garantis deux siècles, ça change plus grand-chose.

Gaëlle accélère davantage. Je me retiens de lui dire qu'on n'ira pas plus loin en allant plus vite, vu que la batterie va aussi se vider plus rapidement. Vu son humeur, ce serait comme approcher une allumette d'un baril de TNT. Elle serre les dents en disant :

— Si vous voyez quelque chose qui ressemble à une baraque ou à un abri, vous hurlez…

C'était notre plan, au départ. Partir tôt, en pleine nuit, pendant que les températures sont encore supportables ; s'éloigner de la ville avant que l'asphalte ne se mette à bouillir et que la chaleur ne rende les gens tarés ; trouver la maison d'un bon samaritain, avec une bonne cave ou une bonne clim – ou les deux ; lui demander l'asile en échange de notre *charmante* compagnie.

Là, la lumière de l'aube commence à pointer le bout de son nez, et le thermomètre indique déjà plus de trente-cinq degrés. Le point positif, c'est qu'on a atteint un coin assez rural ; le point négatif, c'est qu'à part les platanes le long de la route, on voit surtout des champs – déshydratés – à perte de vue. L'ombre d'un platane, par soixante degrés, c'est pas ça qui va nous empêcher de sécher comme des pruneaux. D'autant plus qu'on a beau avoir quelques réserves de flotte dans le coffre, il n'y a pas de quoi assurer la survie de trois glandus comme nous par ce genre de température.

De désespoir, je m'exécute, sans protester : je regarde partout, je scrute le paysage, je tourne la tête dans tous

les sens à m'en déboiter une vertèbre. Je commence à sérieusement fatiguer, j'ai les paupières qui se ferment toutes seules, et la chaleur ambiante qui commence à monter n'aide pas. J'ouvre la fenêtre pour que le vent me fouette le visage : de toute façon, sans clim, autant aérer l'habitacle.

Dans mon dos, je vois David tenter de contribuer à la recherche du sanctuaire tant désiré, à sa manière. Comment dire… Lui ne risque pas le torticolis, en gros. Il parcourt le paysage des yeux, mais avec un regard tellement à l'ouest que je me demande s'il verrait une piscine municipale si on passait sur son parking. M'enfin, c'est gentil à lui de participer. J'ai toujours préféré les gentils incapables aux connards compétents. Qui se ressemble s'assemble, j'imagine.

Pendant quelques minutes, un silence de plomb s'installe dans le véhicule. Gaëlle est tendue comme un string ; j'ai à peu près le même niveau de sérénité. David… qui sait ce que David ressent ? La luminosité augmente, petit à petit. Avec elle, notre visibilité aussi ; notre espérance de vie, par contre, est en train de descendre en flèche.

Enfin, après ce qui nous aura paru des heures, je crois apercevoir quelque chose. Derrière un bosquet, sur la gauche, une forme artificielle, sombre. Ça pourrait être une habitation. Je retiens mon souffle. Je ne veux pas crier victoire trop vite et créer de faux espoirs à mes camarades. Je ne rêve pourtant pas : la silhouette d'une toiture se découpe de plus en plus nettement.

— Là !

Gaëlle suit mon doigt tendu du regard au moment où nous passons une intersection. Par réflexe, elle envoie un violent coup de volant à gauche : la voiture dérape dans un crissement de pneus. Pendant une seconde, je nous vois nous retourner dans le fossé, mais non, Gaëlle redresse la

trajectoire et nous voilà partis en direction de la maison. On entendrait presque vrombir le moteur. Comme c'est une électrique, c'est juste le timbre du doux ronronnement de l'onduleur qui part dans les aigus.

On a quitté la nationale pour ce qui doit être un chemin communal, vu la piètre qualité du revêtement : si c'est carrossable, ça ne saute pas aux yeux. À la vitesse à laquelle on roule, j'ai l'impression d'être dans un 4x4 sur une plage de *très gros* galets. Le Kangoo sautille tellement qu'on aura de la chance si on ne perd pas une roue au passage. J'ai comme le pressentiment que Gaëlle voit ce voyage comme le baroud d'honneur de titine : notre prochain périple, ce sera à cheval ou à pinces…

Notre destination nous apparaît de plus en plus clairement, et pour une fois, je nous sens vernis : ce n'est pas une simple maison, c'est carrément un manoir ! Un haut bâtiment de style gothique, avec un rez-de-chaussée surélevé, deux étages et une toiture à forte pente. Ça pourrait être la maison de la famille Addams, mais les fenêtres modernes et la porte flambant neuve indiquent que ce n'est pas une ruine abandonnée. Un excellent point pour nous : une baraque de cette envergure, avec ce style, dans un état bien rénové, ça respire le pognon. Et qui dit pognon dit clim, en général. Ou, au pire, une grande cave bien profonde, donc bien fraîche.

Un vaste parc entoure la bâtisse. La pelouse est aussi désespérément jaune que le reste de la végétation alentour. Quelques hauts arbres ont conservé leurs feuilles vertes et apportent de l'ombre, mais on sent bien qu'ils ne sont pas au sommet de leur forme… Une clôture ceint le parc, avec un imposant portail en fer forgé. Il est ouvert, ce qui sera plus pratique. Non pas qu'un portail fermé eût été un problème : il en faut plus que ça pour nous arrêter, et sans être des

squatteurs professionnels, on en a vu d'autres. Cependant, après une nuit blanche, mon activité de choix n'est pas le crochetage de serrure rouillée avec option tétanos.

— J'espère que vous aimez l'ambiance maison hantée, murmure Gaëlle.

Elle freine à l'approche du parc, et nous passons le portail. La voiture est silencieuse, seuls les craquements du gravier sous les pneus pourraient trahir notre arrivée. À supposer qu'il y ait quelqu'un dans la maison.

Gaëlle coupe le contact et nous restons immobiles un instant, à dévisager la façade. La plupart des fenêtres sont fermées par des volets. Ce qui ne prouve rien : par les chaleurs actuelles, seuls des inconscients laisseraient le soleil frapper les vitres de plein fouet.

On échange quelques regards avec Gaëlle, puis on se décide à descendre de voiture. On ne dit rien. On pense à la même chose, aux trois possibilités qui s'offrent à nous : soit la maison est abandonnée, et on pourra s'y installer tranquillement pour attendre la fin de la canicule, sans personne pour nous chercher des noises ; soit elle est habitée par quelqu'un d'altruiste qui acceptera de nous héberger, la question étant alors de savoir pour combien de temps ; et dernière solution, on tombe sur un salopard qui préférera nous voir agoniser sur son palier plutôt que nous ouvrir.

Ça arrive heureusement moins souvent qu'on pourrait le penser, mais ça existe, ce genre d'énergumène. Sauf que là, vu le contexte, je ne nous imagine pas nous laisser mourir gentiment sans protester : si un connard d'égoïste veut se réserver son palace pour lui tout seul, j'espère qu'il a pris des cours de muscu, parce qu'au besoin, on le défonce. Et quand je dis « on », je pense surtout à Gaëlle, ma camarade, et ses tendances « punkette vénère ». Je l'ai déjà vue faire : quand

elle joue de la savate, t'as pas intérêt à être dans la ligne de mire.

Il n'y a pas un bruit, pas un mouvement. Gaëlle a raison : je ne tomberais pas de ma chaise si on découvrait un guichet pour entrer dans le train fantôme. Je me retourne vers David et je lui demande :

— T'as pas peur des fantômes ?

Il secoue la tête en signe de dénégation.

Avec le soleil qui pointe son nez à l'horizon, le haut de la façade s'éclaire soudain. La lumière du matin est magnifique, et même désespérante de sécheresse, la campagne offre un spectacle ravissant. Enfin… on le trouverait ravissant si ce foutu soleil n'était pas devenu un ennemi mortel au cours des dernières années.

Après une bonne minute, Gaëlle se décide enfin à avancer. David et moi la suivons, comme deux canetons derrière maman-canard. À notre surprise, nous n'avons pas fait deux mètres que la porte s'entrouvre. Nous nous arrêtons net. Pas très sûr de moi, je tente un :

— Euh… bonjour ?

Tout se passe alors très vite : je vois un long tuyau sortir de l'interstice de la porte. Le temps que je pige qu'il s'agit du canon d'un fusil, Gaëlle a déjà plongé derrière le Kangoo en criant « PLANQUEZ-VOUS ! ». J'ouvre de grands yeux et l'adrénaline dissipe la brume dans mon cerveau d'un seul coup. Je détalle en courant et je me vautre derrière la voiture juste à côté Gaëlle.

On entend la détonation et le sifflement d'une balle. Gaëlle et moi, on échange un regard affolé et on crie d'une même voix :

— DAVID !

Je passe la tête au-dessus du pare-choc. Il n'a pas bougé, il est droit comme un piquet, entre la bagnole et la porte

du manoir. Il n'a pas l'air blessé, mais s'il ne se remue pas rapidement, je doute que le tireur le loupe deux fois de suite.

Je sors de ma planque en quatrième vitesse, je trébuche vers lui et je le choppe par un bras. Sans qu'on ne se soit concertés, Gaëlle a fait la même chose de l'autre côté. On tire notre gros benêt de pote vers l'arrière et on arrive à se mettre à couvert tous les trois au moment où une deuxième détonation retentit. Les vitres avant du Kangoo explosent, une fine pluie de verre nous tombe dessus.

— BORDEL ! s'écrie Gaëlle en se protégeant le visage.

J'allais le dire. Dans les possibilités qui s'offraient à nous, j'en avais omis une quatrième : celle que l'habitant de la maison n'ait pas la patience d'attendre que la canicule nous achève et décide de finir le boulot immédiatement à coup de bastos. Je le savais – je l'avais dit ! – que ça sentait la journée de merde.

David, qui n'a pas l'air plus perturbé que ça d'être passé à un cheveu de la mort, se retourne vers moi et me dit calmement :

— C'était pas un fantôme, ça.

C'est typique de David : il parle peu, mais quand il l'ouvre, c'est toujours pour dire des trucs pertinents.

Chapitre 2

L'odeur de poudre envahit le parc. On s'époussette les épaules en essayant de ne pas se planter des bouts de verre dans les paluches. Je n'ai aucune idée de comment on va se tirer de ce guêpier. À pied, on n'ira pas loin. La bagnole peut sans doute encore faire quelques bornes, mais un seul coup de fusil mal placé et elle sera bonne pour la casse. Je ne parle même pas du temps qu'il nous faudrait pour remonter à bord, démarrer et foutre le camp, le tout sans se prendre nous-mêmes une balle.

Évidemment, nous ne sommes pas armés. Ça devient pourtant de plus en plus courant de l'être, par chez nous, vu que les pénuries multiplient les occasions de se friter pour récupérer des miettes. Nous nous étions jusqu'ici toujours débrouillé pour rester loin du grabuge, mais soudainement, je regrette de ne pas avoir un flingue, et Dieu sait que je ne suis pas friand de ces machins.

— Aaaaah, merde alors ! Quelle saleté !

La voix de notre tireur. De notre *tireuse*, semble-t-il, et ce n'est pas ça qui nous surprend : ce à quoi on ne s'attendait pas, c'était bien à une voix aussi chevrotante. Notre tireuse, si on en juge au timbre de voix, est une vieille dame. Une *très* vieille dame.

Doucement, on se relève, tous les trois. Comme dans un film au ralenti, on passe nos têtes au-dessus du capot de

titine. Là, sur le palier de la maison, ce n'est pas un sniper encagoulé qui nous attend, mais une petite mamie, toute ratatinée, la peau sur les os – peau fort ridée, cela va sans dire –, avec une tignasse blanche qui lui orne la tête comme un soleil. Elle est recroquevillée sur son fauteuil roulant et tapote rageusement sur un fusil deux fois plus gros qu'elle, en grognant des :

— Mais tu vas marcher, oui, saloperie ?!

Mes comparses et moi échangeons un regard. David a un sourire idiot sur le visage ; Gaëlle est aussi stupéfaite que moi. Tous les trois, nous ne sommes pas des génies, mais de manière générale, nous avons toujours réussi à nous sortir des situations problématiques. Nous avons vécu un certain nombre d'absurdités ; nous avons connu notre lot de bizarreries. Pourtant, là, tout de suite, je crois qu'aucun de nous trois n'a le manuel pour cette situation.

Je tente un :

— Euh, on peut vous aider, m'dame ?

Gaëlle me regarde avec des gros yeux en agitant le doigt sur sa tempe dans le signe universel pour « t'es dingue ? ». Je hausse les épaules. La vieille ne nous regarde même pas mais me répond :

— Ça veut plus tirer !

— C'est un fusil, m'dame, pas une mitraillette. Faut remettre des cartouches dedans.

— Tu veux pas carrément lui montrer comment viser le cœur ? siffle Gaëlle en me donnant un coup de pied.

C'est mon problème ça : je pars toujours du principe qu'on peut s'en sortir en discutant. De fait, j'ai parfois tendance à l'ouvrir un peu trop. La plupart des gens disent que je suis sympathique ; Gaëlle dit plutôt que je suis con.

La vieille arrête de secouer son fusil et relève enfin la tête. Elle nous dévisage tour à tour, un air pincé sur le visage. Elle me lance :

— J'sais pas où elles sont, les cartouches !

Je souffle à Gaëlle :

— Tu vois, elle sait même plus où elle a rangé ses munitions. Avec un peu de chance, elle est complétement gaga : on y va, je fais semblant de chercher les cartouches, et pendant ce temps-là, tu lui chopes son fusil et tu lui pètes un bras.

— T'es pas bien non ? J'vais pas avoiner une vieille !

— Une vieille qui vient d'essayer de nous plomber le cul ?

— J'm'en fous, j'tape pas les vieilles, c'est tout.

Notre drôle d'hôtesse met sa main en visière pour se protéger du soleil levant qui l'aveugle et nous lance :

— Qu'est-ce que vous murmurez, là ? V'nez un peu par ici.

Nouvel échange de regards avec Gaëlle et David. Aucune idée lumineuse ne vient secouer nos neurones. L'adrénaline commence à redescendre, et la brume de l'épuisement envahit à nouveau mon cerveau. Nous nous avançons, faute de meilleure idée. Si la vieille s'est foutue de nous et a encore une balle dans son arme, elle peut nous tirer comme des lapins.

Lorsque nous arrivons à un mètre d'elle, elle lève son fusil vers nous et s'écrie :

— Stop ! Vous êtes assez près.

— J'croyais que votre fusil était déchargé ? fait remarquer Gaëlle.

— Ah ouais. Mince, c'est vrai, répond la vieille en baissant son arme d'un air dépité.

Elle soupire en laissant tomber le fusil au sol.

— J'imagine que vous êtes venus pour me détrousser ?

— Mais pas du tout ! s'exclame Gaëlle. On cherche juste à s'abriter pour survivre à la vague de chaleur.

— Vous êtes sûrs ? Les gens sont violents, de nos jours. Z'êtes pas des violents ?

Je ne peux m'empêcher de répondre :

— C'est le chasseur qui se moque du lapin… Ceci dit, on peut toujours vous mettre quelques claques dans le museau pour la forme. AÏEUH !

Gaëlle m'a recollé un coup de pied, plus fort cette fois. Elle dit :

— Excusez-le, il est toujours chafouin quand il a pas ses huit heures de sommeil…

Je grommelle :

— J'suis surtout chafouin quand on essaie de me flinguer…

— Ah, fait la vieille, pardon, mais je me méfie toujours des intrus. C'est pas contre vous.

— Ah bon. Ça va alors.

— Pouvons-nous entrer ? demande Gaëlle.

— Si je refuse, vous allez foutre le camp ?

Gaëlle et moi répondons d'une même voix :

— Non.

La vieille pousse un gros soupir de cheval agacé et lâche un :

— Eh bah entrez…

Elle passe le seuil de la porte et nous lui emboîtons le pas. Je vois du coin de l'œil Gaëlle ramasser le fusil au passage. Pour les accueils chaleureux, on repassera. Enfin, peu importe : nous sommes à l'abri.

À part quelques rayons de soleil qui passent par les interstices des volets, la maison est plongée dans l'obscurité. Nos yeux, habitués à la luminosité extérieure, mettent un moment à y voir quelque chose. Notre hôtesse ne nous a

pas attendus, nous sommes seuls dans le hall d'entrée. Je reste sur mes gardes, m'attendant à tout instant à voir mamie ressurgir avec un couteau de boucher. Plusieurs portes desservent les pièces du rez-de-chaussée, et un imposant escalier aux rambardes à moulures monte au premier. Peu de chance qu'elle soit passée par là.

L'aménagement intérieur du manoir est assez raccord avec l'architecture de la bâtisse : des meubles à l'ancienne, effet bois massif ; des papiers peints à fleurs dégueulasses ; de la moquette d'une couleur sombre incertaine étant donné l'obscurité ; des tableaux au mur représentant des types habillés comme à la Renaissance et qui tirent des gueules de trois pieds de long. Grosse ambiance.

On entend le plancher grincer à l'étage. Les murs ont l'air de trembler, et je sens un drôle de courant d'air me passer entre les jambes. Ça, en plus de l'atmosphère carrément sinistre, je commencerais presque à flipper. Je souffle :

— Soit on a loupé le monte-escaliers et mamie fait la danse de la pluie à l'étage, soit cette maison est vraiment hantée.

— Arrête tes bêtises, me fait Gaëlle. C'est une vieille baraque, ça grince de partout, c'est tout.

Je la regarde. Elle hausse les épaules, imperturbable. Je regarde David. Il me regarde et continue de sourire comme un idiot. Je suis vraiment bien entouré.

La voix de notre hôtesse résonne depuis la pièce du fond de l'aile gauche :

— Alors, vous v'nez ? J'suis dans la cuisine.

On s'avance, la moquette étouffant le son de nos pas. La cuisine fait aussi rétro que le reste, avec son carrelage marron-moche et son évier du siècle dernier. La vieille nous attend et, surprise, elle n'est pas seule : une petite fille, cinq ou six ans tout au plus, est assise par terre à côté d'elle.

Elle est en train de jouer avec une fausse pharmacie-jouet en plastique, un bonnet de chirurgienne sur la tête. Elle relève la tête vers nous lorsque nous passons le pas de la porte. D'un air suspicieux, elle se retourne vers la vieille :

— Mamie ? Pourquoi t'as pas tué les méchants ?

— Parce que c'est pas des méchants, ma puce. Hein ? Z'êtes pas des méchants, hein ?

Elle nous lance un regard assassin. Je comprends un peu mieux sa méfiance : outre sa propre sécurité, elle doit assurer celle de la môme. À sa place, dans un contexte aussi merdissimal que le nôtre, j'aurais sans doute la gâchette facile aussi. Je souris à la petite :

— Non, on n'est pas des méchants.

— Non non, confirme Gaëlle en posant le fusil contre le mur, on est gentils.

— Hyper-gentils.

La petite a l'air moyennement rassurée et cherche une confirmation chez David. Tout le monde se tourne vers lui. Celui-ci semble surpris qu'on lui demande son avis, mais il opine du chef sagement. L'avantage de porter cette stupide casquette Pokémon, c'est qu'il a en général un bon contact avec les gamins.

— Il cause pas, votre copain ? nous demande mamie.

— Si, mais pas souvent.

— Tant mieux. J'aime pas les gens qui jacassent.

Ça fait beaucoup de mots pour me dire de la boucler. Nous faisons les présentations malgré tout. La gamine s'appelle Poena – encore un nom à coucher dehors –, sa grand-mère Agnès, et je comprends assez vite, à son expression, qu'il ne vaut mieux pas demander où sont papa et maman.

Nous taillons le bout de gras sur ce qui nous amène, d'où nous venons, toutes ces banalités, quand je remarque soudain

qu'il fait chaud. Pas une chaleur insupportable, moins chaud que dehors, mais définitivement plus chaud que ce que j'aurais imaginé d'un vieux bâtiment aux murs épais.

— Vous avez pas la clim, chez vous ?

— C'est pas chez moi, me dit Agnès.

— Ah mince.

— Voyez le bon côté des choses : si ça avait été chez moi, j'aurais su où étaient les cartouches, et je vous aurais dégommés.

— C'est pas faux.

— Poena et moi, on est arrivées hier soir. Nous aussi, on voulait s'abriter quelque part. Une chance qu'on soit tombées sur cette bâtisse, parce que la batterie de la voiture était quasi-morte.

— Bienvenues au club.

— La maison était vide, la porte déverrouillée, alors j'ai garé la voiture dans le garage, et on est entrées.

— Déverrouillée ? Sérieusement ? demande Gaëlle.

— Sérieusement. Les proprios ont dû partir en urgence, j'imagine.

Je lui demande :

— Vous êtes sûre qu'ils sont partis ? Vous n'avez croisé personne ?

— Si, trois emmerdeurs qui sont venus s'incruster y'a dix minutes.

— « S'incruster » dans une maison que vous squattez ! Vous manquez pas d'air…

— Premier arrivé, premier servi, crache-t-elle d'un air véhément.

Gaëlle me coupe pour que la conversation ne reparte pas en pugilat :

— Et donc… la porte était ouverte, et ? Vous vous êtes installées ?

— Mouais. On a pris la chambre du rez-de-chaussée, pour des raisons évidentes. J'ai gardé Poena avec moi, elle a l'habitude de dormir dans le même lit que sa mamie. J'ai trouvé la pétoire dans l'armoire de la piaule. Et malheureusement, je sais pas comment on allume ces machins.

Elle indique un bloc de climatisation, que je n'avais pas remarqué, au-dessus de la porte de la cuisine.

— D'ailleurs j'sais même pas comment on remet l'électricité. On a passé la nuit dans le noir complet.

Par un réflexe un peu idiot, j'appuie sur l'interrupteur au mur. Le lustre pendu au plafond ne s'allume pas, évidemment.

— Vous me pensez assez gâteuse pour ne pas avoir essayé le coup de l'interrupteur ?

— Moi ? Nooon.

— Si, balance Gaëlle en reniflant, il pensait même que vous seriez tellement gâteuse qu'on pourrait vous tabasser dans le feutré.

Sympa. Merci Gaëlle. Le soutien entre potes, j'apprécie toujours. Mamie et moi, on commençait tout juste à s'apprécier.

Je lance à Gaëlle :

— Eh béh, j'aurais pas aimé te connaître en quarante, toi…

— Jean Moulin, il tabassait pas des petites vieilles, me répond-t-elle en se croyant maligne.

Agnès me regarde d'un air dégouté et me lance :

— Mon pauvre vieux, si t'as besoin qu'une vieille dame comme moi soit gâteuse pour être sûr de pas prendre une raclée, c'est que tu dois vraiment être taillé comme un mollusque.

L'insulte provoque un éclat de rire à Poena. C'est ma fête. Je cherche du soutien de la part de David, mais ce serait comme attendre du soutien d'un caillou. Vexé, je quitte la pièce en disant :

— Eh bah le mollusque va chercher le disjoncteur. Faut bien que quelqu'un se rende utile.

En sortant, j'entends Gaëlle commencer à blaguer avec Agnès. Je ne perçois pas les détails, mais mon nom est cité. Ravi de voir que ça rapproche les gens, de se foutre de moi. Il est même pas sept heures du mat', et la journée s'avère de plus en plus pourrie.

Je repasse par le hall et je contourne l'escalier : instinctivement, j'imagine que le disjoncteur est à la cave, et que l'escalier qui mène à cette cave est en dessous de celui qui mène à l'étage. Reste à prier que l'électricité ne soit pas tout simplement coupée : la maison a beau avoir l'air entretenue, si elle n'a pas été habitée récemment, il y a peu de chance qu'elle soit alimentée. Dans le pire des cas, la cave pourrait faire office d'abri. Après tout, la clim, c'est un luxe : les paumés comme Gaëlle et moi, on a l'habitude des caves. Ça ne veut pas dire qu'on aime ça.

Derrière l'escalier qui mène au premier, je trouve bien une porte qui semble mener au sous-sol. Le hic, c'est que ce n'est pas une *simple* porte. Au niveau du design, pour être franc, ça m'évoque un cliché de porte de chambre-forte dans une banque : c'est en métal, avec des rivets gros comme mon poing sur tout le pourtour ; c'est verrouillé par un de ces mécanismes de code en forme de roue ; même en l'attaquant au marteau-piqueur, je suis pas certain qu'on puisse en venir à bout. De toute façon, on n'a pas de marteau-piqueur.

En bref, ça craint. Si c'est ça, notre seul accès à la cave, on peut dire adieu à la possibilité de remettre l'électricité en route *et* à la fraîcheur du sous-sol. Salauds de riche…

troquer une belle cave à vin d'époque pour un abri anti-atomique même pas accessible, faut vraiment avoir un sens des priorités complétement claqué.

Par acquit de conscience, j'essaie de tirer sur la poignée. Après tout, Agnès a bien dit que la porte d'entrée était ouverte, alors pourquoi pas… Mais c'est peine perdue, cette porte-ci est bien verrouillée. Niveau crochetage, j'me débrouille, mais là, je crois que c'est en dehors de mes compétences.

Je retourne dans la cuisine. Gaëlle et Agnès sont encore en train de cancaner à mes dépens, tandis que David fait sauter la petite Poena sur ses genoux, la faisant rire aux éclats. Content de voir que tout ce beau monde s'entend comme larrons en foire. Visiblement, mes camarades ne sont pas rancuniers pour deux sous. Personnellement, le canardage au fusil de chasse, je n'ai pas encore digéré, mais apparemment je suis le seul. Quoi qu'il en soit, je me vois obligé de casser l'ambiance :

— Dites… on va avoir un problème au niveau de l'accès à la cave…

— Mollux arrive pas à ouvrir la porte ?

Croyez-le ou non, c'est la petite Poena qui vient de m'envoyer ce scud. Ça doit être génétique d'être une peste. Si dans cinq ans, on lui offre une kalachnikov, je ne donne pas cher de ma peau.

— Le « mollusque » apprécierait qu'on lève le pied sur les vannes, mademoiselle.

— MOLLUX ! MOO-LLUU-KSEUUUH !

Sale petite connasse.

— C'est quoi, le souci ? me demande Gaëlle en essayant de couvrir les cris rigolards de Poena qui sautille tellement fort sur David que j'en ai peur pour les rotules de ce dernier.

— Le souci, c'est une foutue porte blindée. Je suis pas expert, mais à vue de pif, ça pue le bunker avec des murs d'un demi-mètre d'épaisseur.

— Ah.

— Voilà.

Un silence s'abat sur la cuisine. Même Poena arrête son boxon. Tout le monde pige assez bien l'étendue du problème : la chaleur relative indique que la maison est bien moins isolée qu'on aurait pu l'espérer. Sans clim ni cave, nous sommes condamnés à passer la journée ici, avec le risque de voir la température monter en flèche. Nous ne finirons pas carbonisés comme en plein soleil, mais nous risquons de passer un sale moment quand même. Voire d'y passer, dans le cas de mamie-pétard. Nous avons beau ne pas être partis du bon pied, tous les deux, je n'en suis pas – encore – à souhaiter sa mort.

C'est Gaëlle qui finit par rompre le silence :

— Dites, Agnès, à tout hasard… vous n'avez pas vu des produits d'entretien, dans le coin ?

— Faire le ménage n'a pas été mon premier réflexe en arrivant, pour ne rien vous cacher.

— Et des produits de jardinage ?

Mamie fait une moue avec un geste agacé qui doit signifier « non, j'ai pas non plus taillé les massifs ». Aimable comme une porte de prison, mais c'est moi qu'on rembarre. Je demande à Gaëlle :

— Tu veux en venir où ?

Elle se lève, me toise avec son air bravache que je ne connais que trop bien et déclare avec un ton de défi dans la voix :

— Ta porte blindée, là ? On va l'exploser. Littéralement.

Chapitre 3

Gaëlle a été artificière dans une autre vie. Enfin je n'en sais rien, mais c'est ce que j'aime imaginer. Ce n'est pas la première fois que je l'entends parler de faire péter des trucs. Pour la mise en pratique, en revanche, ça sera de l'inédit.

En réalité, nous parlons peu de nos anciennes vies. Quand tu te réveilles un matin dans un monde comme le nôtre, tout le passé te semble un peu irréel. Tout ce que tu croyais acquis est remis en cause : le confort, l'eau courante, l'électricité, la bouffe… même le simple fait de pouvoir aller et venir sans risquer la brûlure au deuxième degré. Je passe sur les catastrophes « naturelles » comme les ouragans et les inondations – qui n'ont plus rien de naturel à partir du moment où elles ont clairement été provoquées par notre foutu mode de vie. La stabilité est devenue un luxe réservé au petit nombre qui a le pognon. Nous autres, nous vivons au jour le jour, nous *survivons* au jour le jour. L'idée d'un « emploi » stable en serait presque saugrenue.

Quand tu en es réduit à fuir les villes pour aller squatter des maisons de campagne, dans l'espoir de survivre à une banale journée d'été dans une société occidentale en plein effondrement – même si la sacro-sainte *Intelligence Artificielle Générale* continue de nous dire que tout est sous contrôle –, le fait de savoir si tes camarades d'infortune ont été agents d'assurance ou acrobates dans un cirque ne t'intéresse plus

tant que ça. Pire : si t'as eu le malheur de bosser dans un domaine « fortement émetteur en CO2 », genre hôtesse de l'air ou pompiste, y'a toujours des abrutis pour te foutre l'intégralité du réchauffement sur le dos et te le faire payer. Du coup, tout le monde est un peu frileux à raconter son « bon vieux temps » personnel.

Alors que bon… qui avait vraiment le pouvoir d'infléchir la catastrophe ? On a trié nos déchets, on a bouffé bio, on a covoituré et on a décru, on se l'est joué « sobre », tous seuls comme des cons, pendant que les jets privés continuaient de voler. En définitive, nous y voilà : les prédictions des cassandres se sont réalisées, parfois avec un peu d'avance. Et avec, toujours, des jets dans le ciel, et même des navettes spatiales, tant qu'on y est. Tout ça, ça me débecte, mais c'est trop tard : quand t'as le choix entre la justice et la survie, tu perds pas ton temps à chercher un avocat.

Moi, avec mes maigres compétences, je me borne à éclairer Gaëlle avec ce qui reste de batterie sur mon téléphone. Ça ne va pas durer longtemps, mais comme il est hors de question d'ouvrir les volets, nous nous contentons de ça. Elle a rassemblé tous les trucs les plus chimiques qu'elle a pu trouver : ça va du bidon de javel à un désherbant récupéré dans la cabane de jardin au fond du parc. Un machin toxique vert fluo, avec une grosse tête de mort sur la bouteille. Le genre qui aurait dû être interdit un siècle plus tôt si on n'avait pas été gouvernés par des salopards. Salopards qui avaient probablement des actions dans la société qui produisait cette saleté.

Visiblement, Gaëlle a l'air de savoir quoi mélanger avec quoi pour fabriquer une petite bombe artisanale. Elle s'est couvert le visage, vu qu'elle a le pif au-dessus du mélange, mais même à un mètre de distance, j'suis plus irrité que dans

les déluges de lacrymos qu'on se mange à chaque émeute de la faim : si la porte avait des poumons, elle serait déjà canée.

— Tu sais ce que tu fais ?

— Fais-moi confiance, elle va pas nous résister longtemps, ta petite porte blindée à deux centimes.

— C'est plutôt la structure autour qui m'inquiète. Si tu peux péter un demi-mètre d'épaisseur d'acier, je ne donne pas cher des murs. Au cas où t'aurais pas remarqué, on a quelques étages au-dessus de nos têtes.

— T'inquiète, je fabrique pas de quoi écrouler un immeuble, l'explosion sera localisée. Bon… je ne promets rien pour les cloisons en placo tout autour, mais les murs porteurs devraient tenir. C'est de la vieille pierre, ça en a vu d'autres.

— « Devraient » tenir ? Ça respire pas la certitude, comme façon de parler.

— J'en suis sûre à 90 %, OK ?

— Ça fait quand même une chance sur dix de se faire ensevelir.

— Tu peux toujours attendre dehors, si ça te rassure. Paraît que le bronzage intégral, c'est la mode, cette année. Pi en cette saison, c'est vachement plus efficace que les cabines à UV.

C'est le moment que choisit la batterie de mon portable pour rendre l'âme. Nous nous retrouvons plongés dans l'obscurité. Chacun distingue le visage de l'autre encore à peu près, mais pour ce qui est de lire les étiquettes sur les bouteilles, c'est plus compliqué.

— Euh… t'avais terminé ?

— Tu déconnes ? J'avais à peine commencé. Plus personne n'a de téléphone en état de marche ?

— C'était moi qui avais le dernier…

Gaëlle reste silencieuse un instant. Dans l'absolu, nous *pourrions* entrouvrir l'un des volets. Je lui suggère :

— Si on déménage ton petit atelier de chimiste dans la cuisine ou le salon, on pourrait ouvrir légèrement et…

— Nan. Laisse tomber. C'est pas juste pour la chaleur : j'ai pas envie d'intoxiquer l'intégralité de la maison avec les effluves. Viens, on va fouiller ce manoir. Doit bien y avoir une lampe-torche quelque part…

Je ne lui fais pas l'offense de lui faire remarquer que les lampes-torches sont devenues aussi rares que les cartes routières… pour la même raison, d'ailleurs. Une raison avec un écran tactile et une carte SIM dedans, une raison qui est aussi utile qu'une brique quand sa batterie est morte, comme celle que je tiens dans la main en ce moment même.

On se met donc en quête de rangements à fouiller. Autant dire que dans une telle baraque, ça ne manque pas… Gaëlle part explorer les étages supérieurs et je me concentre sur le rez-de-chaussée.

Je fouille ce qui ressemble au salon, avec son grand tapis qui recouvre quasiment l'intégralité du plancher, et ses deux grands canapés en cuir. Du foutu cuir qui tient chaud et colle à la peau dès qu'on dépasse les trente degrés, encore une idée ridicule. Il y a même un téléviseur, ce qui devient rare de nos jours : la télévision était déjà un média de vieux quand je suis venu au monde, de nos jours c'est une relique du passé. À part pour la météo et les relais de l'IAG, je n'ai même aucune foutue idée de qui ça pourrait intéresser.

Trois choses me surprennent tandis que j'avance dans mon exploration. Premièrement, les meubles sont quasiment vides. Pas *entièrement*, mais c'est comme si on avait rangé deux trois bricoles dans chaque tiroir pour faire bonne figure, sans avoir jamais besoin de l'intégralité du volume de rangement disponible. Ce qui, dans une demeure où chaque

pièce dispose au minimum d'une armoire, d'une commode et d'un ou deux placards dans les murs, ne respire pas la cohérence.

Deuxièmement, contrairement à ce que j'avais cru en arrivant, les meubles en question ne sont pas du tout en bois massif, mais dans une espèce de contreplaqué bon marché… avec un design qui imite des meubles anciens.

Enfin, troisièmement, il manque quelque chose… je mets un moment à identifier ce que c'est, et je finis par percuter : l'odeur. Ça ne sent rien. Pourtant, des vieilles baraques, j'en ai visitées quelques-unes : ça refoule quasiment *toujours* la vieille cave ; la transpiration de papi/mamie qui a imprégné les murs ; l'odeur de moisi des livres jaunis ; les traces de tabac froid dans les papiers peints. Ici, rien de tout ça : c'est bien simple, un appartement témoin sentirait plus fort.

Je retourne dans la cuisine. *Là*, une puanteur légère me monte aux narines mais, sans vouloir faire de l'âgisme, je l'attribue rapidement à la présence d'Agnès, notre mamie déglingo du fusil. Elle est avachie dans son fauteuil roulant, les yeux clos : on pourrait la croire décédée si ce n'était le ronflement de camionneur qui fait vibrer ses naseaux ainsi que les murs alentours.

David, lui, est toujours en train de jouer avec la gamine. Il a un faux pansement collé sur le front, et Poena fait mine de l'ausculter avec son stéthoscope jouet. J'aurais dû me douter que David serait doué avec les mômes : quand tu lui parles, t'as toujours une sensation fugace qu'il a encore cinq ans dans sa tête. D'une certaine manière, lui et Poena habitent dans le même monde… Je les envie, quelque part. Elle et lui ne se préoccupent pas de savoir si les expériences chimiques de Gaëlle vont nous permettre d'ouvrir une connerie de porte blindée ou si nous allons simplement tous mourir étouffés dans d'atroces souffrances.

— Vous dérangez pas pour moi, j'fais que passer.

J'ouvre un à un les tiroirs de la cuisine en ignorant les « Mollux » que Poena se remet à chantonner. Encore une fois, tout est à moitié vide. Il y a six fourchettes, six couteaux, six cuillères : le minimum vital auquel on pourrait s'attendre. Pas d'argenterie scintillante, pas d'immense piles d'assiettes en porcelaine. Je ne serais même pas surpris de tomber sur un carton de sets de table Ikea dans la poubelle.

J'ouvre les placards du haut : même chose. Quelques assiettes qui trainent, quelques verres sans aucun style. Deux trois conserves dans les placards, et rien dans le frigo – qui est éteint, évidemment. C'est un manoir non-abandonné mais à moitié vide, je n'ai jamais vu ça.

— Y cherche quoi, Mollux ?

Elle, elle commence sérieusement à me gonfler. Gaëlle ne tape pas les vieux, et moi je n'ai jamais tapé de môme, mais j'suis sérieusement tenté de m'y mettre. Je l'envoie bouler :

— Une lampe-torche, mademoiselle Chieuse, j'imagine que t'as pas ça, dans ton nécessaire de Docteur Maboul ?

Je claque la porte du placard avec énervement… et je vois soudain le placard partir en arrière. Pire : c'est l'intégralité du mur qui bascule. Tout le pan qui séparait la cuisine du hall dégringole dans un grand fracas qui réveille Agnès. Un petit nuage de poussière se soulève. La cuisine est maintenant ouverte sur le hall. Ça donne directement sur l'endroit où Gaëlle avait commencé à mélanger ses produits pour tout faire péter. Personnellement, je préfère les cuisines ouvertes, mais ce serait exagéré de dire que je m'attendais à ça.

— Le mur est plus là, remarque David.

Avec tout ça, il cause de plus en plus souvent, le David. Si on continue à foutre le bazar partout, on va finir par avoir une vraie conversation avec lui.

— Qu'est-ce t'as foutu ? s'exclame Agnès.

— Pourquoi ce serait tout de suite de ma faute ? J'ai fermé un placard ! J'ai jamais abattu de cloison en fermant un placard !

— Foutue brutasse !

— Non mais c'est dingue, ça !

Je me rapproche. Toute la cloison est par terre, les placards encore accrochés, posés à l'horizontal. Les quelques assiettes et verres restés à l'intérieur sont en miettes. Je jette un œil au mur adjacent… enfin, qui était adjacent quelques secondes plus tôt. On devine à peine la jointure de la cloison, comme si elle avait été simplement collée.

— Faut admettre, ça paraît plus grand, maintenant.

Je suis soudain pris d'un doute affreux… je m'approche du mur en face, celui qui donne sur l'extérieur. Je tapote dessus avec l'arête du doigt, et comme un bon vieux daron, je déclare :

— C'est du placo, ça.

Un ange passe. Puis Agnès se sent obligée de me rentrer dans le lard :

— Qu'est-ce qu'on en a à secouer ?

— Du placo pour un mur extérieur ? Je sais bien que vous avez plus tous les fusibles allumés, à votre âge, mais y'a rien qui vous choque ?

— J'ai une tronche à avoir bossé dans le bâtiment ?

— Un mur porteur, comme le nom l'indique, c'est censé porter. De fait, on les fait plutôt dans des trucs solides. Y m'semble, hein ! Si l'enceinte est en placo et les cloisons intérieures en carton-pâte, c'est à se demander comment l'ensemble tient sans nous tomber sur le coin de la figure. À croire que…

Je me fige. Un second doute, encore plus affreux que l'autre, m'assaille – comme les guerriers, oui. Je m'approche de la grosse cafetière italienne posée sur le plan de travail qui

n'a pas foutu le camp avec le reste, et je la soulève. Elle est légère comme une boîte en carton. Oh non…

— Qu'est-ce qu'il fout ? murmure Agnès à David qui hausse les épaules.

De désespoir, je monte sur une chaise et tapote sur le bloc de climatisation que mamie m'a indiqué tout à l'heure. *Gling gling.* C'est une carcasse métallique. Vide. Comme tout le reste. Du toc.

Je prends une profonde inspiration et j'annonce :

— Mesdames et messieurs, je suis au regret de vous annoncer que nous nous trouvons actuellement dans une maison factice.

— Factice ? me fait mamie.

— Factice.

Poena se met à chantonner :

— *La factice n'est pas passée, elle passera dans cinq minutes !*

Je n'arrive pas à réfréner un :

— Ta gueule.

— Hééééé ! chougne-t-elle.

— Dis donc, s'énerve mamie, ça va pas la tête de parler comme ça à ma petite fille ? Pi c'est quoi, ces histoires de maison factice ?

— C'est une fausse maison, quoi ! En toc, en carton-pâte ! Un décor de cinéma ! Comment je peux être plus clair ? La clim est fausse ; la cafetière est fausse ; les cloisons sont collées à l'arrache et foutent le camp dès qu'on claque une porte.

— Tu délires, mon petit père.

Elle aussi, elle commence à me saouler. J'attrape la cafetière et je la lui lance. Elle pousse une exclamation en appréhendant le poids mais, en l'attrapant, elle comprend le problème.

Elle dévisse le haut et regarde la marque.

— C'est plus ce que c'était, Bialetti… une cafetière en carton, maintenant…

— Parce que vous vous imaginez qu'on va se faire un café avec ça ? C'est du faux, j'vous dis ! Tout est pareil ! Y'a guère que les meubles qui soient vrais – tant mieux, remarque, comme ça j'peux vraiment en tomber de ma chaise…

Je m'écroule d'ailleurs sur la plus proche. Poena ne dit rien, vexée par mon « ta gueule ». Ça me fait des vacances. David ne dit rien non plus, mais c'est le contraire qui m'aurait étonné. Agnès a l'air de lentement réaliser que je ne délire pas.

En me prenant la tête entre les mains, je me mets à piger tout un tas d'anomalies : l'absence d'odeur, les meubles en toc à moitié vides, l'absence d'électricité… et la chaleur. Cette satanée chaleur. J'aurais dû m'en douter tout de suite : ce n'est pas que la maison est mal isolée, c'est qu'elle n'est pas isolée *du tout*. Les murs sont fins comme du papier à chiotte. Pour le havre de fraicheur, c'est loupé : on aura de l'ombre, mais à part ça, ce sera comme être dehors, l'aération en moins.

Punaise… le parc immobilier de résidences secondaires du pays fourmille de villas cinq étoiles désertes, et on a réussi à tomber sur la seule maison en carton à cinq-cent bornes à la ronde. Pour l'explosion de la porte blindée, c'est compromis aussi : le moindre souffle risque de mettre l'intégralité de la baraque par terre. Si Gaëlle…

Un électrochoc. Je me relève d'un bon.

— Gaëlle !

Je sors de la cuisine en courant : avec mon exploit de tout à l'heure, c'est encore plus simple, il suffit d'enjamber les placards et on arrive directement à l'escalier. Gaëlle était partie explorer l'étage, ça m'est revenu d'un coup : j'ignore comment le bâtiment tient debout, mais ça ne m'étonnerait

pas de voir ma pote traverser le plancher en marchant un peu trop fort.

Je l'appelle sur le pas de l'escalier. Pas de réponse. *Merde, merde, merde.* Je monte les marches. Quatre à quatre, mais le plus doucement possible : je sais, c'est dur à imaginer. Bon, mettons que je marche à grandes enjambées, mais en faisant tout mon possible pour amortir l'atterrissage à chaque pas. Je suis aidé par le long tapis qui descend le long des marches et qui me semble bien rembourré. Le décor est vraiment soigné. Carton-pâte mais luxueux, en somme.

— Gaëlle ?

Le premier étage est tout aussi sombre que le rez-de-chaussée, mais on s'y repère quand même. Je fais le tour des pièces. Il y a deux chambres, une grande salle de bain et des toilettes séparées, ainsi qu'une pièce qui semble faire office de bureau. Encore une fois, des meubles à profusion : je ne prends pas la peine de les fouiller, je devine qu'ils seront quasiment vides.

J'ai une appréhension à chaque pas, malgré l'impression de solidité que dégage le plancher. Il grince, sans pour autant ployer sous mon poids. Je continue malgré tout de me méfier.

Aucune trace de Gaëlle. Je monte au deuxième étage. Encore un couloir, encore des pièces. Jamais pigé pourquoi les rupins se faisaient construire des demeures de cette taille : à moins de vouloir accueillir toute la fratrie et les cousins aussi, ça fait quand même un sacré volume. Bien plus d'entretien que d'utilité.

C'est là que je me souviens que quand t'as une armée de domestiques pour assurer l'entretien, la problématique ne se pose plus de la même manière.

J'appelle à nouveau Gaëlle, un peu plus fort, et cette fois, j'entends sa voix me répondre, faiblement : elle est encore au-dessus. Je reprends les escaliers. Ce manoir est beaucoup trop haut.

Il n'y a pas à proprement parler de troisième étage : ce sont les combles, aménagées en grenier. En y pénétrant, je sens immédiatement une vague de chaleur me submerger. Nul doute que l'isolation du toit est encore plus inexistante que celle des murs : ce grenier est une serre, ni plus ni moins.

— Gaëlle ! Tu vas pas croire ce que j'viens de trouver…

— Toi non plus.

Au fond de la pièce, Gaëlle me toise. La grande surprise, c'est qu'elle n'est pas seule.

Chapitre 4

C'est le problème avec les grosses maisons : quelle que soit la pièce où tu te trouves, tu n'as jamais vraiment l'assurance que personne d'autre ne soit présent dans une autre pièce. Les craquements du plancher, lorsqu'on était entrés, c'était ça. Mamie et la petite s'imaginaient peut-être être les premières arrivées, mais elles se trompaient.

Un homme et une femme entourent Gaëlle. Le premier mot qui me vient à l'esprit en les voyant, c'est « hippies ». Je sais bien que le terme est largement dépassé – il l'était déjà avant ma naissance –, mais le type a des cheveux longs et une petite barbe, un froc en chanvre et des sandales : tu troques sa chemise trop longue pour une toge, et tu jurerais voir un *cosplay* de Jésus-Christ. La nana donne dans le même style : cheveux noirs bouclés coiffés à l'arrache dans une sorte de queue de cheval trop touffue, vêtements amples aux couleurs pastelles, et trop de bracelets pour que je les compte. Il ne lui manque qu'un collier à fleurs pour compléter le tableau. Entre les deux, Gaëlle détone avec ses fringues destroy et ses bracelets à clous.

— Je te présente Raphaël et Yasmine, me dit Gaëlle.

— Bonjour, fait Yasmine.

— Salut, dit son compagnon.

Je n'arrive pas à répondre autre chose que « ah ».

Je mentirais si je disais que c'est la première fois qu'on trouve des clodos planqués dans un grenier. Encore que je dis « clodos »… avec nos gueules de schlagos, Gaëlle et moi, j'suis pas certain qu'on soit plus engageants. Si en plus, je me trouve infoutu de sortir un « bonjour » à peu près amical, on va vraiment passer pour des zonards. Je baragouine un :

— Euh, ouais, salut.

Au top, un vrai diplomate.

— Yasmine et Raphaël se sont installés ici depuis hier après-midi, m'explique Gaëlle.

— Attendez, dis-je, laissez-moi deviner… canicule ?

Les deux moitiés du couple – car j'imagine que c'est un couple – échangent un regard et se mettent à sourire en répondant à l'unisson :

— Non.

— Ah.

— Attends, me fait Gaëlle avec un sourire ironique, tu vas aimer la suite.

— C'est l'IAG qui nous a amenés ici, lance l'homme d'une voix paisible.

Je réprime un rire narquois. L'IAG. *L'Intelligence Artificielle Générale*. Celle qui guide les dirigeants des plus grandes nations dans leurs œuvres, et que les peuples suivent comme l'étoile du Berger. Je commence à mieux cerner les personnages, et notamment l'accoutrement. L'IAG, de nos jours, c'est quasiment devenu une religion. C'est toujours pareil : quand c'est la giga-merde, les gens se raccrochent à ce qu'ils peuvent. Climatiquement, ça devient difficile de placer de l'espoir en un Dieu rédempteur, étant donné qu'il serait en train de laisser toute la planète crever sans bouger le petit doigt : tu me diras, quand tu crois au déluge et à l'arche de Noé, c'est pas totalement inconcevable. Reste à

savoir quel couple de tourtereaux aura droit à son vaisseau pour survivre.

Eh bien pour cette question, l'IAG a tranché : ce sera l'élite de l'espèce humaine. Le vaisseau n'est pas une arche, mais une belle série de machins spatiaux tout en acier. Alors après, faut voir la gueule de l'élite… Du président, du ministre, de la famille royale, du milliardaire, du grand patron… Personnellement, je te balancerais tout ça dans un cachot et je jetterais la clef, mais l'IAG a décidé que la survie de l'humanité passerait par cette bande de taches, alors qui suis-je, pauvre mortel, pour penser autrement ?

Le grand plan de notre fabuleuse *Intelligence Artificielle Générale*, si j'ai bien tout suivi, c'est que tout ce beau monde aille coloniser Mars, et la terraformer au passage. Vu qu'on a bousillé notre belle planète, on s'est dit qu'il était temps d'étendre le cancer sur une autre. Avec un peu de patience, et avec l'aide de l'IAG, paraît-il qu'on développera une route spatiale pour faire émigrer le reste de la population sur Mars à son tour.

Évidemment, quand il a enfin été décidé qu'on arrêtait une bonne fois pour toutes de flamber du pétrole à tour de bras – avec quelques décennies de retard – on a donc exempté un certain nombre de personnes… à commencer par les membres de la fameuse « élite » dont je parlais, rapport au fait qu'ils sont censés sauver le monde, et que ça vaut bien quelques tonnes de CO2 en plus dans l'atmosphère. Par conséquent, pendant que nous, on se caille les miches sans chauffage en hiver et qu'on se déplace à cheval ou dans des électriques à la batterie flinguée, dans la haute société, ça continue de s'enquiller des litres de kérosène par jets privés et navettes spatiales.

Partant de là, t'as deux solutions : ou bien tu as arrêté de croire au paradis et à toutes ces salades, et tu luttes pour

rendre ta survie la moins insupportable possible ; ou bien tu t'abandonnes à la foi absolue en les décisions de l'IAG, et tu t'en remets tout entier à la croyance que les riches nous sauveront. Je ne vous cache pas que Gaëlle et moi, on fait plutôt partie des sceptiques. En revanche, les deux illuminés en face, ceux qui te balancent de « l'IAG » dès les présentations, je devine assez bien quelle voie les intéresse.

— Ah, fais-je, l'IAG…

— Oui, l'IAG, répète Gaëlle, avec le même sourire en coin.

Elle a toujours été plus tolérante que moi vis-à-vis de ce genre de connerie. Attention, elle n'est pas croyante, entendons-nous bien : mais elle est capable de discuter philosophie de l'IAG avec des doux dingues pendant des heures sans en avoir marre. Moi, en général, j'ai envie de péter une bielle dans les cinq premières minutes, et j'ai tendance à quitter la conversation quand je sens que je risque de devenir insultant.

Les deux hippies de l'IAG continuent eux aussi à sourire. Le look Jésus du type me paraît soudain d'autant plus adapté : un vrai petit prophète pour un nouveau Dieu technologique. C'est sûr, quand tu es persuadé que ton destin est confortablement assuré par la plus fine invention humaine jamais mise au point, une intelligence qui dépasse la somme de tous les plus grands cerveaux que l'humanité a comptés, t'es du genre serein. Même quand on t'annonce soixante degrés à l'ombre.

Alors que nous… comment dire ? Que ce soit pour le technoscepticisme comme pour l'athéisme, c'est toujours le même problème : à part des angoisses existentielles, ça ne t'apporte pas grand-chose, et si l'histoire finit par te donner raison, en général, tu n'es plus là pour t'en vanter.

— Je sais ce que vous pensez, me dit Raphaël.

— Très franchement, j'pense pas.

— Vous pensez qu'on est deux zinzins.

— Ah ! Bah si, en fait. Vous êtes pas tombé loin.

— Il y a quelques semaines, j'aurais eu la même réaction que vous. Sauf que l'IAG nous parle. Spontanément.

Oh punaise. Ça devient gratiné.

— Spontanément ?

— Sans qu'on ne lui pose de question, oui. J'vous parle pas des réponses qu'on peut avoir en questionnant l'IAG directement… ou des annonces gouvernementales, tout le discours qu'on nous rabâche depuis des années sur la conquête spatiale et la captation de CO2. Non non… on reçoit des messages, sans rien demander.

— Entendre des voix, ça se passe de haute technologie. Jeanne d'Arc faisait ça très bien sans IA.

— Des messages sur téléphone, me précise Yasmine en agitant son petit appareil.

— Pardon, ça change tout…

— Les messages ne sont pas signés, continue Raphaël, mais ils nous donnent des instructions. Le numéro est caché, alors nous ne pouvons jamais répondre directement. Lorsque nous interrogeons l'IAG via les canaux habituels, *ça* ne nous répond jamais frontalement… mais on a acquis la conviction assez nette que les SMS provenaient quand même de l'IAG.

Je me permets la remarque :

— Vous ne vous êtes pas dit que c'était juste un plaisantin qui vous envoyait des SMS avec un numéro caché ? Pour se foutre de vous ?

— Nous l'avons pensé, au départ.

— Mais nous avons vite été convaincus que c'était l'IAG, nous explique Yasmine, parce que ça n'était pas des messages ordinaires : c'était des prédictions.

— Ce qui nous contacte *sait* des choses, ajoute Raphaël d'un air mystérieux.

Un frisson me parcourt la colonne vertébrale. On rigole, on s'marre, mais c'est dangereux, ce genre de guignol : imaginez un peu que le gugusse qui leur envoie des messages – peu importe de qui il s'agit – ne leur ordonne d'aller assassiner quelqu'un ou de poser une bombe quelque part…

J'ai toujours un peu douté de l'existence d'une *véritable* intelligence artificielle, au sens propre de ce que peut être « l'intelligence » ; par contre, pour ce qui est de la connerie naturelle, j'en croise des exemples tous les jours.

— C'est un message qui nous a dit de venir ici, à ces coordonnées GPS précises, confirme Raphaël.

— Et si ce type… pardon, si *l'IAG* vous demandait de vous jeter par la fenêtre, vous le feriez ?

Le type s'apprête à répondre quand Gaëlle le coupe et me lance :

— Attends, je crois que tu as raté une information capitale.

Je hausse un sourcil. Elle poursuit :

— Ils reçoivent des messages sur leur téléphone. Tu sais, ce petit rectangle noir avec une loupiotte dessus.

Je percute soudain. Effectivement, nous nous étions séparés pour chercher une lampe-torche… Gaëlle va être déçue :

— Ah, oui… bah en parlant de ça, il va falloir remettre tes projets de pyrotechnie à plus tard.

— Hein ? Pourquoi ?

Des bruits nous parviennent soudain de l'escalier. Je me retourne et j'aperçois Poena, suivie de près par David, qui a grimpé les étages et nous a rejoints. Elle se met à chantonner :

— *La maison est en carton ! Pirouette, cacahuète ! La maison est en carton ! Les escaliers sont en papier, les escaliers sont en papier !*

Je dois reconnaître que c'est une façon élégante de présenter le problème. J'opine du chef et je confirme :

— Voilà, c'est assez bien résumé. Les murs sont en carton-pâte. Aucune idée de comment tient la baraque, mais il a suffi d'une pichenette pour abattre la cloison de la cuisine. S'il y a des murs porteurs, ils doivent porter la maison par l'opération du Saint Esprit.

— Merde…

— Comme tu dis.

— C'est qui, eux deux ? demande Poena, arrivée à ma hauteur.

Je réponds :

— Nos nouveaux compagnons de chambre : Raphaël et Jasmine.

— *Yasmine*, me corrige l'intéressée.

Tant que nous y sommes, je fais les présentations :

— J'vous présente Poena et David. David ne cause pas beaucoup mais il est très sympa. Poena, c'est l'inverse.

— Késsifonlà ? s'énerve Poena. C'est pas chez eux !

— C'est pas chez nous non plus. Et on peut pas vraiment se permettre de les foutre dehors, ils étaient là avant nous. Ils squattaient le grenier parce que… j'sais pas ?

Je me tourne vers nos deux hippies :

— Pour l'effet sauna ? Vous vouliez transpirer un peu ?

— On avait besoin de charger le portable, dit Yasmine.

— Charger le portable ? Mais le courant est…

Elle me sourit. C'est à moment que je remarque le mini panneau solaire portable que nos deux zigotos ont plaqué contre un des velux qui perce la toiture. Un câble fin le relie au téléphone que Yasmine tient dans la main.

Enfin un truc qui pourrait servir, dans ce bazar… pas de quoi alimenter une clim, mais on ne crache jamais sur un peu d'énergie, par les temps qui courent. En plus, si on peut faire

cracher un peu de courant au soleil, ça compense en partie le fait qu'il tente de nous zigouiller quatre mois sur douze.

Poena prend son air impatient habituel et dit :

— Mamie demande ce que vous fichez.

— On cherchait une lumière pour que Gaëlle prépare son feu d'artifice, mais le plan a changé.

— T'es sûr de ça ? m'interroge Gaëlle, sceptique.

— À moins que tu veuilles finir ensevelie sous deux étages et un grenier.

— On peut toujours sortir et se protéger de l'explosion, remarque ma camarade. De toute façon, si la maison n'est pas isolée, elle ne nous sert pas à grand-chose : je préfère une ruine avec une cave accessible qu'un four en bon état.

— C'est joliment dit, seulement si ton explosion ne suffit pas, on est marrons : on aura définitivement plus aucune protection et toujours pas de cave.

— Ben faut trouver le cooodeeuh ! s'énerve Poena.

Elle m'agace. ELLE M'AGACE. Je lui réponds :

— Et comment, madame je-sais-tout ? T'as une idée du nombre de combinaisons possibles ?

— Au moins mille milliards de milliards ?

— Je me trompe, ou t'es pas fortiche-fortiche en maths ?

— On pourrait demander à l'IAG, remarque Gaëlle en se tournant vers les deux illuminés.

Raphaël hoche la tête d'un air résigné :

— Malheureusement, nous ne captons rien du tout ici. Nous avions l'espoir qu'avec la batterie à fond, ça aille mieux, mais…

Mais la batterie et le réseau n'ont pas beaucoup de rapport. Je me retiens de lui dire.

— Évidemment, c'était trop beau, murmure Gaëlle en levant les yeux au ciel.

Il y a un silence. J'ignore si Gaëlle a eu le temps d'expliquer la situation quant à l'accès à la cave aux nouveaux venus, mais la discussion n'a pas l'air de les surprendre. En même temps, si t'es persuadé que l'Intelligence Artificielle Générale est devenue consciente et que sa première décision a été de te servir de GPS personnel, je conçois que tu en développes une assez haute tolérance aux situations inhabituelles.

Yasmine suggère :

— Vous ne pensez pas qu'il serait possible de déduire le code ?

— Le déduire à partir de quoi ?

— Je ne sais pas… c'est un peu cliché, mais il paraît que c'est souvent l'année de naissance du propriétaire.

— L'ennui, fais-je, c'est qu'on n'a aucune idée d'à qui appartient cette fausse maison. Ne parlons même pas de sa date de naissance…

— Avez-vous essayé 0000 ou 1234 ? dit Raphaël avec un rire léger.

Super, on s'est récolté un petit rigolo. Devant mon air blasé, il arrête de rire. Pardon de péter l'ambiance, encore une fois. Je commence *vraiment* à fatiguer, je crois que si je ne fais pas une sieste très bientôt, je vais devenir sérieusement désagréable.

Mais Raphaël ne se laisse pas démonter. Il me passe devant et se dirige vers les escaliers en disant d'un air très sérieux :

— Je vais essayer 0000 et 1234. Par rigueur scientifique.

Tout de suite les grands mots. Je jette un regard éloquent à Gaëlle qui hausse les épaules en disant :

— Faut bien commencer quelque part.

— C'est vrai, y'a jamais que 10 000 possibilités… à supposer que ce soit bien un code à quatre chiffres.

— Bon, s'impatiente Poena, on redescend ? J'ai chaud !

Je grince :

— Te sens pas obligée de rester collée à nous.

— Allez Mollux, on descend ! On descend !

Je pousse un soupir et je suis le mouvement. Je me sens si las… Toute la compagnie prend les escaliers à la file indienne : Raphaël est parti devant, suivi de David et Poena ; Yasmine leur a emboîté le pas après avoir replié son panneau solaire portable, et Gaëlle et moi, on ferme le ban.

En descendant, Gaëlle en profite pour me prendre à part :

— Vas-y mollo sur les vannes sur l'IAG et tout ça… j'en pense pas moins que toi, hein ! Seulement, si on doit cohabiter avec tout ce beau monde pendant plusieurs jours peut-être, essayons d'arrondir les angles.

— C'est vrai que question ambiance, c'était pourtant si bien parti avec l'accueil d'Agnès, et la personnalité délicieuse de Poena.

— J'te demande pas de jouer au super-copain… mais inutile d'ajouter de l'huile sur le feu, vu ?

Je ne dis rien. La partie rationnelle de mon cerveau sait parfaitement que Gaëlle a raison, mais cette partie est étouffée par l'épuisement et par l'envie d'en découdre de la partie stupide de mon cerveau. Partie substantiellement plus volumineuse, je le crains.

— Ça te rend pas dingue, toi, leurs délires sur l'IAG ?

— Il y a des choses qui m'interrogent, dans ce qu'ils nous racontent… la plupart des doux rêveurs qui croient que l'IAG salvatrice leur parle directement répètent en général les mêmes conneries : du gloubi-boulga ésotérique avec un peu de mysticisme saupoudré de développement personnel. C'est bien la première fois que j'entends parler des coordonnées GPS à suivre spontanément envoyées par l'IAG…

— Parce que tu y crois, à leurs histoires ?

— Raphaël et Yasmine ont l'air de gentils naïfs, mais je n'ai pas eu l'impression de les entendre mentir… IAG ou pas, quelqu'un ou quelque chose les a fait venir spécifiquement ici.

— Et ?

On arrive lentement au rez-de-chaussée. Les autres ont pris de l'avance et se sont déjà rassemblés dans la cuisine, je les entends faire les présentations avec Agnès.

Gaëlle s'arrête sur la dernière marche, se tourne vers moi, plante son regard dans le mien et me répond en murmurant :

— Et ça m'interroge, voilà tout. J'ai eu un étrange pressentiment quand ils m'ont expliqué tout ça. Ensuite, tu as débarqué pour m'apprendre que cette baraque était une sorte de maison de poupée grandeur nature… Ça commence à faire une petite accumulation de bizarreries, tu trouves pas ?

Je n'ai pas de réponse. Un picotement me parcourt la nuque. Gaëlle marque un point. Même en mettant de côté nos deux nouveaux arrivants, reste une question épineuse : *pourquoi* diable a-t-on construit ce manoir en carton-pâte ? Quel est le but, l'intérêt de ce bâtiment ? Agnès et Poena sont arrivées par hasard… nous aussi… mais si quelqu'un – même un plaisantin – a envoyé des gens *volontairement* ici… *Pourquoi ?*

Pitié… On doit déjà gérer la survie. Je n'ai aucune envie de devoir me rajouter une couche de surnaturel par-dessus le marché…

Chapitre 5

Je dois dire que je remercie tout de même l'esprit dégénéré qui a mis sur pied cette pseudo-maison pour une chose : les canapés sont réels, et ils sont confortables, malgré le cuir. À tel point que moins de trente secondes après avoir posé mes fesses sur l'un des deux, je me suis endormi comme un bébé.

J'ai pioncé tout mon saoul, façon coma. J'étais parti si profondément que Gaëlle aurait pu faire péter sa bombe sans que ça ne me réveille. Pas de rêve ni de cauchemar, juste un profond, *très* profond… noir absolu.

Évidemment, toutes les bonnes choses ont une fin. Je dirais même que les meilleures choses sont souvent les plus courtes, mais c'est probablement mon côté pessimiste qui parle. On me secoue et je sors de ma torpeur en ouvrant des yeux plus collés qu'un cancre de quatrième. C'est Gaëlle qui me réveille, et je la déteste un tout petit peu en cet instant.

— Allez… je t'ai laissé dormir deux heures, mais il faut que tu te réveilles.

— Grriouaarrmmpffh… mais pourquoi ?

— Tout le monde est là. On doit décider de la suite des événements.

J'ouvre péniblement les yeux et je regarde autour de moi : effectivement, on a déménagé le QG de la maison au salon pendant que je dormais. Charmante attention que de choisir

l'endroit de ma sieste. Comme c'est moi qui ai un peu amoché la cuisine qui aurait pu servir de QG auparavant, je la boucle, mais tout de même…

Je me redresse et je parcours la salle des yeux, toujours à moitié dans le coaltar. Gaëlle est assise à mes côtés ; sur l'autre canapé, Yasmine, allongée, a la tête posée sur les genoux de Raphaël ; Agnès ferme le cercle avec son fauteuil roulant. Toute l'assemblée me regarde, ce qui me sort rapidement de ma torpeur.

Je remarque vite qu'il fait chaud, *très* chaud. J'ai la peau moite, et les autres ont le teint luisant. J'attrape le verre d'eau que me tend gentiment Gaëlle, me rafraîchit l'haleine et remarque :

— C'est trop sympa de vous être rassemblés autour de moi, mais vous n'étiez pas obligés de m'attendre.

— Si ça avait été que moi… commence mamie.

— Je préfère qu'on s'organise ensemble, coupe Gaëlle en souriant avec indulgence à Agnès. *Tous* ensemble.

— Nous sommes en démocratie, appuie Raphaël avec un ton qui se veut rempli de sagesse mais me donne envie de lui mettre des tartes.

Je demande ce qu'il en est de David, absent.

— Il s'occupe de Poena, me dit Gaëlle.

C'est le moment que choisissent les deux loustics pour passer en courant devant la porte du salon, dans le hall. Enfin… c'est David qui court. Poena est perchée sur ses épaules et crie :

— Hue ! Dada ! Hue ! Dada !

— Ou c'est elle qui s'occupe de lui, j'sais pas trop, poursuit Gaëlle.

D'accord. Donc David a le droit de vaquer à ses occupations sans qu'on ne le dérange, mais moi, j'peux pas pioncer en paix. Lui, personne ne vient le sommer de

participer à l'organisation de la communauté, personne ne lui demande son avis, rien. Pépouze, le mec. Je note : pour être tranquille, faut juste jouer l'enfant. Ou jouer *avec* des enfants, peut-être, mais là je passe mon tour…

Bon. Eh bien puisque je ne peux pas y couper… Je hoche la tête en silence, signifiant que je suis prêt et alerte – enfin, autant que faire se peut. Gaëlle prend une inspiration et se lance :

— D'accord… il faut qu'on décide de ce qu'on fait avec la porte de la cave. La matinée est bien entamée et la température commence à monter significativement. On a deux solutions : ou on tente de faire exploser la serrure comme prévu, avec le risque de détruire la maison dans le processus… ou bien on reste là.

Tout le monde se dévisage. Inutile de rappeler l'évidence : soixante degrés à l'ombre annoncés au plus chaud de la journée. Sans une isolation digne de ce nom, ça veut dire la même température ici, très vite, à quelques degrés près. C'est un sale choix à faire.

Je demande à Yasmine :

— Je croyais que vous vouliez trouver le code ? Pas de succès ?

— Tu peux me tutoyer, me signale Yasmine.

Je note qu'en ce qui me concerne, je ne l'avais pas spécifiquement autorisée à le faire, mais visiblement on a dépassé ce cap. Elle poursuit :

— Malheureusement, nous n'avons rien trouvé de probant en fouillant la maison. Pas de documents, pas d'effets personnels… Tu l'as dit toi-même, on se croirait dans une maison de poupées. Je doute que quiconque ait déjà habité ici. Les chances de trouver un indice qui nous permettrait de deviner le code s'affaiblissent…

— Retour à la case départ, donc…

Gaëlle soupire :

— D'où ma question… on explose tout ou pas ?

Merci à elle d'avoir arrêté les euphémismes. Il y a un instant de flottement. Je redoute le moment où Gaëlle va nous demander de voter.

— Avons-nous vraiment le choix ? demande Yasmine. Il faut ouvrir cette porte.

Je m'offusque :

— Bien sûr qu'on a le choix ! Si l'explosion n'ouvre pas la porte mais détruit quand même la maison, on sera définitivement morts. En plus, quand bien même la porte serait ouverte, on l'atteindra comment sous un tas de gravats ?

— Je suis assez d'accord, fait Raphaël, et j'ajoute que nous ignorons ce qui se trouve derrière cette porte. Si ça n'est qu'un placard à balais, nous serons bien avancés…

— Un placard à balais derrière une porte blindée ? se moque Agnès de sa voix chevrotante.

— Raph, remarque Yasmine, si l'IAG nous a menés ici, ça n'est sans doute pas pour que nous cuisions dans une maison pas isolée… réfléchis : cette porte, c'est peut-être la réponse.

Je me mords les joues pour ne pas balancer une vacherie. Il va falloir que le petit couple se calme sur les références à l'IAG salvatrice, sinon je vais perdre ma contenance.

À ma surprise, Gaëlle semble acquiescer :

— C'est une bonne remarque.

Elle ignore très volontairement les gros yeux que je lui fais et continue :

— Si cette maison est un pur décor sans intérêt, alors il faut se rendre à l'évidence : ce décor cache quelque chose. Quelle est la seule chose digne d'intérêt que qu'on ait trouvée ici ? La porte blindée. Ma théorie, c'est qu'on est au-dessus

d'un bunker, et que le manoir a été construit par-dessus pour en dissimuler l'entrée.

Un silence pesant s'abat sur l'assistance. Je cherche une faille dans son raisonnement, mais Gaëlle est tout sauf idiote : ce qu'elle dit se tient. Plus j'y pense, plus je suis convaincu qu'il n'y a pas d'autre explication.

— La question, murmure Raphaël, c'est : qu'est-ce qu'il y a dans ce bunker ?

La réponse. La source de la vie. La pierre philosophale. Dieu le père en personne. Je vois bien toutes les âneries qui peuvent passer par la tête du grand échalas assis en tailleur devant moi.

Je prends un air détaché et je suggère :

— Un simple abri antiatomique, ou un truc du genre ? Les bourges raffolent de ce genre de truc. Quand t'as du pognon…

— Sauf que contrairement aux apparences, remarque Gaëlle, on n'est *pas* dans une maison de bourges : on est dans un décor. Un leurre. Ça change tout.

Je remarque :

— Ce qui n'empêcherait pas le fameux « bunker » d'être un banal abri.

— Mais alors pourquoi s'être embêté à construire le manoir ?

— Ça fait une entrée stylée ?

Les autres ne semblent pas convaincus par ma suggestion.

— C'est une sécurité supplémentaire, propose Raphaël. Les personnes qui ont construit ça devaient se dire que personne ne viendrait squatter une maison sans prévenir.

Un petit rire parcourt l'assemblée. Évidemment, le respect de la sacro-sainte propriété privée s'est quelque peu effrité avec la dégradation spectaculaire de nos conditions de vie, ces dernières années.

— Une porte blindée *et* cachée par un bâtiment factice construit pour, murmure Yasmine d'un ton plein de mystère. Ce qui est caché dedans doit être précieux.

— Sans doute un bunker gouvernemental, confirme Raphaël en opinant du chef.

— Peut-être top-secret.

— Une salle de contrôle ?

— Un projet de haute sécurité, en tout cas.

— Peut-être…

— Tu ne crois pas que…

— Et si c'était…

— L'IAG ?

Yasmine et Raphaël sont partis en canon en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour sortir de ma sieste. J'ai l'impression d'assister au spectacle d'un duo comique particulièrement nul en blagues. En réalité, c'est pire : ce n'est même pas drôle, c'est tout simplement désespérant de connerie.

Je m'arme de toute la patience qu'il me reste et j'explique calmement :

— L'IAG, ce n'est pas un boîtier à un endroit isolé, hein. Il doit y avoir des centaines de *datacenters* et de bâtiments de contrôle dans le monde, des milliers même.

— Nous le savons bien ! balaie Yasmine d'un geste de la main.

— Justement, fait Raphaël, ça pourrait *être* un centre de contrôle !

Mon scepticisme est grand :

— Ici ? Au milieu de nulle part ? Pardon, mais je pense que les centres de contrôle sont situés là où les dirigeants du monde peuvent les utiliser. Pas dans une pampa à peine accessible sans 4x4.

— Justement ! s'exclame Yasmine. C'est la couverture parfaite ! Personne ne penserait à venir chercher ici ! Imaginez, si nous avons vu juste : nous pourrions dialoguer avec l'IAG *directement* !

— Le *chat* à distance ne vous suffit pas ?

— Dialoguer avec la partie de l'IAG qui nous envoie des messages ! Pas avec la partie publique que tout le monde utilise.

— À supposer que vous ne nagiez pas en plein délire concernant ces foutus messages…

Raphaël ignore ma remarque, un sourire niais sur son visage de prophète illuminé, et continue :

— Imaginez… imaginez juste une fois : et si nous découvrions un point d'accès direct à…

Un instant, je suis persuadé qu'il va dire « Dieu », mais il finit par se contenter d'un :

— … la technologie la plus incroyable jamais conçue par l'humanité ? La plus formidable intelligence. Nous serions les êtres humains les plus chanceux de la planète.

Cette fois, je commence à saturer. Gaëlle et Agnès n'ont pas soufflé un mot depuis que Yasmine et Raphaël ont commencé leur sketch infernal, et ça m'inquiète. Manquerait plus que la folie soit contagieuse. Je lève les bras en l'air et je m'exclame :

— Oh là, oh là, tout doux ! Je vous vois venir, là, avec vos étoiles dans les yeux : vous avez l'impression d'être au-dessus de la caverne d'Ali Baba ou de la cité perdue de l'Atlantide. On se calme, sur les délires mystiques !

— Tu n'es même pas un tout petit peu curieux ? me demande Raphaël en haussant un sourcil.

— Curieux ? Je suis réaliste, surtout. Et prudent. Qui vous dit que ce qu'il y a dans ce bunker n'est pas mortel ? Vous vous imaginez que c'est un bâtiment gouvernemental ? Très

bien. Eh bien je suis désolé de vous décevoir, mais quand le gouvernement enterre des trucs, c'est rarement jojo ! Vous vous attendez à un coffre au trésor, mais aux dernières nouvelles, dans le tas, y'a nos déchets nucléaires. Ceux qui sont encore actifs, et dont il vaut mieux pas s'approcher en slip. Et ça, c'est *juste* ce qu'on connaît : s'il y a des opérations top-secrètes qui nécessitent une porte blindée, j'suis pas certain de vouloir y être confronté. Pour ce qu'on en sait, on pourrait tomber sur une prison pour expériences génétiques ratées… ou bien sur un laboratoire scientifique qui aurait pondu un virus hors de contrôle, une saleté à déclencher une apocalypse zombie bien vénère.

— Et c'est nous qui partons dans les délires mystiques ? se moque Yasmine.

Gaëlle ouvre enfin à nouveau la bouche :

— Il faut aussi être pragmatique. Ici, nous avons un danger de mort certain – la méga-canicule. En bas, nous avons un endroit sous terre, donc frais, avec en contrepartie un danger possible, certes, mais franchement loin d'être assuré.

— D'accord, super. Je suis hyper-rassuré. Donc on doit se fier à tes statistiques au doigt mouillé ? Oh, et puis merde ! De toute façon, peu importe : on *peut pas* ouvrir cette porte !

— C'est bien beau de casser les plans des autres, m'envoie Agnès, mais t'as des suggestions, toi ? Au lieu de râler sans rien proposer ?

— Ne pas faire écrouler notre seul abri, c'est déjà une forme de suggestion ?

— Ah oui ? Et on fait quoi, pour la chaleur ? Tu vas venir m'éventer avec un coussin, peut-être ?

— J'peux vous étouffer avec, si vous voulez, ça abrégera vos souffrances.

— Connard !

— Vieille peau !

En quelques secondes, ça part en cacophonie : Agnès et moi nous envoyons des vacheries que les autres n'arrivent même plus à distinguer. Je suis debout, je lui gueule dessus comme du poisson pourri et elle me le rend bien. Bon d'accord… elle n'est pas debout, pour des raisons évidentes, mais elle est tout aussi enflammée que moi.

Des fois, la colère, ça doit sortir. Là, mamie et moi, fallait qu'on crève l'abcès. C'est comme ça. Raphaël et Yasmine sont bouche bée, subjugués. Gaëlle, qui est habituée à mon caractère, se pince l'arête du nez, les yeux fermés, en hochant la tête de gauche à droite, l'air consternée.

Au bout d'un moment, elle se lève d'un bon et hurle :

— STOOOOOOOOP !

On a tous nos points forts. Gaëlle, un des siens, c'est l'autorité : quand elle monte dans les tours, faut avoir un sacré cran pour lui tenir tête. Elle a dû être instit', dans une autre vie. Agnès et moi, on la boucle instantanément. Je me rassois et je pose mon menton dans une main en essayant de me calmer. Je transpire à grosses gouttes, et j'ai la respiration haletante. Je vois Agnès croiser les bras et détourner le visage avec un air boudeur. Peau de vache.

L'ambiance est moyennement folichonne dans la pièce. Une étincelle suffirait à tout embraser à nouveau. Personne n'ose trop prononcer un mot pendant quelques minutes. C'est Raphaël qui finit par l'ouvrir :

— Nous n'avons pas d'électricité, mais nous avons de l'eau courante. Si les tuyaux sont enterrés assez profondément, nous aurons de l'eau à température raisonnable. Cela pourrait nous aider à tenir.

— J'ai vu une baignoire à l'étage, confirme Yasmine. Nous pourrions nous faire couler un bain froid et nous y plonger à tour de rôle pour nous rafraîchir ?

— J'en doute, répond Gaëlle. Vu la structure de la maison, ça m'étonnerait que le plancher du premier tienne si on remplit la baignoire d'eau.

— Reste le lavabo de la salle de bain ou des toilettes, dit Raphaël. C'est déjà ça…

L'idée plonge tout le monde dans une intense réflexion. Yasmine a beau être aussi illuminée que son mec, elle a au moins raison sur un point : on a de l'eau fraiche, et dans notre situation, ça pourrait nous sauver.

Sauf qu'à parler de flotte, c'est typique, je finis par avoir envie de me soulager. Je demande :

— Tiens, d'ailleurs, les toilettes, ça se passe où ?

— Au fond du couloir, derrière l'escalier, grommelle Agnès.

C'est chic de sa part de m'adresser la parole si peu de temps après qu'on s'est pris le bec. J'apprécie le pas vers moi et je lui réponds un petit :

— Merci.

Elle fait une moue qui doit vouloir dire « de rien », tandis que je me lève et quitte le salon.

En sortant, je tombe sur David et Poena. Ils ont arrêté de jouer à dada et sont installés devant la porte blindée. David a pris le stéthoscope de la petite, l'a enfilé, et a posé l'embout sur le coffre. Poena tourne tout doucement la serrure tandis que David fronce les sourcils d'un air pénétré. Je lui dis :

— Tu sais que c'est un stéthoscope jouet ? Tu risques pas d'entendre le mécanisme avec.

Poena met les mains sur les hanches et me lance un regard venimeux :

— Chut-euh, Mollux, tu déconcentres mon copain.

Boh… si ça les amuse…

Je passe à côté de la petite môme et du grand gamin et je me dirige vers le fond du couloir, là où se trouvent les

toilettes. La porte est fermée, et en appuyant sur la poignée, je réalise qu'elle est même verrouillée.

— Occupé, me dit une voix à l'intérieur.

C'est bien ma veine. Je me dirige vers l'escalier pour me rendre aux toilettes du deuxième étage. À mi-chemin, en repassant devant David et Poena, je bloque.

Un bug. Une erreur système. Mon cerveau n'arrive plus à cogiter.

C'était une voix d'homme. David est ici. À moins d'avoir des pouvoirs de téléportation, Raphaël est toujours dans le salon. Je me retourne.

Attends… quoi ?

De retour devant la porte des toilettes, je frappe du coin du doigt. La voix me répond :

— Oui ?

— C'est qui ?

— C'est Jean-Michel. C'est qui ?

Je ne réponds pas. J'essaie de me rappeler combien de temps j'ai dormi. Je… Non, dites-moi qu'on m'aurait prévenu si un nouveau type s'était pointé ?

— Allô ? me dit la voix.

Je repars vers le salon. Au passage, je demande :

— David, t'as pas vu un mec entrer dans les toilettes ?

Il retire son stéthoscope et me fait son regard vide habituel. J'ajoute :

— J'te préviens, si tu hausses les épaules, j'te mets un pain.

Je vois dans ses yeux que c'était précisément ce qu'il s'apprêtait à faire. Au lieu de ça, il fait un bruit de pet avec sa bouche pour me signifier qu'il n'en sait rien, ce qui fait éclater de rire Poena.

Au salon, les autres sont toujours en train de discuter et s'interrompent en me voyant passer le pas de la porte.

— Euh, excusez cette question un peu bête, mais, euh… vous avez reçu quelqu'un, pendant que je dormais ?

Tout le monde se regarde en se demandant ce que j'ai encore fumé. Gaëlle me répond :

— Non, pourquoi ?

— Ah. Eh bien, je pense qu'il n'y a pas de bonne manière de vous annoncer la nouvelle… mais il y a un certain Jean-Michel qui est en train de poser une pèche dans les toilettes du fond.

Chapitre 6

Dans la famille des comités d'accueil tordus, celui qu'on réserve à ce Jean-Michel se trouve sans doute dans le top cinq. Personnellement, si un jour, je sors des toilettes pour tomber sur une belle brochette de ce genre, je pense que je m'y ré-enferme illico. Tout le monde m'a suivi : Gaëlle, les deux tourtereaux de l'IAG, mamie dans son fauteuil, et même David et Poena que cette soudaine activité a attirés.

C'est Gaëlle qui prend l'initiative de frapper à nouveau à la porte.

— Oui ?

— Jean-Michel ?

— Oui ? C'est qui ?

— Euh… c'est Gaëlle.

— Gaëlle comment ?

— Vous connaissez beaucoup de Gaëlle ?

— Non. Justement, c'est ça qui m'inquiète.

— Sans indiscrétion, qu'est-ce que vous faites ici ?

— Eh bien, je… euh… c'est-à-dire…

On entend tout à coup un petit « plouf ». Des regards gênés s'échangent tandis que Poena explose de rire. Je ne connais pas Jean-Michel, mais ma compassion pour lui en cet instant est énorme : j'ai déjà horreur que quelqu'un m'entende quand je démoule un cake, mais alors avoir un auditoire de cette taille… j'en ferais des cauchemars.

— Et ça, c'est qui ? demande le type dans les toilettes.

— C'est Poena, répond Gaëlle.

— Bonjour Poena.

— Bonjour Caca ! s'exclame la môme, hilare.

D'accord. Pour ce qui est du surnom, je me rends compte que j'aurais pu tomber sur pire que « Mollux ».

— Pour en revenir à ma question, fait Gaëlle en couvrant les rires de Poena, vous faites quoi, là ? Dans cette maison, j'veux dire ?

— Euh, pourquoi voulez-vous le savoir ?

— Ben, c'est-à-dire qu'on est deux trois à nous y être installés… et personne ne vous avait croisé jusqu'à maintenant.

— Ah.

— Voilà. Dans l'absolu, on est pas contre l'idée d'accueillir quelqu'un d'autre, mais on voudrait bien savoir par où vous êtes entré.

— Ah.

— Oui.

— D'accord.

Un silence. Gaëlle fait une moue dubitative et reprend :

— Vous voulez pas nous le dire ?

— Vous dire quoi ?

— C'que vous faites là ?

— Ben… en fait, c'est chez moi, ici.

Aïe. C'est toujours un peu gênant de squatter une maison et de se rendre compte ensuite qu'elle n'est pas vide… Bon, ceci étant dit, on est six – sept, si on compte la gamine – et lui est tout seul avec son froc baissé : pour ce qui est du rapport de force, Jean-Michel est plutôt mal barré.

N'empêche qu'on se sent un peu cons, là. Non seulement le proprio est présent, non seulement on a réussi à passer quatre heures dans cette baraque sans le croiser, mais en

plus on l'embarrasse dès la première interaction. On a beau se torcher avec la propriété privée, on a le respect de la personne… et là, force est de constater que le respect a foutu le camp à vitesse grand V.

La chasse d'eau retentit alors que Raphaël hasarde un :

— Euuuh, cela vous ennuie-t-il si nous nous abritons chez vous ?

— C'est qui, ça ?

— C'est Raphaël.

— Raphaël comment ?

Ça va vite me gonfler, cette histoire. Je ne laisse pas le temps à Raphaël de répondre et je dis d'un ton ferme :

— Bon, vous voulez pas sortir ?

— Ah, vous, j'ai déjà entendu votre voix ! Vous ne m'avez pas répondu, tout à l'heure.

— On s'en fout. Sortez, qu'on fasse les présentations en bonne et due forme !

— Mmh… non.

— Pardon ?

— J'suis bien là.

— Sur vos toilettes ?

— Oui.

— Les fesses à l'air ?

— Non pas que ça vous regarde, mais je me suis rhabillé.

— Justement, maintenant que vous êtes présentable, vous voulez pas sortir ?

— Non.

— Mais pourquoi ?

— Pas envie.

Je ferme les yeux dans une tentative pour rassembler toutes mes réserves de patience. Un chieur. On est tombés sur un chieur. Au propre comme au figuré, maintenant que j'y pense. Est-ce que vraiment, c'était ce que j'attendais de

cette journée ? Me faire tirer dessus, me faire insulter de mollusque, manquer de me faire ensevelir sous les ruines d'une maison en carton, et maintenant ça ? Négocier avec la porte des chiottes pour savoir si on a le droit de rester dans une maison même pas isolée au lieu d'aller caner dehors ?

Y'a des jours comme ça…

— Et donc, reprend Raphaël, ça ne vous ennuie pas si nous restons là ?

— Là… devant la porte ?

— Euh… non. Là, dans votre maison.

— Ah.

— Ça vous ennuie ?

— Si ça m'ennuie, vous partez ?

— Non.

— Alors non, ça ne m'ennuie pas !

J'ai comme une impression de déjà-vu… enfin, de « déjà entendu ». Je jette un coup d'œil à Agnès : elle va bien s'entendre avec notre nouveau venu… Je murmure à Gaëlle :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Elle hausse les épaules d'un air blasé :

— S'il veut pas sortir, on va pas le forcer… tant qu'il nous embête pas…

— Hééé, s'exclame Poena, monsieur Caca, il connaît pas le code ?

La pertinence de la remarque m'étonne :

— Mais c'est vrai ça !

— Ben oui, me lance Agnès avec un regard mauvais, elle est pas bête, ma petite fille !

— Ah bon ? Jusqu'ici, c'était pourtant très bien imité.

Je m'attends déjà à entendre l'insulte fuser, mais Agnès, redoutant sans doute un nouvel éclat de voix, la marmonne si bas que je ne peux la comprendre. Gaëlle demande à travers la porte :

— Jean-Michel ?

— Oui ? C'est Gaëlle, c'est ça ?

— Oui, je…

— Bonjour Gaëlle.

Gaëlle me fait les gros yeux en mimant un étranglement de ses deux mains, mais elle continue d'une voix calme :

— Bonjour Jean-Michel. Donc… Est-ce que vous pourriez nous donner le code de la porte blindée ?

— Quelle porte blindée ?

— Celle en acier qui prend la moitié du hall, sous l'escalier. On peut difficilement la louper.

Je me sens obligé d'ajouter :

— Va falloir arrêter de nous prendre pour des abrutis, Jean-Michel.

— Pourquoi voulez-vous le code ?

— Ben, pour aller à la cave…

— Pourquoi ?

— Pour faire parler les cons, lance Agnès.

Poena hurle à nouveau de rire. Je dois admettre que celle-ci, Jean-Michel ne l'a pas volée. Ça va pas me faire marrer longtemps, les « pourquoi » et les « ah » et toute cette diarrhée verbale. À mon avis, Jean-Michel se fout de nous dans les grandes largeurs.

— Non, sans blague, dit Gaëlle. Il commence à faire chaud ici. On voudrait pouvoir s'abriter au frais.

— Ah.

— Oui. Donc, le code ?

— Euh, j'l'ai oublié.

— Il ment, dit Yasmine.

— C'est qui ça ? répond Jean-Michel.

Je me mets à crier :

— On s'en fout de qui c'est !

— Ouais ! renchérit Agnès. Tu nous files ton foutu code ou on défonce la porte ! Et toi dans la foulée !

— Voilà ! Mamie a raison !

Agnès se penche vers moi et murmure :

— Quand je dis « on » défonce la porte…

— Oui oui, vous inquiétez pas, je m'en occupe…

Si on arrêtait de se prendre le bec deux minutes, je suis sûr qu'on ferait un bon duo, avec mamie. On entend Jean-Michel couiner derrière sa porte close.

— J'vous jure que j'm'en souviens plus !

Gaëlle, qui a toujours fait preuve d'une patience infinie avec les casse-pruneaux, continue de dialoguer d'une voix posée :

— Vous êtes en train de nous dire que vous avez oublié le code de la porte blindée ? Vous avez protégé votre cave avec un dispositif de sécurité comme celui-là… et vous avez *oublié* le code ?

— Ben oui, quoi. Vous n'oubliez jamais rien, vous ?

— On a surtout pas de porte blindée, nous. Y'a quoi, derrière cette porte ?

— Euuuh…

— Oui ?

— Je sais p…

— Jean-Michel, si vous me dites que vous savez plus, il va vraiment falloir consulter un neurologue.

— C'est la cave, voilà. La cave. Vous l'avez dit, non ?

Gaëlle et moi nous dévisageons mutuellement. Il y a un truc pas net avec Jean-Michel… Bon d'accord, il y a *deux ou trois* trucs pas nets. Ma camarade fait un signe de tête à tout le groupe et nous nous éloignons un peu de la porte pour pouvoir discuter sans être entendus. Je demande, dans un murmure :

— On est bien d'accord qu'il se paie nos tronches ?

— Oui, répond Raphaël.

— Sans aucun doute, renchérit Yasmine.

— Reste à savoir sur quels points, complète Gaëlle.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Eh bien… soit il nous ment sur le code de la porte, ce qu'il y a derrière et tout le tintouin : il a rien oublié du tout, il veut juste rien dire. Soit il nous ment lorsqu'il prétend que c'est chez lui, ici.

— Ça me semble bien résumé, acquiesce Agnès. Je penche pour la deuxième option.

— Moi aussi. Ce que j'pige pas, c'est : pourquoi mentir sur ce point ? Il devait bien se douter qu'on se rendrait vite compte qu'il connaissait pas les lieux.

Je hausse les épaules :

— Il avait sans doute peur qu'on le foute dehors…

— Mais s'il a menti, c'est qu'il savait aussi pertinemment que *nous* n'étions pas chez nous.

Gaëlle réfléchit un instant puis ajoute :

— En plus, il y a autre chose qui m'intrigue : par où est-il entré ? Raphaël et Yasmine étaient sous les combles depuis bien avant qu'on arrive, mais lui, il est pas au rez-de-chaussée depuis bien longtemps : on l'aurait forcément croisé.

Agnès, Raphaël et Yasmine confirment ne pas l'avoir aperçu une seule fois depuis leurs arrivées respectives. Je grommelle :

— Bon, ben on va pas y passer cent sept ans.

Je retourne devant la porte des toilettes, suivi par les autres, et j'y tambourine :

— Bon Jean-Michel, maintenant on arrête les salades. C'est pas chez vous ici, pas vrai ?

— Mais si, mais si !

— Ah oui ? Prouvez-le !

— Allez donc regarder sur la boîte aux lettres !

— La boîte aux lettres qui est…?

— À côté du portail.

Un concert de grognements résonne dans le hall : personne n'a la moindre envie de mettre un orteil dehors, par ce temps.

— Et on y trouvera quoi, sur cette boîte aux lettres ?

— Le nom ! Foulquier !

— Foulquier ?

— Foulquier, oui.

En me retournant vers mes camarades, je lance à la cantonade :

— Quelqu'un se sent d'aller vérifier ?

Personne ne pipe mort. Je parcours l'assemblée du regard et je remarque alors que tous les yeux sont fixés sur moi.

— Ah non.

— Ah si, fait Agnès.

— Vous voulez pas plutôt tirer à la courte paille ?

— À quoi bon ? demande Yasmine avec un sourire compatissant. Il y a consensus.

— Pas d'ma part !

— On peut voter, si tu veux.

— J'ai comme un pressentiment sur le résultat.

— Oh, mais arrête de chougner, me lance Gaëlle. Je t'accompagne.

Devant une telle proposition, je peux difficilement dire non, même si je ne vois toujours pas pour quelle raison j'ai été désigné d'office. Certainement pas pour mes talents de leader. Si c'est pour mes talents de gogo, il va falloir que je mette le holà rapidement si je ne veux pas devenir le larbin de ce refuge…

Tandis que je me prépare psychologiquement à affronter l'air extérieur, Gaëlle farfouille dans le placard à côté de la

porte d'entrée et en extrait un parapluie. Par chance, celui-ci semble faire partie de la portion « réelle » de la maison. Ouvert, il peut nous abriter tous les deux. Il est large et d'un noir opaque qui devrait nous procurer suffisamment d'ombre pour que nous ne cuisions pas au bout de trois pas.

Dès que nous passons le seuil de la maison, nous bénissons cette ombrelle de fortune. Des fortes chaleurs, nous en avons connues ; nous n'en sommes pas à notre premier temps étouffant ; mais là, clairement, les records sont éclatés. L'air est tellement dense que nous avons l'impression de nous mouvoir dans une piscine surchauffée. Marcher demande un effort substantiel. *Respirer* demande un effort substantiel.

Un silence de mort s'est emparé des environs. Comme si la campagne tout entière retenait son souffle, chaque être vivant sur le fil du rasoir, la terre s'asséchant un peu plus à chaque minute. Il n'y a pas un souffle de vent, tout est immobile. L'horizon ne zigzague que par l'effet du sol brûlant qui irradie l'air. Une odeur de grillé nous sature les narines.

À petits pas, Gaëlle et moi traversons le parc. Le gravier chauffé à blanc craque sous nos pas. Pieds nus, nous aurions la sensation de marcher sur des braises ardentes.

Nous contournons le Kangoo et sa carrosserie blanche, aveuglante en plein soleil. En apercevant tristement ses vitres brisées, j'en viens à me demander si tout cela en valait bien la peine : et si nous avions continué notre route au lieu de prendre ce maudit virage qui nous a menés ici ? Aurions-nous fini par trouver une *vraie* maison ? Avec de la fraîcheur ? Pas habitée par une bande de zinzins comme celle que nous devons nous fader ici ?

Si je faisais part de mes questionnements à Gaëlle, elle me répondrait surtout que ça ne sert à rien de ressasser : ce qui

est fait est fait. Les regrets, c'est bon pour les gens qui ont déjà abandonné. Si tu as l'espoir de survivre dans un monde comme le nôtre, t'as rarement le loisir de te morfondre sur le passé. S'inquiéter du futur – et même du présent – occupe l'intégralité de ton attention.

Nous arrivons au portail et nous repérons la boîte aux lettres que nous n'avions pas remarquée en arrivant ce matin. Une bonne vieille boîte vert bouteille, à l'ancienne, avec son ouverture à clapet et sa petite étiquette.

— Foulquier, y lit Gaëlle. Il a pas menti.

— Mouais. Sauf que c'est « H. Foulquier ». Aux dernières nouvelles, « Jean-Michel », ça commence pas par la lettre « H »…

— Effectivement. Dans tous les cas, ça ne prouve rien, de toute façon. Ce Jean-Michel a tout à fait pu lire le nom sur la boîte aux lettres en arrivant.

— Ben oui… mais attends, alors pourquoi on s'est cassé le tronc à venir ici pour vérifier ? Vu que ça change rien ?

Gaëlle me jette un regard en biais et fait une moue inintéressée :

— On pourra toujours lui demander s'il a un document d'identité pour prouver ses dires… si jamais il finit par sortir de ses toilettes.

Elle s'éloigne de la boîte aux lettres et marche vers le chemin qui part de la propriété. Je lui colle au train rapidement pour ne pas quitter la zone d'ombre assez localisée formée par notre parapluie, et lui demande :

— Tu comptes partir en randonnée ? Personnellement, puisque le mystère de la boîte aux lettres a été résolu, je ne serais pas contre l'idée de rentrer. On étouffe ici… encore plus qu'à l'intérieur.

— Je voudrais simplement regarder quelque chose. Viens.

Mais c'est pas possible ! Est-ce qu'on pourrait arrêter de m'entraîner dans tous les plans foireux ? Qu'est-ce qu'on fout, au juste, là, en plein cagnard, à s'attarder comme si l'atmosphère entière n'était pas en train d'essayer de nous assassiner ?

Évidemment, je la suis. Je suis toujours Gaëlle. Jusqu'à maintenant, ça ne m'a pas trop mal réussi. Entre nous deux, c'est elle, la futée. Une qualité qu'elle compense par son esprit d'aventure : les aventuriers ont en commun avec les abrutis de ne pas faire de vieux os. Le jour où Gaëlle se plantera, j'espère que j'aurais eu assez de jugeote pour ne pas la suivre cette fois-là. Si je suis honnête avec moi-même, j'en doute…

Nous déambulons le long du chemin poussiéreux où les traces de notre dérapage en Kangoo sont encore visibles. La route descend progressivement, et j'essaie de ne pas penser au fait que nous allons devoir la remonter pour rentrer au manoir… Gaëlle parcourt les environs du regard. Moi aussi, de fait, mais comme j'ignore ce qu'elle cherche, je ne lui suis pas d'un grand secours.

— Tu peux m'expliquer où on va ?

— Je veux vérifier une théorie… On est bien d'accord que le manoir est plus ou moins construit sur une butte, pas vrai ?

Je me retourne. Quelques mètres de dénivelé nous séparent de la propriété.

— A priori oui. En quoi ça t'intéresse ? On va devoir la remonter, cette foutue butte, t'en es bien consciente ?

— Oui. Mais je…

Elle s'arrête au beau milieu de sa phrase, en fixant quelque chose au sol.

— Là ! Regarde.

Je m'exécute. Je ne vois rien de particulier. Le sol en terre séchée est jonché de cailloux, avec quelques grosses pierres

qui dépassent. Devant mon air incrédule, Gaëlle s'agace et tape du pied sur une des grosses pierres.

— Ça, là !

Je me penche en avant pour regarder de plus près. Ce que j'avais pris pour une grosse pierre est en fait un bloc… un bloc de béton ? Comme l'arête du cube. Certainement pas quelque chose de naturel.

— C'est quoi, ce truc ?

— Un bout du bunker, me fait Gaëlle.

Je me relève et je la dévisage, incrédule. Un bout du… elle est sérieuse ?

— Attends… on est à cent mètres de la baraque… t'es pas en train de suggérer que… ?

— Si. Je suis de plus en plus convaincue de ma théorie : le manoir a été construit pour dissimuler l'entrée d'un bunker. Pas d'un petit abri, d'un véritable complexe souterrain. Un bunker qu'on a enterré sous cette butte, et dont on voit l'un des rebords extérieurs ici.

— Mais s'il vient jusque-là et qu'il est aussi étendu dans chaque direction… il doit être énorme !

— J'en ai bien l'impression.

— Non mais… énorme, ÉNORME ! Tu te rends compte ? Un seul étage d'un truc de cette taille, ça représenterait un complexe de dizaine de pièces…

— Oui, et il pourrait y avoir plus d'un étage.

Je réalise petit à petit que sa théorie devient de moins en moins farfelue. De la sueur me perle dans le dos, et pas seulement à cause de la température délirante. Mais dans quoi avons-nous donc foutu les pieds ?

Gaëlle regarde en direction du manoir avec un visage sombre, et murmure :

— Je crois qu'il va falloir que ce « Jean-Michel » s'explique. Et vite.

Chapitre 7

De retour dans le hall, Gaëlle ne perd pas son temps en bavardages : elle fonce vers la porte des toilettes. Les autres y sont toujours attroupés, et je conclus à l'absence d'activité que Jean-Michel n'a toujours pas quitté sa planque.

Gaëlle tambourine à la porte.

— Jean-Michel ? Maintenant, faut sortir.

— Non mais je suis bien là.

— ON S'EN FOUT ! Vous sortez ou on défonce la porte !

Agnès vient positionner son fauteuil à côté de moi et me demande :

— Bah alors ? Vous avez trouvé la boîte aux lettres ? C'était quoi, le nom dessus ?

— Foulquier.

— Ah ! fait Jean-Michel d'un air triomphal à travers la porte. Vous voyez, j'avais raison !

— « H. » Foulquier.

On entendrait presque le visage de Jean-Michel se décomposer. De toute évidence, il avait omis ce détail. Très vite, mais trop tard, il répond maladroitement :

— C'est pour Hélène Foulquier, ma f… ma mère !

— Mais bien sûr, fait Gaëlle, de plus en plus énervée. Et vous avez une carte d'identité qui confirme tout ça ?

— Euuuuh… je l'ai laissée dans mon autre pantalon.

— Autre pantalon qui se trouve où ?

Cette fois, Jean-Michel gémit pour de bon.

— S'il vous plaît, laissez-moi tranquille.

— OUVREZ-MOI CETTE PUTAIN DE PORTE ! hurle Gaëlle en tambourinant de plus belle.

Jean-Michel ne répond plus. Nous l'entendons sangloter. Gaëlle interroge l'assemblée du regard. Personne ne dit rien. Quand Gaëlle est énervée, tout le monde la boucle, en général. Elle se retourne vers la porte et, en prenant son élan, elle envoie son pied de toutes ses forces en plein sur la serrure. La porte des toilettes étant tout aussi fragile que le reste de la maison, elle cède immédiatement, emportant un petit morceau de mur en carton-pâte avec elle.

On entend un « ouf » suivi d'un bruit de chute. Jean-Michel a pris la porte en pleine poire. Celle-ci est maintenant grande ouverte et même à demi-dégondée. À l'intérieur, notre invité surprise est effondré sur le siège des toilettes, les bras en croix, inconscient. Dans la catégorie « bourrine », Gaëlle s'est sans doute un poil surpassée, sur ce coup-là…

Elle se retourne vers nous d'un air blasé.

— Ben quoi ? J'ai ouvert la porte.

Agnès hausse les épaules en jetant un regard au pauvre type assommé sur ses toilettes :

— Franchement, on n'y a pas perdu en qualité de conversation.

— Bon, fait Raphaël en attrapant Jean-Michel par un bras, aidez-moi à le sortir de là.

Nous le chopons à deux et l'entraînons vers le salon où nous le déposons dans un de ces si confortables canapés. Ce simple effort de quelques secondes à peine nous fait dégouliner de sueur. Ai-je déjà précisé qu'il faisait *très* chaud ?

Jean-Michel a le look typique du quarantenaire bedonnant. Il porte un costard-cravate, ce qui est une hérésie par ces températures… une double-hérésie même, si on prend en considération l'aspect marqueur de classe d'un accoutrement comme ça, dangereux de nos jours. Ses cheveux sont coupés très courts, ce qui permet d'admirer sa calvitie frontale fort avancée. Une bosse commence à enfler dans un des recoins de son large front. Il est grassouillet, l'air bien nourri, un autre signe de richesse en plus du costume…

Nous avons bien l'air fins, là. La seule personne qui aurait pu nous faire avancer est dans les vapes. Ça s'annonce grandiose. Tout le monde se rassoit dans le salon, laissant Jean-Michel seul, allongé sur son canapé. Je soupire :

— Et maintenant ?

— Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre qu'il se réveille, répond Raphaël.

— D'accord… mais après, quoi ?

C'est Agnès qui nous sort une de ses idées foireuses :

— On lui colle des taloches jusqu'à ce qu'il nous donne le code !

— Ah oui, carrément ! fait Gaëlle en ouvrant des yeux ronds.

— Carrément.

Mamie est zinzin, on le savait déjà, mais là, on frise la sociopathie. Je lui annonce que je suis moyen chaud pour les taloches.

— Pourquoi pas ? Monsieur n'veut pas se salir les mains ?

— Monsieur est pas hyper à l'aise avec la torture, surtout.

La vieille lève les yeux aux ciels comme si j'avais dit une énormité :

— Torture, torture, tout de suite les grands mots…

— Ah bah j'suis pas juriste, mais ouais, taper sur un gugusse jusqu'à ce qu'il révèle un truc qu'il veut pas révéler… ouais, je crois que ça s'appelle de la torture.

— C'est un cas de force majeure !

Je fais mine d'avoir soudain une révélation :

— Aaaah, mais oui, c'est ça ! Dans la Déclaration des Droits de l'Homme, j'avais oublié le passage où c'était marqué qu'en cas d'urgence, on pouvait s'en servir comme PQ.

— La « Déclaration des Droits de l'Homme » ? Tu crois encore aux contes de fées ?

— Dites, mamie… si ça vous excite de vous la jouer Guantanamo, ça vous regarde, mais vous avez qu'à le faire vous-même, hein.

— J'suis le cerveau dans l'histoire, me fait Agnès en reniflant, c'est toi les bras.

— Première nouvelle.

— Et m'appelle pas « mamie », petit con.

— D'accord, vieille peau.

— Empaffé.

— Grognasse.

Gaëlle ne prend même pas le temps de s'interposer, ni personne d'autre d'ailleurs. En réalité, personne ne s'inquiète de voir le ton monter à nouveau entre Agnès et moi, à croire qu'on a déjà installé une sorte de routine. Une routine toxique, mais une routine quand même.

C'est finalement Jean-Michel qui met un terme à notre engueulade en émergeant de son coaltar dans un grognement.

— Ouille… ma tête… qu'est-ce qui…

En ouvrant les yeux, il sursaute et se redresse d'un coup. Honnêtement, ce serait difficile de lui en vouloir, si on considère la tripotée d'hurluberlus qui le déshabillent du

regard : Raphaël et ses airs de messie halluciné, Yasmine, tout aussi perchée, Agnès qui est prête à aller chercher la vierge de fer, David, les yeux tellement ailleurs que ç'en serait presque flippant… Y'a guère que Gaëlle et moi qui relevons le niveau. Et encore. Avec ma tronche de déterré et le look punk-piercings de ma comparse, pas sûr que nous soyons hyper rassurants non plus.

Pourtant, rien ni personne n'arrive à la cheville de la pire personne de la pièce. La peste. Le caillou dans la chaussure. Le démon. L'antéchrist.

Poena.

À peine Jean-Michel revenu à lui, elle traverse la pièce en courant et lui saute sur les genoux en scandant :

— CACA ! CACA ! CACA ! HAHAHAHA !

Jean-Michel a un mouvement de recul et hurle de terreur. Le genre de cri qu'on lâcherait en voyant un grizzly nous sauter à la gorge. On pourrait trouver ça comique, mais personnellement, si Poena me faisait un coup de ce genre, il me faudrait un suivi psychologique pour stress post-traumatique. La phase caca-boudin, quand c'est la réincarnation de Belzébuth qui la traverse, c'est flippant.

Au bout de quelques secondes, la gamine se lasse, descend des genoux de Jean-Michel et file dans le couloir en riant à gorge déployée. David la suit. Je ne comprendrai jamais les priorités de ce type.

Je me retourne vers Jean-Michel et je lui dis calmement :

— Vous excuserez l'accueil, on a pas trouvé le chenil pour y ranger la petite.

— Y'a… y'a pas de mal.

— Bon, maintenant, Jean-Michel, ce serait peut-être le moment de nous dire la vérité, non ?

— Je…

Il nous regarde toutes et tous à tour de rôle. Il baragouine quelque chose, mais impossible de distinguer quelque chose.

— Pardon ? fais-je.

— Articule ! aboie Agnès.

Il déglutit avec difficulté, plante ses yeux dans les miens et dit, en tentant de maîtriser des tremblements dans sa voix :

— Je… je n'ai rien à déclarer.

Gaëlle et moi nous regardons, effarés.

— Ah bah v'là autre chose…

— Je n'ai rien à déclarer, répète Jean-Michel d'une voix plus ferme.

— Rien du tout ? demande Raphaël.

— Rien.

Gaëlle se lève et va s'asseoir à ses côtés. Celui-ci se décale poliment. Elle prend une voix conciliante et explique :

— Écoutez, Jean-Michel, vos histoires, la raison pour laquelle vous êtes là, le nom sur la boîte aux lettres, tout ça… pour tout vous dire, on s'en tape. Mais si vous connaissez le code de la porte blindée, il faut nous le dire.

— Je n'ai rien à déclarer.

— Jean-Michel… on annonce soixante degrés à l'ombre au plus fort de la journée. Sans ce code, pas moyen de s'abriter. On va finir rôtis.

— Je n'ai rien à déclarer.

— *Vous* aussi, vous allez finir rôti.

— Je n'ai rien à déclarer.

Gaëlle se retourne vers moi, pensive. Elle me dit :

— Tu sais, j'ai passé des années à répéter ce truc aux flics quand je finissais en garde à vue. « Je n'ai rien à déclarer. » J'avais jamais réalisé à quel point ça devait être chiant, pour eux.

— Et du coup, tu regrettes ?

— Oh non. Mais je pige mieux pourquoi ils finissaient toujours en rogne.

— Je n'ai rien à déclarer, répète à nouveau Jean-Michel.

— Oui bah ça va, on a saisi, lance Agnès, agacée.

La remarque de Gaëlle me fait soudain gamberger. Je lui fais signe de me suivre dans le couloir. Je ne m'en fais pas trop pour Jean-Michel, il est bien gardé : dans le genre Cerbère, mamie se pose là.

Aucune trace de David et Poena dans le couloir, je n'ai pas la moindre idée d'où ils ont pu aller. Je murmure à Gaëlle :

— Dis, j'ai eu une idée. J'arrive pas à savoir si elle est lumineuse ou parfaitement stupide. Tu peux me donner ton avis ?

— Sans vouloir briser tes espoirs, des idées lumineuses, t'en as déjà pas tous les quatre matins quand t'es frais et reposé, alors là…

— D'accord, donc tu veux pas l'entendre, mon idée ?

Elle soupire et dit à contre-cœur :

— Si, vas-y… au point où on en est, j'vais pas faire la difficile.

— OK. Bon, ton histoire de flics là… J'me disais : il se la joue gardé-à-vue butté… et si on jouait aux flics en retour ?

— Pardon ?

— Ben ouais. Genre bon flic, mauvais flic.

Si on pouvait se déboîter les orbites en levant les yeux au ciel, ça ferait longtemps que j'aurais occasionné des fractures oculaires à Gaëlle. Avec une infinie patience, elle me répond :

— À partir du moment où le mec maîtrise *déjà* le « rien à déclarer », est-ce que ce serait pas un tout petit peu con de se mettre *pile* dans le rôle qui est spécifiquement mis hors jeu par cette phrase ? Et puis, franchement, ça a déjà marché ce truc du « bon flic, mauvais flic » ?

— On peut aussi faire mauvais flic, mauvais flic.

— Mauvaise idée, mauvaise idée.

— Alors quoi, on lui fait un massage des épaules ?

— J'en sais rien.

En voyant mon air moqueur, elle renchérit :

— C'est pas parce que j'ai pas d'idée que ça rend la tienne bonne. Des fois, vaut mieux rien faire que faire des conneries.

Dans un timing parfait, un bruit de claque résonne dans le manoir. Gaëlle et moi nous retournons vers la porte du salon d'un même mouvement. Je lui demande :

— T'as fait part de ta théorie à Agnès ?

Gaëlle se rue dans le salon, je la suis mollement en soupirant. Je suis las. Je suis si las. Je sais parfaitement ce qu'il se passe : Agnès n'en a fait qu'à sa tête et s'est lancée droit dans le plan torture, et ce malgré mes protestations. Avec ses os en porcelaine et ses muscles périmés, je m'inquiéterais plus pour ses mains que pour les joues de Jean-Michel, mais ça ne rend pas les taloches plus acceptables.

Bon, oui, je sais ce que vous allez dire : moi aussi, j'avais envisagé l'idée de tabasser la vieille, en arrivant. Pour ma défense, elle venait de nous canarder avec un calibre qui a bien failli nous arracher ma tête. Une droite dans la bouille à mamie, ça aurait pas été de la légitime défense à proprement parler, mais ça aurait au minimum été de la légitime attaque.

Alors que Jean-Michel, pardon, mais à part être têtu et utiliser beaucoup trop de mots pour ne rien dire, on ne peut pas dire qu'il nous ait donné des raisons de l'avoiner.

J'entre à nouveau dans le salon et tombe sur un spectacle stupéfiant : Jean-Michel est recroquevillé sur son canapé, la main gauche pressée sur la joue. À côté de lui, Agnès semble évanouie, la tête dans les coussins, les fesses toujours solidement posées sur son fauteuil. Gaëlle est en train de se pencher vers elle. Raphaël et Yasmine sont des meubles. Je demande :

— Qu'est-ce que c'est que ce zbeul ?

— Agnès a frappé Jean-Michel, me dit Yasmine. Mais avec la chaleur et l'effort, je crois qu'elle a fait un malaise.

— Et ça vous serait pas venu à l'idée de la retenir ?

— Elle a été trop rapide.

— On n'a rien vu venir, ajoute Raphaël.

J'ai connu des pots de fleurs plus vivaces.

— Ah ça, les vieilles de quatre-vingts balais, c'est vif comme l'éclair, c'est sûr.

— Tu veux pas venir m'aider au lieu de faire de l'esprit ? me lance Gaëlle.

J'enjambe la table basse et j'attrape le bras gauche d'Agnès tandis que Gaëlle fait de même de l'autre côté. D'un mouvement souple, on la redresse et on la cale dans son fauteuil. Elle est dans les vapes et sa tête retombe sur son épaule, inerte.

Jean-Michel, quant à lui, se remet doucement de ses émotions et semble soulagé de réaliser que son agresseuse est K.O. J'en profite pour lui faire un topo, histoire de détendre l'atmosphère :

— Je vois que vous avez fait la connaissance d'Agnès. Promis, on essaiera de lui faire signer la convention de Genève avant la fin de la canicule. Ah oui, et c'est la mamie de Poena, la gamine qui vous a sauté dessus tout à l'heure. Je sais ce que vous allez dire : quelle famille délicieuse ! J'aurais du mal à vous donner tort.

— Je… je n'ai rien à…

— Rien à déclarer, ouais ouais. Vous êtes sûr ? Parce que bon, moi je suis sympa, mais Agnès là, elle préfère quand on déclare des trucs. Si vous me déballez ce que vous savez, je pense que je pourrais la contenir, mais sinon… ça se remet vite, ces bestioles. Je sais pas si j'pourrais la retenir, si elle veut vous faire l'autre joue.

Jean-Michel me regarde comme si j'étais un demeuré.

— Vous êtes sérieusement en train de me faire le coup du bon flic, mauvais flic ?

— Je t'avais dit que c'était une idée à la con, me nargue Gaëlle tandis qu'elle évente le visage d'Agnès de la main.

Même pas d'humeur à répondre, je pousse un soupir agacé. Du coin de l'œil, je vois Raphaël lever les yeux au ciel. Ah non mais si même les zigotos de l'IAG commencent à me prendre de haut, je ne réponds plus de rien.

— Dites, je lui fais, au lieu de juger les gens qui essaient vaguement de faire quelque chose, vous voulez pas vous rendre utile ?

— En faisant quoi ?

— En faisant preuve d'initiative, déjà.

— C'est vague.

— Vous pourriez aller chercher de l'eau pour Agnès, lui suggère Gaëlle.

Je confirme cette suggestion avec enthousiasme :

— Voilà ! Bon, moi, spontanément, j'aurais pas *forcément* pensé à une initiative pour aider notre tortionnaire de service. Après, ça, c'est une question d'affinité.

— J'y vais, dit Yasmine.

Je ne fais pas l'affront à Raphaël de lui faire remarquer que c'est *encore* sa nana qui se déplace. Le climat étant en train de dérouiller le capitalisme, j'ai deux trois potes féministes qui aimeraient bien qu'il enchaîne avec le patriarcat dans la foulée, mais de toute évidence, c'est pas encore pour demain.

Ah ça… Ça se la raconte moderne, hippie-bobo-mon-cul, l'IAG salvatrice et tout le tintouin, mais quand il s'agit d'aller chercher un verre de flotte à la cuisine, ça envoie toujours bobonne comme un bon vieux cro-magnon.

J'suis peut-être pas un parangon de progressisme, mais au moins, avec Gaëlle, nous nous répartissons les tâches. Et

vu nos compétences respectives, c'est plutôt elle qui chasse le bison et moi qui fais la popote. En plus, nous ne nous envoyons même pas en l'air à la fin, c'est dire si nous sommes modernes…

Le temps que je gamberge sur tout ça, Yasmine a apporté son verre d'eau à mamie, et celle-ci, aérée et rafraichie par les soins de Gaëlle, finit par revenir lentement à elle.

— Késseuusséé…

— Doucement mamie, allez pas vous claquer la mâchoire dans la foulée. Vous avez mis un pain à Jean-Michel ? Vous vous souvenez ? Sauf que c'est vous qui avez le plus morflé.

— Pooo…

— Oui, po-la-la, j'vous le fais pas dire.

— Pooo… Poena.

D'accord, elle déraille complétement. Je la regarde droit dans ses yeux, et je lui dis en articulant bien :

— Non, mamie. Moi pas ta petite fille. Mon prénom pas Poena. Mon prénom…

Elle me coupe, retrouvant son souffle :

— J'suis pas encore gaga, grand abruti. Va me chercher ma petite fille.

De toute évidence, elle va mieux. Quand elle va bien, elle m'insulte, ça m'a tout l'air d'être un bon point de repère. Grand prince, je ne réplique pas : elle a beau me courir sur le haricot, je sais aussi me retenir quand l'adversaire est en position de faiblesse.

Je sors de la pièce en passant à côté de Raphaël qui a toujours ses fesses vissées sur le sol. Quand je pense que je trouvais que David se laissait vivre…

Bon, en parlant de David, où est-il, celui-là ? Où a-t-il emmené la gamine ? Je déambule dans le couloir, j'inspecte toutes les pièces du rez-de-chaussé. En y réfléchissant bien, ça fait un moment qu'on ne m'a pas traité de Mollux… c'est

suspect. J'appelle. Je crie le nom de David, celui de Poena. Rien. Je monte à l'étage, rien. Pas un bruit. Notre grand benêt de pote s'est volatilisé, et il a emporté la môme avec lui.

Je redescends. En m'entendant beugler, les autres ont compris. Tout le monde me dévisage avec un air grave sur le visage quand je rentre dans le salon. Agnès est requinquée. Apprendre la disparition de sa petite fille aurait pu la terroriser. Au lieu de ça, elle a un air féroce sur le visage, du genre qu'on a plus l'habitude de voir chez les grands fauves. Elle se tourne lentement vers Jean-Michel, qui n'a pas moufté depuis tout à l'heure, et lui dit :

— Maintenant, je te garantis que tu vas te mettre à table. Si j'ai pas ma petite fille avec moi dans dix minutes, je t'avoine le museau jusqu'à ce que tu dises pardon. Même si je dois en crever.

Chapitre 8

— LAISSEZ-LE MOI ! LAISSEZ-LE MOI !

Dans ma liste des dépenses d'énergie inutiles par forte chaleur, je coche « empêcher une octogénaire de tabasser un petit gros ». Vu que mamie est en fauteuil, la tâche n'est pas si compliquée, mais elle agite tellement les bras qu'il faut se contorsionner pour ne pas en prendre une dans le museau.

— Doucement mamie, économisez-vous !

— J'VAIS LUI ÉCONOMISER LA TRONCHE, À CE PETIT…

— Mamie, vous délirez : ça veut même plus rien dire, c'que vous dites…

Je sens bien qu'elle ne m'écoute pas, mais Gaëlle et moi essayons tout de même de la raisonner. Premièrement, parce que nous n'avons aucune idée de si Jean-Michel a quoi que ce soit à voir avec la disparition de David et Poena ; deuxièmement, parce que même dans le cas contraire, il a quand même l'air fermement décidé à la boucler ; troisièmement, parce que nous avons déjà suffisamment de merdiers à gérer pour ne pas se rajouter des malaises vagaux en cascade.

La pensée a à peine eu le temps de se former dans ma tête qu'Agnès retombe dans les pommes. Gagné. Cette fois, c'est toute la moitié supérieure de son corps qui s'étale sur ses

genoux, comme une feuille de papier pliée en deux. Gaëlle a le réflexe de la retenir pour lui éviter de glisser hors de son fauteuil en plus de ça.

— Merde ! s'exclame-t-elle. Bon, aide-moi à l'amener dans la cuisine ! Son cœur va finir par lâcher si elle enchaîne les malaises comme ça !

Je m'exécute. Yasmine et Raphaël restent dans le salon avec Jean-Michel. S'il y en a qui ne risquent pas de nous claquer des malaises vagaux, c'est bien ces deux-là…

Dans la cuisine, je ne m'embarrasse plus avec un verre d'eau. Le robinet ouvert à fond, j'envoie des giclées de flotte directement sur la tignasse grise d'Agnès. Elle revient à elle en protestant et en me donnant des noms d'oiseaux. À ce niveau-là, je n'y prête même plus attention.

— Écoutez Agnès, dit Gaëlle de sa voix « autoritaire mais juste », vous avez le droit d'être en colère, et je vous garantis qu'on va tout faire pour retrouver votre petite fille. Mais il faut vous calmer, parce que si ça continue, il va nous falloir plus que de l'eau pour vous réveiller.

J'ajoute :

— Ouais, et au cas où vous l'auriez pas remarqué, on est plutôt léger sur le matos de réanimation. Même en supposant qu'on trouve un défibrillateur dans cette baraque, on aura quand même neuf chances sur dix qu'il ait été acheté chez JouéClub.

Je vois la gueulante arriver, les traits d'Agnès se tendent, elle prend son souffle… et rien. D'un coup, elle se prend la tête entre les mains. C'est inattendu mais… elle pleure. À chaudes larmes. J'en serais presque désarçonné.

Faut me comprendre : dans mon grand jeu de « qui est-ce » mental, j'avais déjà rangé mamie dans la catégorie « dictateurs psychopathes » aux côtés d'Hitler et Pinochet. Alors là, la voir comme ça, ses larmes, sa détresse, sa

vulnérabilité… je ne sais plus où me foutre. Ça serait mal venu de l'insulter, évidemment, mais comme ça a été le principal mode de communication entre nous deux jusqu'ici, je n'ai aucune idée de quoi faire d'autre. Dans le doute, je la boucle, c'est préférable.

Instinctivement, je lui tapote maladroitement l'épaule. Elle me repousse d'un geste brusque. Bon, bah j'aurais essayé.

Gaëlle s'agenouille à côté d'elle pour la consoler, avec beaucoup plus de succès que moi. Elle a dû être aide-soignante, dans une autre vie. Grand bien lui fasse, l'idée de devoir consoler mon Némésis ne m'enchantait pas plus que ça.

J'en profite pour me désaltérer au robinet. Dans mon dos, j'entends des pas précipités. C'est ce grand benêt de Raphaël. Je demande :

— Késsispass ? Jean-Michel s'est évadé ?

— Non ! me répond l'autre. Mais nous avons reçu un message !

Je me retourne.

— Un message de l'IAG, précise-t-il tout content.

Ah bah oui, tiens, ça manquait, ça. Le retour des délires mystiques. Est-ce que ce serait trop demander que quelqu'un d'autre que Gaëlle soit en mesure de garder la tête froide et de ne pas vriller au premier coup de chaud ?

— Alors là, c'est vraiment pas le moment !

— Je croyais que vous captiez rien, de toute façon ? remarque Gaëlle avec perspicacité.

— Nous avons dû attraper un bout de réseau, furtivement…

Je lui balance, taquin :

— Pour ce qui est de capter quelque chose à la vie, en revanche, c'est toujours zone blanche, hein ?

— Arrête de me chambrer deux minutes et lis ça !

Dans un effort surhumain, je me retiens de l'envoyer voir ailleurs si l'IAG y est. Gaëlle et moi nous penchons sur le téléphone du gus. Agnès a cessé de pleurer mais est encore sous le choc.

Nous lisons :

> C'est une excellente question ! Pour vous aider, vous devriez probablement trouver la personne qui fait du pain dans cette maison de roche.

Je cligne des yeux. Je relis plusieurs fois. Hein ? Est-ce qu'il est censé y avoir un sens caché qui m'échappe ? Ou bien, comme je le pressentais, est-ce que c'est un message sans intérêt écrit par un plaisantin ?

— Attendez… c'est ce message-là qui vous émoustille ? Vous avez vraiment une vie trop tranquille si c'est le cas… Et c'était quoi la question que vous lui aviez posée ?

— Je vous l'ai dit, ces messages ne répondent pas à nos questions, nous les recevons aléatoirement… mais chacun de ses messages est toujours tourné comme si l'IAG répondait à une question banale. Avec toujours un sens caché…

— Un sens caché… ou une extrapolation de votre propre imagination. J'suis désolé de mettre encore les pieds dans le plat, mais vous êtes sûr que vous ondulez pas un peu de la toiture, tous les deux ?

Raphaël agite la main comme s'il voulait me chasser tel un vulgaire moustique.

— Ça va *vraiment* aller, les vannes et la psychophobie ! Puisque je te dis qu'on a réussi à avoir des prédictions, des trucs *concrets*, à partir de ces messages !

— Biais de confirmation, biais de validation personnel, biais de…

— Oh, la barbe. Tiens.

Il fouille dans ses anciens messages et m'en colle un sous le nez. Un autre message de la soi-disant IAG. Le début est classique, une diarrhée verbale qui explique à quel point la question est pertinente et que le problème est difficile, et blablabla, et blablabla. J'ai jamais pu encadrer la façon de parler des IA, ça m'évoque un croisement entre un politicien démagogue et un marketeux sans inspiration.

Après ça, je lis une résolution d'un système mathématique. Je n'y panne pas grand-chose et je serais bien infoutu de dire si la résolution est correcte ou pas.

— Et donc ? Si je suis censé avoir bac+5 en maths pour résoudre les énigmes de ton machin, j'te préviens que ça va pas aller bien loin.

— Les deux dernières lignes avec le résultat, regarde : les valeurs sont données en fonction de variables N et E.

Je ne percute pas. Il poursuit :

— N et E, quoi ! « Nord » et « Est » !

— Pourquoi pas « nul » et « éclaté au sol » ?

— Parce que si tu prends les nombres avant, ça te donne des coordonnées GPS !

— Super. C'est pas un peu tiré par les cheveux ?

— Les coordonnées GPS *de cette maison*.

Ah. Là, j'avoue que celle-ci, je ne m'y attendais pas.

— T'es en train de me dire que c'est la résolution d'un problème de maths qui vous a menés ici ?

— Parfaitement.

— Et tu t'es pas dit que ça pouvait être une grosse coïncidence ?

— Des coordonnées qui tombent sur des terres émergées ? Dans notre propre pays ? *Pile* sur une maison ? Quelles sont les chances ?

Il m'énerve, *il m'énerve* !

— J'en sais rien, mais elles sont sans doute plus élevées que celles d'être contacté personnellement par l'IAG, et qu'en plus celle-ci vous cause en charades !

Gaëlle ne dit rien et ça m'inquiète. Je l'ai déjà dit, je l'ai toujours considérée comme hermétique à ce genre d'ânerie, mais ça fait plusieurs fois qu'elle ne m'a pas l'air *totalement* médusée par ce que raconte Raphaël.

Constatant que je la regarde avec insistance, elle finit par hausser les épaules :

— Je suis d'accord avec Raph.

Avant que je ne puisse protester, elle précise :

— Sur le fait que ce soit pas une coïncidence ! En revanche, je ne vois pas bien pourquoi on vous enverrait des informations sous forme d'énigme… Ça, pour le coup, ça n'a pas trop de sens.

— Sauf si l'IAG voulait que ces messages passent inaperçus !

— Oh-là, minute…

Je suis obligé d'intervenir avant que ça ne parte dans le grand n'importe quoi.

— Alors primo, l'IAG ne *veut* rien, hein. C'est un outil, un programme informatique. Vachement impressionnant, tout ce que tu veux, mais elle n'a aucune volonté propre. Deuzio : inaperçus, *DE QUI* ? Si c'est votre foutu IAG qui est derrière ces messages, c'est quasiment Dieu sur Terre, à quel moment elle devrait se cacher ?

— Je n'ai pas dit que j'avais toutes les réponses, fit Raphaël.

— Pour ça, faudrait déjà se poser les bonnes questions…

Un silence pesant s'installe sur la pièce. Nous sommes vachement avancés, avec tout ça. Mamie est muette depuis sa crise de larmes, elle a l'air pensive. Je ne connais pas son opinion sur le sujet, mais j'ai l'intuition qu'elle serait plutôt

du genre à être d'accord avec moi, dans le genre cartésienne butée. On pourrait même trouver un terrain d'entente pour ne plus se prendre le bec…

Elle finit par dire d'une toute petite voix, calme mais claire :

— Faut trouver un boulanger, donc.

Oh non mais c'est pas vrai.

— Ah non, mamie, pas vous !

— Ben quoi ? « La personne qui fait du pain », aux dernières nouvelles, ça s'appelle un boulanger !

— Mais qu'est-ce qu'on en a à secouer ? Vous sentez une odeur de boulangerie, là ? Et puis « dans cette maison de roche », pardon, hein ! J'suis pas complétement sûr du matériau principal utilisé pour cette saleté de baraque, mais une chose est certaine : c'est à peu près aussi proche de la roche que vous de votre jeunesse !

— Ça doit être métaphorique, triple andouille !

Je lève les bras et la tête en l'air. Je suis dépité.

— Ah bah oui, ça c'est toujours pratique, comme argument ! « C'est métaphorique » ! Comme ça, si on pige que dalle et qu'il se passe un truc, on pourra toujours réinterpréter après coup et se dire « bon sang mais c'est bien sûr, ça voulait dire ça » ! Pendant des siècles, l'église a cramé des types qui prenaient pas la Bible au pied de la lettre, et quand la science a commencé à prouver que leur bouquin racontait pas mal de trucs assez incompatibles avec la réalité physique, hop ! « Nan mais c'était métaphorique, en fait » ! Et maintenant, on a les prophètes de l'IA qui nous refont le même coup ? Mais allez vous faire cuire un *datacenter* !

— Eh bah dégage, alors ! Mais fous la paix aux gens qui essaient de réfléchir.

— Réfléch… mais et votre petite fille alors ? Et David ? On les oublie ? On a deux disparitions, mais on va mettre ça de

côté le temps de trouver les solutions à la dernière charade du Journal de Mickey ?

— Tu vas me la retrouver, ma petite fille, toi tout seul avec tes grands bras musclés ? Non ! On a rien, on sait rien, alors si y'a un minuscule espoir d'avoir de l'aide avec les messages de Machin, je le prends !

Je n'ai même plus la force de protester. Puisqu'on m'invite à partir, je saisis l'occasion et je me tire de là. Après tout, j'avais pas spécialement demandé à faire partie de cette joyeuse bande d'allumés. Je suis tout de même assez déçu que Gaëlle ait quitté le camp de le raison pour les rejoindre… Avec ça, je me retrouve seul comme un gland.

Dans le salon, j'entends Yasmine qui discute avec Jean-Michel. En termes de compagnie, je ne suis pas certain d'y gagner au change. À tous les coups, elle aussi est en train de gamberger sur comment trouver un foutu boulanger dans une maison en pierre. Je me demande quelle image Jean-Michel doit avoir de nous. Pas que ça m'impacte plus que ça, mais si je me faisais assommer sur les WC, puis tabasser par une vieille furie avant de voir des adultes jouer à un *escape game* foireux sur leur téléphone en pleine canicule… je me demanderais si j'ai pas trop forcé sur la picole.

Je me réfugie donc aux toilettes. Le loquet est cassé, mais je n'y vais pas pour soulager ma vessie. Je rabats la lunette et je m'assois. Un peu de calme. La porte fermée, j'entends à peine le conciliabule de la cuisine. Tant mieux.

Je reste là un instant. Où est David, nom de Dieu ? C'est dans ces moments-là que j'aime sa présence, silencieuse, rassurante. Je le taquine, mais je l'aime beaucoup, ce gros nounours. Un gros nounours comme ça, ça prend de la place, ça disparaît pas facilement, certainement pas en un claquement de doigt. Surtout quand c'est accompagné d'un démon miniature aussi discret qu'un bombardement aérien.

Après quelques minutes, j'entends Gaëlle qui m'appelle depuis le hall.

— Euh ? Tu veux pas venir, deux secondes ? On va avoir un problème. Un *gros* problème.

Qu'est-ce qui va encore nous tomber sur le râble ? L'appréhension n'arrive pas à me coller au siège des toilettes : en quelques enjambées, je rejoins Gaëlle dans le hall. Elle se tient dans l'entrebâillement de la porte d'entrée, ouverte sur l'extérieur, et je lui lance :

— T'es dingue ? Pourquoi t'as ouv…

Les mots se bloquent dans ma gorge. Je suis temporairement aveuglé par la soudaine clarté, mais je sens le vent d'extrême chaleur qui s'engouffre dans le hall, et son odeur de brûlé…

Et puis, alors que mes yeux s'habituent à la vive lumière du jour, je le vois. Tout autour de la maison, à quelques kilomètres sans doute. Un mur. Un mur rougeoyant, épais et haut comme un building. Un mur de flammes.

La nature est en feu. Les températures extrêmes ont dû déclencher des incendies un peu partout. Tout crame. Fort. Vite. Le mouvement des flammes n'est pas perceptible, est-ce qu'elles se rapprochent ou s'éloignent ? De toute manière, il y en a de tous les côtés : je vois difficilement comment la maison pourrait ne pas se trouver sur le passage d'un des incendies…

Les prévisions météo se précisent : chutes de braises avec un risque d'incinération sur tout le pays. Nous n'allons pas finir brûlés par le soleil ; nous allons finir carbonisés tout court, si le nuage de fumée géant ne nous étouffe pas avant. Nous refermons la porte, même en sachant pertinemment que ça ne fera pas disparaître l'incendie. Les rétines détruites par l'image des flammes gigantesques, je peine à y voir quelque chose dans le manoir aux fenêtres closes.

Gaëlle et moi, nous rassemblons tout le monde dans le hall pour annoncer la cerise qui vient compléter ce merveilleux gâteau de catastrophes que nous dégustons à petites bouchées depuis des heures.

Ma comparse demande d'un air sombre :

— Encore des oppositions à ce qu'on explose la porte de la cave ?

Personne ne moufte. Même pas moi. Je suis incapable de réfléchir : dans ma tête, c'est déjà foutu. L'enfer sur terre encercle la maison, je ne vois pas dans quel scénario de série B nulle je serais en mesure d'aller disputer un match de boxe avec Satan et en ressortir vainqueur. C'est mort, *finito*. Décès par kebabisation express. Et je croise les doigts quand je dis « express », parce que l'idée d'agoniser plusieurs minutes façon Jeanne d'Arc me terrifie.

Je transpire plus qu'après un marathon, et pas à cause de la chaleur : je crois que je suis en pleine crise de panique. C'est comme si l'intégralité de mes pensées était saturée de « je vais crever, je vais crever, je vais crever, et c'est imminent ». Rien à foutre de sa porte de bunker. J'suis à deux doigts d'aller chercher la carabine de mamie pour me coller un pruneau sous le menton, histoire de m'assurer une mort rapide. Puis je me rappelle qu'Agnès n'a jamais mis la main sur les munitions.

Je ne suis déjà plus là. Debout au milieu de l'entrée, je suis un arbre. Les gens qui courent autour de moi n'existent que comme les fantômes d'un rêve éveillé. Il y a de l'agitation, mais ça ne me concerne plus. Des mots, des cris fusent, ils n'ont aucun sens, ils ne sont qu'un bruit blanc lorsqu'ils atteignent mes oreilles.

Je déambule dans le couloir, hagard. Gaëlle s'active dans tous les sens, les autres ont l'air de l'aider à fabriquer sa « bombe de la dernière chance ». Si je devais faire l'inventaire

du nombre de fois où des glandus ont utilisé à une bombe comme objet de salut ultime avant de regretter, on y serait encore demain. Mais y'aura pas de demain.

Allez-y, faites tout péter. Ou pas. Qu'est-ce que ça change ? Les flammes brûleront aussi vite des ruines qu'un manoir debout. Et nous à l'intérieur.

Je remarque à peine Jean-Michel qui, soudain libéré de l'attention générale, a l'air de bricoler un truc près du mur de l'entrée. Je remarque encore moins l'étrange odeur qui envahit le hall – pas une odeur de brûlé, mais plutôt quelque chose de chimique.

Pour finir, au moment où j'envisage l'idée d'un gaz toxique, je ne me remarque absolument pas que je m'écroule par terre, dans les vapes.

Chapitre 9

J'ai connu des gueules de bois carabinées plus agréables que ce réveil. J'ai un mal de crâne à me faire sortir les yeux par les orbites. Ce qui ne changerait pas grand-chose à la situation, par ailleurs, vu que je suis dans le noir total.

Correction : je n'ai pas juste mal au crâne, j'ai mal partout. Je sens que l'on m'a déposé sur une sorte de matelas fin comme du PQ. Si ça ne couinait pas à chaque mouvement, je jurerais être allongé par terre. Pour un peu, je me croirais de retour en garde à vue ou en cellule de dégrisement. Encore que niveau confort, je sois sans doute un cran en dessous.

En tentant de me redresser, j'ai le cerveau qui fait un salto arrière dans ma boîte crânienne. Je perds l'équilibre et je me vautre, par terre pour de bon, cette fois. Aïe.

Le sol est froid, sec. Du béton. L'odeur : absolument neutre. La température : plutôt… fraîche. Oui, tiens. Ça faisait un moment que j'avais oublié la sensation. Pas du froid de climatisation, non, plutôt une fraîcheur de… de cave.

Je percute : je dois être *dans* le bunker. J'essaie de rassembler mon équilibre et mes esprits. À tâtons, je m'assois sur mon ersatz de matelas, la tête entre les mains.

Se souvenir.

La tête qui tourne.

Concentre-toi.

J'étais en haut, avec les autres, et… foutue mémoire qui clignote. J'ai un fil qui vient mais qui s'échappe, comme un rêve qu'on oublie toujours plus à mesure qu'on essaie de s'en rappeler. Merde. Que s'est-il donc passé ?

Jean-Michel… Non, Jean-Michel n'était pas en mesure de nous assommer et de nous traîner dans le bunker. Pas tout seul en tout cas.

L'incendie… les flammes… l'odeur… le gaz…

Le gaz ? Est-ce que les autres… Les autres ? Je suis seul. Pas un bruit. Où sont les autres ? Où sont… Poena et David ? Ça me revient : nous les avions perdus. Je…

Du calme.

Respire.

J'essaie de ne penser à rien. Je laisse mes neurones se reconnecter. Cinq, dix minutes passent. Toujours pas de bruit. Silence, calme, fraîcheur. Si on met de côté le noir total qui n'a rien d'engageant, je pourrais me croire au paradis. Pour ce qui est de l'enfer, je pense en être passé assez près. Je ne sais pas qui m'a embarqué ici, et franchement je me demande si je devrais être fâché ou reconnaissant. À quelques minutes près, nous étions cuits. Au sens littéral.

Je n'ose pas parler, pas appeler, pas faire un bruit. Même en me levant, je tâte les environs en agitant les bras dans le vide, je marche sur la pointe des pieds. Je touche rapidement un mur, et je fais le tour de la pièce en le longeant. C'est une étroite cellule, pas plus de trois mètres sur quatre. Vide de meubles, si on met de côté le « lit ». Une unique porte, close évidemment. Je parcours des mains les pourtours de la porte. Là, un petit boîtier en plastique. Un interrupteur.

J'appuie. Deux rangées de néons s'allument dans des claquements sourds. Je ferme les yeux par réflexe : la lumière est soudaine et violente, d'un bleu glacial. Le silence est brisé par le ronronnement des tubes fluorescents.

Le temps de m'habituer à la luminosité, j'observe la pièce. Les murs, le sol, le plafond sont du même béton brut : plus de doute possible, je suis bel et bien à l'intérieur du bunker. À moins que l'on ne m'ait carrément emmené ailleurs, loin, mais mon horloge interne me dit que peu de temps a passé, alors j'en doute.

Mon lit se compose d'un simple surmatelas plastifié, usé jusqu'à corde, posé sur un cadre en métal. La porte, métallique elle aussi, a l'air lourde et blindée. Pas aussi imposante que celle qui nous interdisait l'entrée du bunker, mais clairement pas défonçable d'un bête coup d'épaule. Une trappe à hauteur de visage est fermée par un volet qui s'ouvre de l'extérieur. Quelques fines fentes dont je devine qu'elles servent à aérer la pièce. Il n'y a pas de poignée, en tout cas pas à de ce côté-ci. Je suis piégé.

Je tends l'oreille. Est-ce que les autres sont dans le coin ? Dans d'autres cellules similaires à la mienne ? Et Jean-Michel ? Ça me revient maintenant, j'ai vu Jean-Michel bricoler quelque chose… mais quoi ? Est-ce qu'il est derrière tout ça ? Ce serait lui qui nous aurait envoyé du gaz soporifique ? J'ai du mal à y croire, mais j'ai tout autant de mal à croire que je sois là, dans cet endroit improbable. Enfermé, mais vivant, à l'abri des flammes.

Bon. Réfléchissons. Impossible de sortir, il n'y a aucune issue à part cette porte, même pas un conduit de chiotte où espérer me glisser. J'imagine que si j'ai besoin d'aller au petit coin, ce sera littéralement dans un des petits coins de la pièce… sympa.

La conclusion qui s'impose assez rapidement est qu'il est inutile de rester discret : si mes geôliers m'ont secouru de l'incendie et ne m'ont pas mis directement une balle dans le museau, je peux supposer qu'on veut me garder vivant.

Comme je préfère savoir chez qui je mets les pieds, autant briser la glace et faire les présentations.

De quelques coups sur la porte en métal, je brise le silence. J'appelle, fort. Ma voix résonne mais n'est honorée d'aucune réponse. Je réitère.

Après quelques nouveaux essais, je finis par entendre des bruits de pas. Comme des talons sur le béton brut. On ouvre la trappe sur la porte.

— Oui ?

La voix est douce mais impatiente. Je dévisage mon interlocutrice dont j'aperçois le visage à travers la trappe. Des cheveux blonds grisonnants coupés au carré, lunettes aux verres carrés étroits. Je lui donne une petite soixantaine. L'air sévère. Elle m'évoque une institutrice d'après-guerre à deux ans de la retraite.

— Oui, bonjour. Pardon de déranger, hein, mais euh… je pourrais savoir ce que je fous là ?

Elle affiche un faux air de surprise sur le visage, un sourcil haussé :

— Ah ! Ça, ce serait plutôt à vous de me le dire. Vous êtes entré ici sans y être invité.

— Non mais, quand je dis « ce que je fous là »… là ! Ici ! Dans cette cellule ! Pas dans la maison.

— Justement, moi, c'est ce que vous faisiez dans la maison qui m'intéresse.

— Je peux sortir ?

— Pour quoi faire ?

— Un footing.

— Très drôle.

— Sérieusement, c'est quoi votre problème ? Pourquoi vous m'avez enfermé ?

— Simple précaution.

— Et si j'ai besoin d'aller aux toilettes ?

— Vous en avez besoin, là ?

— Euh, non, pas là précisément.

— Alors tout va bien.

— Et les autres ?

— Quels autres ?

D'accord. Donc ça va se passer comme ça : un dialogue de sourds… Ça faisait trop longtemps. On va dire que je pars toujours trop vite dans les tours, mais faut voir les énergumènes avec qui je dois interagir.

— Dites, vous seriez pas de la famille à Jean-Michel ? Vous avez un peu le même mode de communication.

Vu la moue qu'elle fait, je conclus deux choses : premièrement, elle sait très bien de qui je parle ; deuxièmement, elle ne le porte pas dans son cœur, vu qu'elle a visiblement pris ma remarque comme une insulte.

— Avez-vous la moindre idée d'à qui vous avez affaire ? me lance-t-elle.

— Ben c'est-à-dire qu'on n'a pas vraiment eu l'occasion de faire les présentations. Rapport au fait que vous m'ayez gazé avant de me foutre aux oubliettes.

Silence. Elle me toise, je sens qu'elle attend *vraiment* une réponse. Me vient une idée. De toute façon, je n'ai pas grand-chose à perdre : autant tenter, si ça me permet de sortir d'ici…

— Non, j'ai aucune foutue idée de qui vous êtes.

Je marque une pause pour le suspense et j'ajoute :

— Mais si je devais deviner, je dirais que vous êtes madame Foulquier.

Malgré l'air impassible qu'elle continue d'afficher, je sens que j'ai tapé juste. Je jurerais presque la voir se dérider. Je décide de jouer franc jeu :

— Quant à moi, je suis arrivé dans cette baraque par hasard, parce que ma pote et moi, on cherchait un endroit frais pour se protéger de la canicule. Évidemment, si on

avait su dans quoi on s'engouffrait, on aurait tracé notre route… On s'excuse pour le dérangement, mais on a cette sale manie de vouloir survivre. Alors je sais bien, hein, c'est surfait de nos jours, mais qu'est-ce que vous voulez… les vieilles habitudes ont la peau dure. Voilà, j'ai répondu à vos questions. Maintenant, ça vous dérangerait de répondre aux miennes ?

Quelques secondes de flottement passent. Elle sort une sorte de petit *talkie-walkie* de sa poche, jette un œil à l'écran, et le range. Puis elle ferme la trappe. J'entends un « bip » qui m'évoque un panneau de contrôle électronique, et la porte s'ouvre.

Ma geôlière est debout, à un mètre de moi. Elle est seule. Une grande dame fine, en tailleur noir. Pas spécialement baraquée. Certains se diraient sans doute que c'est l'occasion rêvée de : un, lui sauter dessus ; deux, l'avoiner ; trois, lui piquer son badge d'accès ou tout ce qu'elle pourrait avoir sur elle ; quatre, se barrer vite fait. Moi, ce que son comportement m'apprend, c'est qu'elle n'a pas peur de moi. Je ne l'impressionne pas, elle ne se sent pas en danger en ouvrant la porte à un type qu'elle vient de gazer et de séquestrer, et qui est de toute évidence en rogne. Ça m'inquiète, alors je reste sur mes gardes.

Elle s'écarte du passage et me fait signe de sortir :

— Venez avec moi.

Je m'exécute. Je remarque au passage une bosse sous la veste de son tailleur. Si j'étais parano, je penserais à une arme de poing. Dans le contexte, j'ai toutes les raisons d'être parano.

Nous marchons en silence. Ma cellule était au bout d'un long couloir sans autre porte. Si mes camarades attendent dans d'autres cellules, elles doivent être éloignées, sans doute pour nous empêcher de communiquer.

Nos pas résonnent doucement. Les mêmes néons blafards illuminent le passage. Au bout du couloir, nous pénétrons dans une pièce circulaire qui distribue trois autres corridors du même genre, comme si nous étions au centre d'une grande croix. Contre un des murs de la salle, il y a un meuble de bureau sur lequel est posé un ordinateur. L'écran est tourné vers le mur, je n'arrive pas à voir s'il est allumé ou non.

Une table ronde trône au centre de la pièce, entourée de six hauts tabourets. Mon hôte m'invite à m'y asseoir.

— Vous voulez quelque chose à boire ?

— C'est pas de refus. Vous avez quoi, à la pression ?

Ma blague la laisse de marbre. Impatiente, elle précise :

— Je pensais plutôt à de l'eau.

— Dommage. Mais va pour la flotte.

Elle soupire. Je suis fortiche, pour ce qui est d'agacer les gens. C'est de bonne guerre : je ne suis pas franchement en position de force, elle peut donc bien supporter mes vannes cinq minutes.

Derrière le bureau, elle se penche et j'entends le bruit d'une porte de frigo. Elle revient avec une bouteille d'eau minérale d'un demi-litre à la main et me la tend.

— Merci.

Elle s'assoit en face de moi, joint les mains sur la table, et me dit en me regardant droit dans les yeux :

— Très bien. Maintenant dites-moi ce que vous voulez savoir.

Je bois une gorgée d'eau. Elle est fraîche, ça me fait un bien fou. Je m'éclaircis la gorge et lance :

— Eh bien je m'excuse d'avance si ça a l'air d'être une obsession, mais ce serait bien urbain de votre part de vous expliquer sur le gazage et la séquestration, pour commencer.

— Je vous l'ai dit : simple précaution.

— Mais précaution contre quoi ? On n'est pas une équipe d'assassins, merde !

— Un fait que je peux difficilement vérifier. Et vous êtes nombreux.

— Vous auriez aussi pu nous laisser là-haut.

Elle réplique, après un court instant :

— Je n'allais pas vous laisser finir brûlés vifs.

C'est un bon argument. Il aurait presque pu être convaincant si elle n'avait pas hésité une seconde de trop avant de répondre.

— Mmh, mmh… je n'y crois pas. On se connait que depuis quelques minutes, mais vous m'faites pas l'effet de quelqu'un qui s'offusquerait de savoir que des inconnus sont en train d'agoniser un étage au-dessus d'elle. Le prenez pas mal, hein.

Elle croise les bras, se cale sur le dossier du tabouret et affiche un demi-sourire amusé.

— Tiens donc. Et selon vous, pour quelle raison vous aurais-je donc sauvés ?

Elle persiste à dire « je » et pas « nous », mais ça sonne faux. Mon intuition me dit qu'elle ne peut pas être seule : d'ailleurs, comment nous aurait-elle transporté jusque dans le bunker ?

Je lui réponds, en scrutant sa réaction :

— Eh bien, je vois deux raisons possibles. La première : parce qu'en plus des inconnus, il y avait Jean-Michel. Vous le connaissez, vous vouliez surtout le sauver lui. Moi et mes camarades, on était simplement au bon endroit au bon moment. Et surtout, deuxième raison : parce que ma pote s'apprêtait à faire exploser le sas de votre bunker, et que l'idée ne vous enchantait pas plus que ça.

Ce qui m'amuse, c'est qu'elle m'a tout l'air d'être persuadée d'avoir la meilleure *poker face* du monde, alors

qu'on peut lire les émotions de ses petits yeux perçants comme dans un livre ouvert. Ma première raison ne l'a pas désarçonnée, et je pige qu'elle aurait volontiers laissé ce pauvre Jean-Michel à son triste sort. En revanche, elle a clairement tressailli sur l'histoire de la porte explosée : c'est bien pour cela qu'elle nous a interrompus et gazés. La raison pour laquelle elle nous a emmenés ici, en revanche, reste un mystère.

Je ne lui laisse pas le temps de préparer un mensonge et j'enchaîne :

— En parlant de ma pote… elle est où ? Et les autres ?

— Dans d'autres parties du complexe. Tout le monde est sain et sauf, si cela vous inquiétait.

— Même le gros barbu et la petite peste ?

Là, ma réflexion lui occasionne un éclat de rire franc, quoique fugace. Elle a visiblement eu le plaisir de rencontrer Poena, et opine du chef :

— Même le gros barbu et la petite peste.

Bon. C'est déjà ça.

— Pourquoi est-ce que vous les avez kidnappés ? Avant nous, j'veux dire. Et comment ?

— Je ne les ai pas « kidnappés ». Croyez-le ou pas, mais ils sont descendus ici par eux-mêmes.

— Ah bon ? Et par quel miracle ?

— Ils ont trouvé le code.

Pardon ?! Je dois ressembler à un poisson avec ma bouche grande ouverte et mes gros yeux, parce qu'elle pouffe en voyant mon expression.

— Ils ont *trouvé le code* ?! Mais par quel miracle ?

Elle hausse les épaules.

— C'était une simple date. J'imagine que l'idée leur est passée par la tête et qu'ils ont testé toutes les années en partant du présent.

Elle murmure comme pour elle-même :

— J'ai toujours dit que c'était un code stupide et pas sécurisé pour un sou…

— À qui est-ce que vous avez dit ça ?

Son regard lance des éclairs. Pour un peu, je serais foudroyé sur place. Taquin, j'ajoute :

— À Jean-Michel ?

Lorsque je prononce ce nom, un rictus lui déforme le visage. Elle me répond d'un ton moqueur :

— Vous n'êtes pas aussi doué en devinettes que vous vous l'imaginez.

— Mais plus que vous ne l'imaginez, vous.

— C'est possible… Peu importe : je pense que nous avons fait le tour de ce que nous avions à nous dire.

Elle se lève, et je l'imite, par réflexe. Mince, je l'ai braquée. Mauvais point pour moi. Je l'interpelle :

— J'ai encore des questions.

— Mais j'ai bien peur de ne plus avoir de réponse.

Je me rassois, les bras croisés. Je lui lance un regard de défi, le menton levé comme un sale gosse :

— Très bien. Eh bien je vais attendre la fin de l'incendie ici, alors. Oh, et vous seriez sympathique d'aller délivrer mes camarades, aussi.

Plus amusée que vraiment énervée, elle fait :

— Vous pensez vraiment être en position d'avoir des revendications ? Levez-vous.

— Si vous voulez me remettre dans votre foutue cellule, je vous préviens : va falloir m'y traîner.

Cette fois-ci, elle ne me semble plus amusée du tout. D'un geste brusque, elle passe la main sous sa veste et en extrait une arme. J'avais vu juste… Enfin, pas exactement : ce n'est pas une arme à feu mais un pistolet à impulsion électrique. Je n'ai aucun doute là-dessus, tout simplement parce que ce

n'est pas la première fois qu'on me met en joue avec un engin de ce genre.

— Si on doit en arriver là… fait-elle sans finir sa phrase, laissant planer la menace.

D'accord, je capitule. Pas la moindre envie de découvrir ce que ça fait quand on presse la détente de cet engin. Pour l'heure, je ne me sens pas en danger de mort imminent, et j'aime autant temporiser, éviter de me faire taser, et réfléchir à la suite au calme. Tant pis si c'est en cellule : je n'ai pas dit mon dernier mot.

Je pousse un soupir et je me lève.

— C'est bon, baissez ça…

Je me dirige vers le couloir. Elle me suit à bonne distance, sans ranger son arme pour autant.

Là, une dernière idée me vient. Ça ne donnera sans doute rien. C'est un coup de poker au hasard, basé sur du vent.

— J'ai quand même une dernière question.

— Avancez.

— Une dernière, promis ! Après, je la boucle, vous me remettez en cellule, et je vous fous la paix.

Impassible, elle me dit :

— Allez-y. Vite.

— Merci. Bon. Ça va sans doute vous paraître idiot mais…

Je prends une inspiration, je me retourne et je lance :

— Est-ce que vous sauriez où trouver un boulanger dans le coin ?

Si j'avais fait des yeux ronds tout à l'heure, ce n'est rien à côté de son air estomaqué. C'est la deuxième fois que je touche juste sur un coup de bluff. Ça doit être mon jour de chance…

Elle semble bloquée, comme paralysée. Un silence de mort s'installe dans la pièce. Le temps paraît suspendu, je

n'ose plus prononcer un mot. Puis, enfin, dans un murmure si bas qu'il est presque étouffé par le ronronnement des néons, elle grince :

— Qu'est-ce que vous venez de dire ?

— Je vous disais que je cherchais un boulan…

Sans me laisser finir ma phrase, elle braque à nouveau son arme sur moi, légèrement tremblante. D'une voix mauvaise, elle siffle :

— Très bien. Nous allons retourner nous asseoir. À mon tour de poser des questions.

Chapitre 10

L'atmosphère s'est passablement alourdie dans la pièce. Non pas que l'ambiance ait été particulièrement folichonne au départ : quand un prisonnier taille le bout de gras avec sa geôlière, ça part rarement en Macarena. Sauf que là, il semblerait qu'elle ait cessé de me considérer comme un joyeux glandu. Je me demande si j'y gagne au change, d'ailleurs, mais c'est un peu tard pour se poser la question.

Nous retournons dans la pièce centrale et nous rasseyons. Elle garde son *taser* à la main, et prend soin de rester en retrait, au cas où l'idée me viendrait d'essayer de lui piquer l'arme.

— Bon, me dit-elle. Pour commencer, vous allez me dire qui vous a donné ce nom.

L'espace de quelques secondes, je reste muet. Ce nom ? Heureusement, je percute assez vite pour qu'elle ne réalise pas mon bluff : *Boulanger*, avec une majuscule. C'est le nom d'un type, un type qu'elle connaît.

— Boulanger ?

Elle ne répond pas. Elle attend la suite. Je repense alors au fameux message que Raphaël avait reçu : « pour vous aider, vous devriez probablement trouver la personne qui fait du pain dans cette maison de roche. »

Là, j'ai comme un éclair de génie. Ça n'arrive pas si souvent, alors la sensation est inhabituelle. Si la devinette

devait mener à un nom, j'ai soudain l'intuition d'avoir compris la seconde partie. La « maison de roche »… La maison de…

— Pierre Boulanger ?

Dans le mille. Elle plisse les yeux comme pour me passer aux rayons X. Elle grince :

— Vous vous êtes bien payé ma tête, monsieur « je-suis-ici-par-hasard ». Comment avez-vous trouvé cet endroit ?

Ah. Ça se complique. Faut dire que je ne me rends pas vraiment service avec mes coups de bluff, vu que dans l'absolu, je n'ai aucune idée de la valeur de mes cartes. Je suis comme un gamin de cinq ans qui ferait des coups de poker sans connaître les règles du poker, et en utilisant un jeu de sept familles. Vu sous cet angle, est-ce qu'il n'aurait pas été préférable que je la boucle, et qu'elle me ramène en cellule ?

— Vous n'allez pas me croire, mais je suis *vraiment* arrivé ici par hasard.

— Bien sûr. Et vous avez sorti le nom de Pierre Boulanger de votre chapeau, comme ça.

— Je suis un peu magicien, vous savez.

Elle tourne tout doucement sa main qui tient l'arme vers mon visage.

— Il va falloir arrêter de me prendre pour une idiote si vous ne voulez pas faire un test de conduction électrique grandeur nature.

— Si je vous dis comment j'ai eu ce nom, vous n'allez pas me croire.

— Essayez toujours, me dit-elle en agitant son *taser* d'un air menaçant.

Je me prends le visage entre les mains. Vu l'énormité de ce que je m'apprête à lui balancer, je sens venir l'impulsion électrique entre les deux yeux. Mais pourquoi n'ai-je pas appris à la fermer, après toutes ces années de galère ?

— Bon. Parmi les gens que vous avez gazés tout à l'heure, y'en avait un avec une tronche de hippie.

— Mmh mmh…

— Cheveux longs, barbe de trois jours…

— Oui, je vois.

— Des sandales, l'air con…

— Bon ça va ! J'ai dit que je voyais. Et donc ?

— Eh bah figurez-vous que ce type reçoit des SMS chelous. Enfin… moi, je dis « chelous », lui prétend que ça vient de l'IAG, mais m'est avis qu'il a pas la lumière à tous les étages.

Je m'attendais au choix à un éclat de rire, un soupir agacé ou des yeux au ciel. Mais elle m'a plutôt l'air alarmée. Mince, ce que je raconte *a du sens* pour elle ? Je poursuis :

— D'après lui, l'IAG les a conduits ici, lui et sa copine – l'autre avec une tête de hippie, celle avec des fringues trop grandes pour elle, qui a l'air d'être…

Impatiente, elle agite la main pour me faire signe d'abréger.

— Bon. Ben l'IAG qui les aurait conduits là, via une espèce de devinette foireuse à base d'équations de maths – j'invente rien, hein… ben cette IAG leur a envoyé un SMS avec une *autre* devinette, un truc sur un mec qui fait du pain dans une maison en roche.

Là, je sens que je l'ai perdue.

— Un mec qui fait du pain : boulanger. Une maison de roche : pierre. Pierre Boulanger. Alors oui, je sais ce que vous pensez : vous vous dites que je suis en train d'inventer une histoire à dormir debout pour noyer le poisson.

Elle me dévisage. Si je devais parier, je dirais que l'hypothèse lui a effectivement traversé l'esprit, et pourtant elle ne dit rien. Elle continue juste de me transpercer du

regard, comme si elle s'imaginait avoir un détecteur de mensonge intégré à la rétine.

D'un coup, je la vois extraire de nouveau le mini *talkie-walkie* de sa poche. Elle l'approche de sa bouche et dit d'un ton neutre :

— Jean-Michel. Dans la cafétéria. Maintenant.

Ah. On va peut-être enfin se faire des présentations dignes de ce nom avec l'autre comique. Quelques secondes plus tard, je le vois apparaître par une des portes et traverser la pièce en toute hâte, comme un petit chien qui rejoint son maître. Je lance d'un ton narquois :

— Et revoilà Monsieur Caca !

— Pardon ? fait la geôlière.

Je hausse les épaules :

— Un surnom de la petite peste. Moi c'est Mollux, c'est pas fou non plus…

Jean-Michel arrive à notre table et demande prestement :

— Oui, Madame Foulquier ?

Il ne sait pas qu'il vient de m'indiquer que ce nom qu'elle-même n'avait pas confirmé était bien le bon. Foulquier, donc. J'ai le blase de ma geôlière. Pas que ça m'aide beaucoup, mais bon…

— Jean-Michel, vous allez me garder notre camarade ici présent… j'ai besoin d'aller dire deux mots à d'autres priso… d'autres invités, se reprend-elle.

Je m'esclaffe :

— Franchement, on a dépassé l'étape où vous assumez pas que cet endroit est une prison, non ? Admettez-le, ça vous détendra, tout le monde sera plus à l'aise.

Nouveau regard noir en ma direction. Jean-Michel a l'air terrifié par mon audace envers celle qui est, de toute évidence, sa patronne.

Elle quitte la « cafétéria » sans dire un mot de plus. Jean-Michel pousse un soupir, sort une arme similaire à celle de Foulquier et la pointe vers moi. Eh bien je vois que l'ambiance va rester pourrie malgré le changement de personnel.

— Dites, vous voudriez pas vous calmer sur les menaces physiques ? Votre patronne est partie, on peut peut-être envisager une relation plus civilisée, vous et moi.

— Ça n'est pas ma patronne.

— Ah. Bah c'était drôlement bien imité.

— C'est mon N+1.

— N+1, seulement ? J'aurais dit plus.

Il prend un air pincé. Ce serait dommage que je le vexe au moment même où il a rangé sa diarrhée verbale au tiroir…

— Et alors, Jean-Michel, c'est quoi, votre histoire à vous ? Comment vous vous êtes retrouvé coincé dans les chiottes en haut, si vous bossez dans ce bunker avec Miss Alcatraz ?

Il garde le silence. J'ajoute donc :

— Je ne sais pas combien de temps vous allez devoir me tenir en joue, mais quitte à se fréquenter, le temps passera plus vite en parlant. Vous allez pas me rejouer le « rien à déclarer », nan ? Là c'est vous qui avez le dessus dans le rapport de force, et si j'ai bien pigé, vous êtes plutôt le « bon flic » dans votre duo avec Madame Foulcamp.

— Foulquier, me corrige-t-il.

— Voilà, elle.

Il se détend un peu et se pose confortablement sur le dossier de sa chaise haute. Visiblement, il a décidé que j'avais raison et qu'il ne risquait plus grand-chose à se confier à moi.

Il m'explique :

— J'étais monté pour placer un micro. Madame Foulquier vous avait entendus depuis l'entrée du bunker, et elle a

considéré qu'il était plus sage d'en apprendre plus sur la raison de votre présence.

— Vous auriez pu nous demander.

— « Demander »… ça n'est pas vraiment son genre. Bref, j'étais en train de poser l'appareil d'enregistrement quand votre copain le barbu et la petite – Poena, c'est ça ? – ont décidé de venir jouer dans le couloir. Je me suis réfugié dans la première pièce que j'ai trouvée.

— Les chiottes.

— Tout juste.

— Et comment ça se fait qu'on a pas retrouvé votre fameux micro ?

— Vous n'avez pas cherché.

C'est une remarque pertinente.

— Et pourquoi est-ce que c'était si important de nous empêcher d'entrer dans ce bunker de notre plein gré ? Y'a quoi, ici ? Le labo d'un savant fou ? Le secret de l'Atlantide ? La carte qui mène à l'Île aux Singes ?

— Vous pensez sérieusement que je vais vous le dire ?

Je pousse une exclamation :

— À qui voulez-vous que je cafte ? De toute façon, vous n'avez pas l'intention de me laisser sortir, non ?

Ma question semble le prendre au dépourvu. Il marmonne :

— Ça, ça ne dépend pas de moi…

— Ah oui, pardon. C'est cette *Mâdâââme* Foulquier qui fait la pluie et le beau temps ici, hein, pas vrai ? Ou alors c'est ce Pierre Boulanger ?

En entendant ce nom, Jean-Michel pousse un petit cri aigu, avec autant de virilité et de coffre qu'un hamster.

— Qui vous a parlé du Docteur Boulanger ?

— Docteur ?

Jean-Michel met une main devant sa bouche, comme un môme pris la main dans le sac. Moi, j'ai récupéré une pièce supplémentaire de mon drôle de puzzle.

Avant que je ne puisse profiter de sa déstabilisation pour en savoir plus, une alarme retentit dans le bunker. Le genre d'alarme stressante qui rappelle celle qu'on vous balance dans un jeu vidéo pour vous signaler que votre personnage n'a plus qu'un demi-cœur de vie. Des sortes de gros gyrophares que je n'avais pas remarqués jusqu'ici font danser des lumières rouges sur les murs.

— Ah. Ça y est, c'est la fin du monde ?

Depuis une poche du costume de Jean-Michel, la voix de Foulquier tonne :

— Jean-Michel, vous vous en occupez.

Ce n'est pas une question. Jean-Michel attrape le petit émetteur-récepteur et dit :

— Tout de suite.

Puis, à mon égard, il lance :

— Ne bougez pas.

Sans attendre ma réponse, il se lève de sa chaise, traverse la pièce et va se placer derrière l'ordinateur dont je ne peux voir l'écran. Il lit quelque chose d'un air soucieux et pianote sur le clavier. L'alarme continue de faire un boucan du diable, et les gyrophares d'éclairer la pièce façon boîte de nuit. Une boîte d'un goût minable, mais peu importe.

— Il y a eu une petite dérive, dit Jean-Michel dans son *talkie-walkie*. Je refais un calcul local des coordonnées ?

— Non. Nous devrons refaire valider par l'IA, répond Foulquier d'un ton sec à l'autre bout. Cela peut attendre. Faites un report d'alarme.

— Bien reçu.

Jean-Michel pianote encore un moment sur son clavier, puis appuie fermement sur une touche que je devine être

la touche « Entrée ». L'alarme s'arrête, les lumières rouges s'éteignent. L'alerte est terminée.

Je n'ai aucune foutue idée de ce qui vient de se passer. Jean-Michel a parlé de dérives, de coordonnées… mais surtout, Foulquier a évoqué l'IA. Entre ça et le fait qu'elle ne m'ait pas ri au nez lorsque je lui ai parlé de l'origine des messages… Merde, je commence à me dire que la théorie de Raphaël et Yasmine n'était peut-être pas si farfelue que ça.

Et si nous étions *réellement* dans un centre de l'IAG ? Mais alors, qu'est-ce que c'était que ces histoires de « dérive » ?

Jean-Michel revient s'asseoir à ma table. Il a l'air tellement perturbé qu'il en oublie de braquer son arme sur moi. J'en profite pour lui demander :

— Des coordonnées, hein ? Vous envoyez les coordonnées d'ici à un autre illuminé du genre Raphaël ?

— Hein ?

Il a l'air sincèrement déboussolé par ma question, je sens qu'il n'a pas pigé un mot de ce que j'ai dit. Mauvaise pioche. Les « coordonnées » dont il était question étaient d'une autre nature.

— C'était quoi, ce cirque ? Vous devez taper « 4 8 15 16 23 42 » sur l'ordinateur toutes les heures et demie pour ne pas risquer une anomalie magnétique ?

— Je… hein ? ! répète-t-il bêtement.

OK, donc en plus, il ne pige pas mes références. Ceci dit, là, je veux bien reconnaître ma responsabilité dans nos difficultés à communiquer : pour une fois, on ne peut pas dire que ce soit de sa faute.

— Non mais sans blague ? C'était quoi, tout ça ? L'alarme ? Votre bidouillage sur l'ordinateur ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Oui, j'avais cru comprendre que pas grand-chose me regardait ici, mais comme vous m'y avez collé, dans votre

satané bunker, ce serait chic de votre part de m'expliquer une chose ou deux sur ce qui s'y passe. Sinon, si vous comptez simplement me zigouiller, ça valait pas l'effort de m'embarquer ici…

Jean-Michel fronce les sourcils et me dit :

— On est du côté des gentils, vous savez.

Mais qu'est-ce que c'est que cette remarque d'écolier ? Je ne peux pas m'empêcher de pouffer un peu.

— Pardon hein, mais ça saute pas vraiment aux yeux…

— Vous n'auriez jamais dû venir ici. Vous ne *devriez* pas être ici. Tout ce que vous avez besoin de savoir, c'est que nous faisons quelque chose d'important, quelque chose de bien pour l'humanité.

— Ça a l'air super, pour que vous séquestriez tout un groupe de pauvres types comme moi, dont une gamine. Alors je sais ce que vous allez dire : faut voir la gueule de la gamine. Moi non plus, j'suis pas un grand fan de Poena, m'enfin de là à la jeter aux oubliettes… Et c'est marrant, mais quand je pense à des « gentils » comme vous dites, en général je les imagine pas avec un flingue pointé sur ma pomme.

— C'est un taser.

— Oh, suis-je bête. Alors tout va bien.

Tout à coup, un grand « BLING ! » résonne dans la pièce. Jean-Michel et moi nous retournons d'un même mouvement vers le couloir où Foulquier s'était engouffrée. Des bruits de pas précipités nous parviennent, et c'est Raphaël et Yasmine qui débarquent sans prévenir dans la pièce, paniqués.

— Mais qu'est-ce que… fait Jean-Michel en tournant le taser vers les deux comiques.

Il ne faut pas être grand clerc pour deviner ce qu'il s'est passé : d'une manière ou d'une autre, Madame Foulquier a été mise hors d'état de nuire, et notre couple de messies de l'IAG en a profité pour filer. Je les vois se figer à la vue de

l'arme de Jean-Michel. Celui-ci les fixe d'un air halluciné, à la fois surpris et horrifié à l'idée que sa patronne ait de toute évidence été agressée dans le processus…

Une occasion pareille, ça ne se représente pas deux fois : d'un coup, je me rue sur Jean-Michel et, en le poussant de tout mon poids, j'attrape son taser. Le pauvre type roule par terre, mais j'ai réussi à conserver l'arme en main.

— Aïe ! fait Jean-Michel. Non… non… non !

Je lance à Yasmine :

— Qu'est-ce que vous avez foutu ?

— On a assommé la grognasse ! s'exclame celle-ci. Vite, c'est l'heure de filer !

Jean-Michel pousse une exclamation scandalisée en entendant l'insulte, mais Yasmine l'ignore et se dirige vers un autre couloir, suivie de près par Raphaël. J'ignore comment elle peut deviner où se trouve la sortie, mais surtout, je l'interpelle :

— Hé ! Et les autres, alors ?

Raphaël se mord la lèvre et dit :

— Elle ne va pas tarder à se réveiller, nous n'avons pas de temps à perdre.

Incroyable. J'ai connu des hyènes avec plus de loyauté. Je dis d'un ton scandalisé :

— C'est l'IAG qui vous a fait l'ablation de l'empathie ? On va quand même abandonner nos potes – et Poena – comme ça !

Ce grand con de Raphaël se passe une main sur la nuque, l'air embarrassé. J'ajoute :

— Foulquier, y'a qu'à l'enfermer, non ?

— Foulquier ? demande Yasmine.

— La « grognasse » ! Le nom qu'il y avait sur la boîte aux lettres – Foulquier –, c'est le sien.

— Oh.

— Allez, venez. Jean-Michel, debout.

Les deux autres semblent se rappeler soudain de la présence du bonhomme. Lui se relève, je le tiens en joue à bonne distance et je lui ordonne :

— Passez devant.

On part donc tous les quatre dans le couloir qui mène aux cellules de Raphaël et Yasmine. Là, Foulquier est étendue au sol, inconsciente.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Je lui ai mis un pain dans sa petite tête de fouine, fait fièrement Yasmine. Elle a rebondi sur la porte en métal, ça doit être ça qui l'a mise K.O.

Elle a l'air toute fière d'elle et pleine de hargne envers Foulquier, et j'avoue que je ne la reconnais pas : moi qui me représentais Yasmine comme une illuminée hippie un peu niaise…

— Bon, dis-je, aidez-moi à la traîner jusqu'à l'intérieur de la cellule. On va l'y enfermer. Jean-Michel, vous restez à distance : au moindre mouvement, je vous tase.

Non, je n'ai plus de pitié. Il y a deux minutes, c'était moi qui étais en joue : ça temporise un peu les convictions pacifistes… À y réfléchir, le comportement soudainement belliqueux de Yasmine n'est pas si surprenant.

Nous plaçons Foulquier dans la cellule, Raphaël lui pique son badge — une sorte de plaquette rouge, au format « carte de crédit ». Nous refermons et verrouillons le tout.

— Bon. Une bonne chose de faite. Maintenant, où sont les autres ?

— Pas ici, fait Yasmine. Il n'y avait que nos deux cellules dans ce couloir.

Je me retourne vers Jean-Michel. Il est tout tremblant. Mon arme est toujours pointée sur lui quand je lui demande simplement :

— Où ?

Il déglutit et ne dit rien. Je lève mon arme et vise directement son visage.

— Sans déconner, Jean-Michel, c'est terminé le « bon flic ». Maintenant, vous vous mettez à table une bonne fois pour toutes où je vous tase votre…

J'hésite, je jette un regard en coin à Yasmine et je termine :

— … votre sale petite tête de fouine.

Ça y est. Moi aussi, je suis en train de péter un plomb. Ceci dit, la technique marche. Jean-Michel, d'abord terrifié, semble soudain se dégonfler comme un ballon de baudruche : ses épaules retombent, il pousse un long soupir et semble abdiquer intérieurement.

D'une voix lasse, et avec un regard de chien battu, il nous lance :

— Très bien… je vais tout vous dire. Suivez-moi.

Chapitre 11

Gaëlle avait eu le nez creux : la taille de ce bunker est effectivement impressionnante. Jean-Michel nous fait emprunter un escalier en colimaçon, et nous descendons de plusieurs étages avant qu'il ne nous fasse signe que nous sommes arrivés au niveau des autres cellules.

— Bon sang, demande Yasmine, mais qu'y a-t-il dans tous ces étages ?

— Principalement des machines, des serveurs, répond Jean-Michel. Au niveau supérieur, il y a la cafèt' et quelques chambres…

Je ricane :

— Chambres ? Des cellules, oui.

— Si vous préférez… là, nous nous dirigeons vers les dortoirs proprement dits. Jusqu'à quinze personnes peuvent être hébergés ici, mais ces derniers temps, nous sommes rarement plus de deux.

— Donc, à part Foulquier, il n'y a que vous ?

— Oui, marmonne sombrement Jean-Michel.

Effectivement, je comprends que de son point de vue, il eût été souhaitable d'avoir du renfort… Ceci dit, le type n'est pas bien malin : il aurait pu tenter un coup de bluff pour reprendre un peu la main. Visiblement, il suffisait de peu de choses pour le défaire complètement. J'en viens même à

ranger le taser dans ma poche tellement tout danger venant de lui semble écarté.

— Et à quoi servent toutes ces salles de serveurs ? dit Raphaël, intéressé.

— Vous avez déjà deviné, non ?

Personne ne moufte. Je sais que Raphaël et Yasmine pensent à l'IAG. Je commence à y croire aussi…

— Allons déjà libérer vos camarades… je n'ai pas envie de me répéter.

Le gus a le chic pour faire durer le suspense… quand j'pense à tout le temps passé à essayer de lui tirer les vers du nez dans le salon, tout à l'heure… Je ne suis pas encore totalement convaincu qu'il s'apprête *réellement* à nous cracher le morceau, mais quoi qu'il arrive, il ne va plus pouvoir jouer la montre très longtemps.

Nous avançons dans un long couloir quasiment identique à ceux qui distribuaient les cellules de Raph, Yasmine et moi-même. D'un coin de l'œil, je capte soudain une vive lumière. Pas la lueur des néons blafards qui illuminent tout le bunker, non, quelque chose d'à la fois plus diffus et plus perçant.

Je m'arrête, sous l'œil interrogateur de mes camarades. La porte de la pièce est entrouverte. Un panneau de contrôle vert clignote faiblement sur le côté. Je pousse le panneau délicatement, il s'ouvre sans un bruit. La lumière provient d'une bonne vingtaine d'écrans arrangés en une sorte de dôme autour d'une console au milieu de la salle.

— Nous devrions… commence Jean-Michel.

Je lui fais signe de se taire :

— Deux secondes.

Raphaël et Yasmine me suivent de près lorsque je pénètre dans la salle… avec tout autant d'intérêt que moi, semble-t-il. C'est fascinant. On ne se rend pas toujours compte, quand on voit des salles de surveillance au ciné, mais dans la vraie

vie, ça procure un étrange sentiment d'omniprésence. C'est à la fois dérangeant et plaisant. Dur à définir.

Nous parcourons des yeux les images affichées par les différents moniteurs allumés. Plusieurs pièces sont plongées dans le noir, d'autres nous sont inconnues, mais nous reconnaissons nos cellules. Foulquier est toujours inconsciente dans la sienne ; je vois Gaëlle tourner en rond, l'air de réfléchir à comment sortir de là ; Poena et David partagent visiblement une seule cellule, et s'occupent avec le jeu où on empile ses mains de plus en plus vite en essayant de ne pas se tromper dans l'alternance entre deux personnes ; Agnès a l'air de dormir sur sa chaise roulante.

Et puis, dans une autre pièce – une cellule aussi ? –, il y a un type que nous ne connaissons pas. Pas tout jeune, les cheveux gris clair, avec une bonne grosse calvitie bien entamée, habillé en chemise à manches courtes, avec un pantalon en tweed. Il est allongé sur un lit – un *vrai* lit, l'air beaucoup plus confortable que celui des autres cellules – et lit un livre dont je n'arrive pas à distinguer le titre.

Je me retourne vers Jean-Michel et demande :

— C'est lui, Pierre Boulanger ?

Jean-Michel opine du chef sombrement, en silence.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? demande Yasmine en indiquant un moniteur à l'opposé.

Je me retourne. L'écran montre un ciel étoilé. À première vue, on pourrait croire qu'il s'agit d'une simple caméra orientée vers le ciel… sauf qu'il ne fait pas nuit noire, de ce côté-là du globe. Surtout, le quart inférieur de l'écran est occupé par une surface grise, métallique. On dirait une sorte d'engin. Si je devais parier, je dirais qu'il s'agit d'une caméra embarquée sur un vaisseau spatial.

Jean-Michel agite la main d'un air impatient :

— Nous verrons ça plus tard. Venez.

Raphaël, Yasmine et moi-même nous regardons un instant avec suspicion, puis décidons d'un commun accord – tacite – de nous exécuter. Nous suivons donc Jean-Michel qui reprend sa route à travers le couloir.

L'ouverture de chaque cellule est contrôlée par un petit panneau orange, que Jean-Michel ouvre avec son badge de la même couleur : la première personne libérée est Gaëlle. Jean-Michel manque d'ailleurs de se prendre une droite alors que la porte pivote, mais Gaëlle s'arrête au dernier moment en nous apercevant derrière lui. Nous la briefons rapidement sur la situation et on passe à la cellule suivante. David et Poena. Celle-ci me gratifie d'un « Mollux » affectueux. Étonnant. Dans le contexte, là, je serais presque heureux de la voir, alors je ne réplique même pas. Jean-Michel ouvre la dernière cellule, celle d'Agnès. Tout notre groupe y pénètre, et cette dernière fond en larmes lorsque Poena se jette sur ses genoux. D'un ton pressant, je lance :

— Bon, maintenant que tout ce beau monde est rassemblé, il me semble pas abuser que de demander quelques explications. Jean-Michel ?

— Caca ! s'exclame Poena.

— Voilà, lui-même.

Monsieur Caca prend une grande inspiration, nous regarde solennellement et dit :

— Très bien. Vous êtes dans un centre de contrôle de l'IAG.

— YES !

Tout le monde sursaute d'un même mouvement. C'est Raphaël et Yasmine qui ont littéralement hurlé dans le bunker, bunker qui répète ce « yes » en un écho métallique.

— Dans ta face ! me lance Yasmine en m'agitant son index sous le pif.

— Nous avons gagné notre pari, ajoute Raphaël en m'adressant un sourire narquois.

Je hausse un sourcil en répondant :

— J'avais parié que dalle, hein.

— Oooh, le mauvais perdant.

— Sans déconner, vous avez quel âge ?

— Mollux a perdu ! lance Poena.

— Oh, vous m'emmerdez ! Tous ! Là ! Ça vous va ?

C'est que je vais *vraiment* finir par bouder avec leurs âneries… Les deux abrutis de l'IAG et Poena rigolent. Moi, je m'enferme dans un silence digne. Enfin, dans un silence, quoi. Gaëlle ne dit rien non plus et semble surtout impatiente d'entendre la suite.

— Et pourquoi l'IAG nous a-t-elle envoyé des messages pour nous amener ici ? demande Yasmine avec de la gourmandise dans la voix.

— Pardon ? répond Jean-Michel avec surprise.

— Eh bien, les messages qu'on a reçus ! fait Raphaël comme si Jean-Michel était un peu lent d'esprit.

Celui-ci a l'air de sincèrement ignorer de quoi l'autre illuminé parle :

— Des messages ? Il n'y a… je… personne n'a jamais contacté personne, ici !

Je ne peux pas m'empêcher de m'exclamer :

— Ah ! Comme quoi, j'avais au moins partiellement raison. Mes cocos, vous délirez sur ce point.

— Et les coordonnées GPS ? me lance Raphaël avec du défi dans la voix.

— Les coordo… que… quoi ? bredouille Jean-Michel qui comprend de moins en moins.

— Ça vous dirait pas de laisser notre hôte en placer une ? murmure Gaëlle avec agacement. On attendait des explications, je crois qu'il avait pas fini.

Silence. Quand je l'ouvre, tout le monde se fout de ma gueule, mais c'est sûr, quand c'est Gaëlle, c'est autre chose.

Avec un peu de difficultés, Jean-Michel reprend :

— Euh, oui. Très bien. Alors, euh… pour ce qui est des, euh, « messages » et « coordonnées », je ne sais pas de quoi vous parlez. Ici, c'est un centre de traitement des requêtes. Nous recevons des questions des usagers et nous nous en occupons.

— C'est pas censé être automatique, l'IAG ? demande Gaëlle.

Jean-Michel ne peut réfréner un ricanement :

— Oh vous savez… malgré l'automatisation, vous seriez surprise d'apprendre la quantité de travail humain nécessaire pour faire tourner tout ce bazar. Dans « intelligence artificielle », on exagère parfois le côté « artificielle »

— Sans vouloir être méchant, dis-je, on exagère aussi beaucoup le côté « intelligence »…

Sous les protestations scandalisées de Yasmine et Raphaël, je la ferme à nouveau.

— Pourquoi ici ? demande Gaëlle. Au milieu de nulle part ? Et avec ce simulacre de maison au-dessus ?

— La résilience, répond Jean-Michel. Si tous les centres de l'IAG étaient centralisés au milieu des capitales, vous imaginez bien tout ce que cela pourrait impliquer comme risques. Quant à la maison factice, eh bien, il fallait bien camoufler les bouches d'aération, les entrées, tout cela…

Je fronce les sourcils. Il y a un truc qui ne colle pas. C'est trop simple, comme explication, trop évident, trop bateau. Pour la résilience, les pays ont des bases militaires partout sur leurs territoires : elles ne sont ni secrètes ni dissimulées derrière de faux bâtiments. En revanche, elles sont en général

bien gardées et sécurisées. Tout le contraire de ce bunker qui, derrière le secret, m'a l'air plutôt désert.

Je fais part de mes réflexions à Jean-Michel qui ont l'air de fortement l'embarrasser. Gaëlle est d'accord avec moi :

— Pardon, Jean-Michel, mais il a raison… même les projets secret-défense se font dans des zones militaires classiques. Là, si je devais parier, je dirais que ce bunker fait partie d'un projet au-delà du « secret-défense ». Un truc non-listé, hors des canaux officiels.

— Mais pourquoi ? objecte Raphaël. Il n'y a rien de secret dans l'IAG : tout le monde doit bien se douter qu'il existe de nombreux centres de contrôles, même en ignorant où ils se trouvent. Ce n'est même pas vraiment secret-défense…

— Brrr, je m'ennuie, gronde Poena.

David prend la petite sur ses épaules et retourne jouer avec elle dans un coin de la pièce. Agnès leur signale de ne pas trop s'éloigner, puis décide carrément de les suivre. J'aurais du mal à lui en vouloir : nous les avons déjà perdus une fois, ce serait chouette de ne pas récidiver dix minutes après les avoir retrouvés…

— Je ne sais pas quoi vous dire, bredouille Jean-Michel. Je n'en sais pas plus.

— Et Pierre Boulanger ?

— Pierre qui ? me fait Gaëlle.

Ah oui, c'est vrai. J'ai fait ma petite déduction en discutant avec Foulquier tout à l'heure, mais je n'ai pas eu le temps d'en parler avec les autres. Je leur fais un topo. Raphaël et Yasmine raccrochent les wagons en comprenant que je parle du type que nous avons vu sur les écrans de surveillance quelques minutes plus tôt.

— On peut les voir, ces écrans de surveillance ? demande Gaëlle avec curiosité.

Nous retournons donc dans la salle aux écrans, laissant David et Poena jouer dans la pièce, sous la surveillance d'Agnès. Gaëlle pousse une exclamation de surprise.

— Eh béh !

— Ouais, hein ? Un paradis pour complotistes !

En disant ça, je jette un regard en coin à Yasmine et Raphaël. J'ajoute, en indiquant l'écran du doigt :

— Là, c'est lui : Pierre Boulanger.

— D'accord. Et c'est qui, ce type ? Qu'est-ce qu'il fout là ?

Tout le monde se retourne vers Jean-Michel. Cette fois, je sens une gêne perceptible passer sur son visage. Comme si, contrairement à tout ce qu'il nous a raconté jusqu'à maintenant, il avait un peu plus de mal à admettre la suite. Une vague intuition : il n'assume pas du tout ce qu'il se passe avec ce Boulanger.

— Eh bien… c'est un scientifique. Il travaille ici.

Je me penche vers l'écran. Pierre Boulanger est toujours allongé sur son lit, occupé à lire. Sur une commode, je distingue une platine vinyle. Un bureau accueillant un large moniteur complète l'ameublement.

— Il vit aussi ici, à ce que je vois.

— Nous avons besoin de lui à plein temps. Il a des, euh… des astreintes sur place.

— Mmh mmh. Et il est filmé et surveillé.

— Euh… tout est surveillé.

La justification me semble faiblarde. Sur les images de la caméra, on peut deviner la porte de la chambre de Boulanger. Elle ressemble à s'y méprendre à celle des cellules.

Gaëlle pense la même chose que moi :

— Et évidemment, il travaille et vit ici… de son plein gré ?

Silence. Un silence éloquent, troublé par le seul ronronnement des machines. Jean-Michel regarde ses pompes, comme un môme. De mon côté, j'essaie de connecter

ce nouveau morceau d'information avec le reste : Pierre Boulanger est captif dans ce bunker. Le message reçu par Raphaël et Yasmine était-il destiné à ce que nous le trouvions ? Pour le libérer ? Mais pourquoi est-il captif, pour commencer ?

Au moment où je m'apprête à poser la question à Jean-Michel, l'alarme que j'avais entendue à l'étage supérieur retentit à nouveau. À nouveau, des gyrophares font tournoyer une lumière rouge tout autour de nous.

— Tiens, dis-je d'une voix forte pour couvrir le vacarme, ça pourrait être une bonne occasion de nous expliquer ça, aussi. C'est quoi, cette alarme ?

— Un instant, me fait Jean-Michel en allant se positionner derrière le clavier au centre du poste de contrôle.

C'est le même manège que tout à l'heure : il pianote quelques commandes, l'alarme s'éteint, les lumières aussi.

— Voilà, c'est arrêté pour l'instant, explique-t-il, mais ça va sonner à nouveau dans quelques minutes. Il va vraiment falloir que je descende au niveau du dessous pour régler le problème.

— Quel problème ? demande Gaëlle.

— Vous avez sans doute entendu parler de la mission RESCUE-7 ?

— La navette spatiale ? demande Yasmine.

— Oui, confirme Gaëlle. Un transfert massif de colons sur Mars. Une nouvelle tripotée de personnalités richissimes, PDG et politiciens qui sont partis il y a quelques mois, si mes souvenirs sont bons. Quel rapport avec cette alarme ?

— Le rapport, explique Jean-Michel, c'est que c'est dans ce bunker qu'on contrôle et assiste le voyage des navettes RESCUE.

Tiens. Ça, pour le coup, c'est un peu plus inattendu. Mais ça explique en partie le secret autour de l'endroit : si le sort

des personnes les plus puissantes de l'humanité en dépend, je conçois qu'on souhaite garder ça le plus caché possible…

— Le voyage vers Mars est long et peut être perturbé par tout un tas de phénomènes spatiaux dont je vous passe les détails, poursuit Jean-Michel. Comme il n'était pas matériellement possible d'embarquer une baie de serveurs suffisamment grande pour accueillir une instance de l'IAG sur place, la navette nous communique régulièrement les détails du voyage, sa vitesse, ses coordonnées, etc. Si un écart est détecté, alors c'est à nous d'interroger l'IAG ici concernant les nouvelles données pour corriger et adapter le reste du voyage.

— Fascinant, dis-je d'un ton moqueur. On a réussi à envoyer des gugusses sur la Lune dans les années 60 avec un ordinateur moins puissant que mon smartphone, mais aujourd'hui on a réussi à rendre une navette spatiale totalement dépendante d'une usine à gaz comme l'IAG sur Terre…

Quelque part, c'est réconfortant de savoir que le délire de complexité induit par la généralisation de cette connerie d'IAG a *aussi* impacté les puissants… il y a une sorte de justice, dans tout ça.

Jean-Michel ignore ma remarque :

— Pour l'instant, j'ai coupé l'alarme manuellement, car il faut que je descende au niveau du contrôle de l'IA pour lancer la procédure de calcul, vérifier la pertinence des résultats à la main, etc. Si je ne m'en occupe pas, l'alarme va de nouveau retentir.

— Au pire, laissez-les dériver, taquine Gaëlle. On s'en remettra si une bande de parasites s'égare dans le vide de l'espace…

— Vraiment ? cingle Jean-Michel d'un ton cassant qu'on ne lui connaissait pas jusqu'ici. Qu'est-ce que vous vous

imaginez ? Que nous allons survivre ici, sur Terre ? Vous voulez sortir faire un tour dans le brasier, dehors ? Cette bande de « parasites », comme vous dites, c'est peut-être notre seul espoir : lorsque les premières colonies seront établies sur Mars et que la terraformation aura commencé…

— Terraformation ? s'esclaffe Gaëlle. Mais quelle blague ! Vous savez quelle planète aurait été plus simple à terraformer que Mars ? La Terre ! Oui oui, même dans son état actuel, même avec un réchauffement climatique hors de contrôle, même avec soixante degrés à l'ombre, les catastrophes, les incendies, les ouragans… la Terre reste un million de fois plus vivable que Mars ! Pourquoi ce plan pour migrer sur Mars quand réparer la Terre nécessiterait une fraction de l'énergie nécessaire à terraformer Mars ?

Il est évident, en voyant le vide dans les yeux de Jean-Michel, que cette question ne lui a jamais traversé l'esprit.

— La vérité, dit Gaëlle, c'est que votre « seul espoir », les puissants, les ultra-riches, tout cette classe de… de parasites, oui, pardon mais j'trouve pas de meilleur mot… cette classe veut juste se barrer et nous laisser dans notre merde, ici. Quelques millions de kilomètres qui les mettront une bonne fois pour toutes à l'abri de nos fourches et de nos guillotines. L'évacuation totale de la Terre ? J'y crois pas une seule seconde. La colonisation de Mars ne restera toujours réservée qu'à un petit nombre. Quelles quantités d'argent et d'énergie seraient nécessaires pour envoyer assez de navettes RESCUE pour sauver les milliards d'êtres humains ?

Nouveau silence. Pour ma part, j'ai toujours été de l'avis de Gaëlle – ça n'est pas pour rien qu'elle est devenue ma compagne de galère depuis toutes ces années. Là, il faut sans doute laisser quelques instants de réflexion à Jean-Michel. J'en profite pour regarder le fameux écran qui montre ce ciel étoilé : c'est donc ça, la navette RESCUE-7. Ce que nous

voyons, c'est le flux vidéo de cet engin spatial. Avec quelques minutes de décalage, à n'en pas douter… J'ignore où la navette se trouve à l'heure actuelle, mais en quelques mois, elle a déjà dû nettement s'éloigner la Terre. Je me dis que…

Attendez une minute. Pause. Quelque chose ne va pas. Avec une soudaine montée de stress, je parcours les autres écrans des yeux. Les couloirs, les cellules, et…

— Où est Foulquier ?

Les autres se retournent vers les écrans, mais c'est inutile : la cellule où nous avions laissé notre *charmante* geôlière est vide. J'ignore comment, mais Foulquier a réussi à s'échapper.

— Eh merde…

Sans attendre que les autres ne réagissent, je sors de la pièce en quatrième vitesse. Il est trop tard : au bout de couloir, en bas du colimaçon, Foulquier est là. Elle a remis la main sur un taser et le pointe sur moi. Instinctivement, j'attrape l'autre taser que j'avais gardé dans ma poche, mais c'est peine perdue : avant même que je ne puisse alerter les autres qui commencent seulement à réaliser, je vois Foulquier presser la détente.

Chapitre 12

Tout est noir. Froid. Je suis… je ne sais pas où je suis. De retour dans ma cellule ? Une cellule ? Quelle… J'ai la tête qui tourne, et c'est la seconde fois en trop peu de temps. Le cerveau qui bloque. Ou débloque, j'sais plus trop.

Une voix lointaine fait :

— Mooollux ! Moooooooollux !

Je sens qu'on me secoue. J'ouvre les yeux. Mon visage frotte sur une surface en béton. D'où le froid. Quelqu'un me fait osciller de gauche à droite, mon nez racle le sol. C'est douloureux, et ça me force à me redresser, péniblement. J'ai deux picots plantés dans le visage que j'arrache en poussant un juron.

La triple connasse, elle m'a tasé !

Pris d'une soudaine montée d'adrénaline, je me relève d'un coup. Foulquier. Elle m'a tasé. Je suis tombé et…

Je me passe la main derrière la nuque.

— Aïeuh !

Ma tête a heurté le sol dans ma chute, ce qui a dû me mettre K.O. pendant quelques instants. Pas bien longtemps.

— Mollux ! T'es vivant !

Je sens Poena qui m'attrape par les jambes pour me faire un câlin. De fait, je doute soudain de la réalité qui m'entoure : de la *tendresse* ? De la part de Poena ? Je serais coincé dans un cauchemar tordu que ça ne m'étonnerait qu'à moitié.

Je reprends mes esprits, ma vue se stabilise, et les repères reviennent : je suis dans le couloir, là où Foulquier m'a tasé. Poena, David et Agnès sont avec moi. Aucune trace ni de Foulquier, ni des autres. On m'a repris l'autre taser, celui que j'avais volé à Jean-Michel.

— Où sont les…

— Tout le monde a déguerpi par l'escalier au fond, m'explique Agnès. L'autre foldingue les a poursuivis avec son pistolet. Une chance qu'elle ne nous ait pas vus en passant… Le Jean-Michel l'a suivie comme un toutou, bien sûr.

Ça me revient : Poena et David étaient restés dans la cellule d'Agnès, et celle-ci avait préféré leur tenir compagnie… Foulquier a dû passer en trombe devant la cellule sans faire gaffe à leur présence. Poena a donc été discrète *puis* gentille ? Ils n'auraient quand même pas fait des expériences génétiques sur la gosse *en plus* de la gestion de l'IAG et du contrôle de la navette ?

— Ça va, la tête ? me demande Agnès d'un air inquiet.

Non mais qu'est-ce qu'il leur prend, à elles deux, d'être sympas avec moi, d'un coup ? Je devrais me faire taser plus souvent : bizarrement, ça les rend empathiques.

Je me tâte l'arrière du crâne. Aucune trace de sang sur mes doigts.

— Ça a l'air d'aller.

Agnès opine du chef, rassurée :

— En même temps, y'avait pas d'organe vital à l'intérieur.

Poena explose de rire. La compassion aura été de courte durée dans cette famille de succubes. Même David esquisse un sourire. Cool. Merci. Avec des potes comme ça, pas besoin d'ennemis…

Sauf que des ennemis, on en a. Des vrais, et qui sont aux trousses de nos… bon, dans le tas, il n'y a que Gaëlle qui

soit véritablement mon amie, mais je veux bien considérer Raphaël et Yasmine comme des camarades, au moins. Je demande :

— Combien de temps j'suis resté dans les vapes ?

— Quelques minutes, fait Agnès, pas plus de deux ou trois.

— Alors on a peut-être encore le temps de les rattraper !

— Tu vas faire quoi, pouffe Agnès, t'attaquer à la psychopathe qui t'a tasé le museau avec tes petits bras de crevette ?

— Mollux !

Je m'énerve un peu :

— M'enfin on n'va quand même pas les laisser à leur sort ! On a la supériorité numérique !

— Et pas d'arme, contrairement à ta Foulquier.

— Elle a un taser, pas un bazooka. J'ai survécu, et ça se recharge pas en un dixième de seconde, ce genre de truc. En plus, on aura un avantage…

— Ah oui ? me fait Agnès en reniflant. Lequel ?

— Venez avec moi.

Je sors de la salle d'un pas décidé, Agnès me suit avec son fauteuil roulant. David a l'air aussi peu intéressé que Poena et je les entends nous suivre mollement, même s'ils restent dans le couloir au moment où je pénètre dans la salle des écrans de contrôle.

En parcourant des yeux les images des caméras, je trouve rapidement celle qui filme l'endroit où se trouvent nos camarades… et nos assaillants.

— Bingo ! Regardez : là.

Agnès arrive derrière moi et se penche en avant. Je lui explique :

— On peut savoir où ils sont, à quel endroit précis, et échafauder un plan d'attaque en tirant avantage de ces informations !

Elle et moi regardons un instant la scène : Gaëlle, Yasmine et Raphaël sont dos au mur, au fond d'un couloir tout à fait similaire à celui où Poena et David sont en train de glander. Face à eux, et dos à la caméra, nous distinguons la silhouette de Foulquier, son taser – qu'elle a pris soin de recharger – tendu. Nous n'avons pas le son, mais l'image semble montrer que mes camarades sont en discussion avec elle. Et à côté d'elle, Jean-Michel…

Oh merde.

Dans la main de Jean-Michel, nous voyons distinctement un fusil à pompe. Il ne tient personne en joue et garde l'arme à la main par le canon, nonchalamment. Voilà qui change *légèrement* la donne dans le rapport de force… Attaquer Foulquier et Jean-Michel à six contre deux – sept en comptant Poena –, c'était du tout cuit. Au pire, quelqu'un d'autre se faisait taser, mais c'était un risque que nous pouvions raisonnablement courir. En revanche, le risque de se faire dégommer au fusil à pompe, personnellement, j'aime autant ne pas le prendre.

Agnès aussi a vu l'arme :

— Et ça ? C'est autre chose qu'un taser, hein.

— Vous en savez quelque chose…

Je n'ai pas oublié qu'elle nous a accueilli avec une arme du même genre. Peut-être la même.

— Et j'imagine que Jean-Michel n'a pas oublié les munitions, pour le coup…

— On se sent beaucoup moins avantagés, d'un coup, hein ?

— Oh ça va… vous n'aidez pas des masses, là, Agnès.

Elle semble apprécier que je l'appelle par son prénom et ne balance pas de nouvelle vacherie. Nous quittons la pièce pour rejoindre David et Poena. Je me dirige vers l'escalier situé au bout du couloir, sur la gauche. J'entends, de loin, la voix de Foulquier entrecoupée par celle de Gaëlle. Les mots ne sont pas intelligibles, je n'ai aucune foutue idée du contenu de la conversation.

Si nous descendons par là, nous serons immédiatement grillés… l'escalier débouche juste à côté de l'endroit où Foulquier et Jean-Michel sont positionnés.

D'ailleurs, maintenant que j'y pense, tout le monde ne peut pas descendre : Agnès est en fauteuil, et à moins que nous ne la portions… Tiens, mais je n'avais pas pensé à ça !

— Agnès ? Comment est-ce que vous êtes descendue ici ? Vous pensez qu'ils vous ont portée et qu'ils vous ont replacée sur votre fauteuil une fois arrivés dans votre cellule ?

— Possible, pourquoi ?

Je regarde la porte en face de l'ouverture où se trouve le colimaçon. Il y a un petit bouton sur le côté. Comment ai-je pu rater ça ?

J'appuie sur le bouton. La porte s'ouvre automatiquement, dévoilant une cabine d'ascenseur.

— Parce que je pense qu'ils avaient une alternative plus simple à disposition.

Avec quelques coups de roues, Agnès me rejoint et observe l'habitacle. D'un ton moqueur, elle dit :

— C'est bien, ils ont pensé à l'accessibilité, pour leur prison.

— Oui, et ça me donne une idée…

Je me retourne vers le couloir et j'appelle :

— David ?

Celui-ci lève les yeux vers moi, son visage dans l'ombre de sa casquette, interrompant momentanément ses jeux de

gamin avec Poena. Il ne prend pas la peine de répondre, mais je comprends que j'ai son attention.

— Qu'est-ce que tu dirais de servir d'appât ?

Il hausse un sourcil.

— Mmh mmh, murmure Agnès. Je vois ce que tu veux faire… Pas con.

— Merci.

— Merci quoi ?

— De reconnaître que c'est pas con.

— Pour une fois que ça t'arrive…

Je soupire. C'est peine perdue avec elle. Je lance à David :

— Voilà ce qu'on va faire : tu vas prendre l'ascenseur pour descendre. Avec un peu de chance, lorsque tu vas arriver en bas, ça détournera suffisamment l'attention de Foulquier et de Jean-Michel. Moi, en attendant, je descends le colimaçon discrètement… s'ils regardent vers l'ascenseur, j'arriverai dans leur dos. Et si je fais suffisamment peu de bruit, je pourrais en profiter pour chouraver le fusil à Jean-Michel, mettre Foulquier en joue et la forcer à poser son foutu taser.

— Ça fait beaucoup de conditions, remarque Agnès.

— Vous avez mieux en stock ?

Sans attendre l'éventuelle énième engueulade entre Agnès et moi, David se dirige vers l'ascenseur. Il nous gratifie au passage d'une de ses rares répliques :

— D'accord.

— Je viens avec mon copain ! dit joyeusement Poena en lui collant au train.

— Pas question ! s'exclame Agnès. Je ne vais pas envoyer ma petite fille dans une pièce où les bastos risquent de voler !

Je lui fais remarquer :

— Vous aviez moins de scrupules quand c'est vous qui nous accueilliez avec votre fusil.

— Je l'avais dans les mains, réplique Agnès, je maîtrisais la situation.

— Bien sûr…

— JE VEUX ALLER AVEC MON COPAIN ! s'énerve Poena.

— NON ! crie Agnès.

Je m'exclame :

— Arrêtez de gueuler ! Ils vont finir par nous entendre, en bas ! Bon, Agnès, z'avez qu'à y aller, vous, dans l'ascenseur. En plus c'est logique, vu que vous pouvez pas prendre l'escalier…

Elle a l'air prise au dépourvu par ma suggestion. Ça, pour faire des objections à mes plans, y'a du monde, mais alors pour prendre ses responsabilités en conséquence, y'a plus personne !

— Euuuh, murmure-t-elle, oui, pourquoi pas…

— Voilà. Comme ça, David continue de veiller sur votre petite fille en haut, à l'abri des balles. Pas d'objection, Poena ?

— Je reste avec mon copain !

Je ne peux pas m'empêcher de vanner Agnès :

— Ça va ? Vous le prenez pas trop mal que votre petite fille préfère rester avec mon pote qu'elle connaît depuis moins de vingt-quatre heures plutôt qu'avec vous ?

— Non ! dit Poena. Je vais avec mamie.

Mais c'est pas vrai… je me lamente :

— Ah non, hein ! C'est marre, maintenant !

— Poena, fait Agnès, tu vas rester avec le gentil monsieur simplet.

Alors ça, c'est dégueulasse. David est peut-être quasiment muet, mais je suis persuadé qu'il est au moins aussi intelligent qu'Agnès. Voire plus. Bon, j'admets qu'il ne le montre pas beaucoup ; certes, de manière générale, il ne fait jamais preuve d'un grand esprit d'initiative ; d'accord, je l'ai

moi-même déjà traité de grosse loque. Mais c'est mon pote, j'ai le droit.

De toute façon, la remarque d'Agnès n'a pas l'air de le bouleverser. C'est à se demander s'il y a quoi que ce soit qui percute dans sa caboche…

Poena accepte de mauvaise grâce de rester avec lui. Agnès entre dans l'ascenseur. Elle me dévisage et me dit :

— Et foire pas tout, hein. Je descends me jeter dans la gueule du loup, là. T'as intérêt à m'en tirer.

— Sinon, c'est vous qui me déboiterez la mâchoire au fusil à pompe, oui, j'ai saisi l'idée.

— Bien. Alors c'est parti.

Je la vois appuyer sur le panneau dans l'ascenseur. Je fais signe à Poena et David de faire aussi peu de bruit que possible, et je m'engouffre dans l'escalier.

C'est horrible : je marche aussi doucement que possible, j'amortis chacun de mes pas comme si une colonie de nouveaux nés étaient prêts à sortir de leur sieste pour me hurler au visage… et j'ai quand même l'impression que les marches en métal font un boucan du diable. Ça grince, ça fait des « bling », même la barre à laquelle je me tiens couine au moindre de mes mouvements.

Je respire un bon coup et je continue. En bas, j'entends des exclamations. Agnès est arrivée. Ça n'est pas le moment de flancher. C'est ton moment, le moment de prouver que tu n'es pas un boulet, pas un glandu, pas un… pas un *mollusque*.

Dans l'entrebâillement, en bas, je vois le dos de Jean-Michel. Jusque-là, le plan a marché. Je suis à moins de deux mètres du loustic. Il tient toujours son arme par le canon, le long de son flanc, le regard tourné vers Agnès qui vient de faire son apparition par l'ascenseur. Une telle nonchalance, avec un gugusse comme moi en liberté dans le bunker, ça frise l'incompétence.

Je fais un pas hors de la cage d'escalier. Du coin de l'œil, je sens que Gaëlle, Yasmine et Raphaël m'ont vu. Malgré leurs efforts pour feindre l'indifférence, Jean-Michel a capté leur regard. Tout se passe alors en quelques secondes.

Jean-Michel se retourne, me voit et ouvre la bouche pour prévenir Foulquier ; je me jette sur lui, j'attrape son fusil ; Jean-Michel résiste, ne lâche pas ; le fusil oscille entre lui et moi, puis décrit un mouvement impromptu vers le haut ; je prends le bout du canon en plein dans le pif ; de surprise et de douleur, je lâche ; j'ai le nez pété ; je m'écroule.

Merde.

Au sol, je sens mon visage trempé par les larmes et le sang qui jaillit de mes narines. Foulquier s'est retournée aussi et pointe à nouveau son foutu taser vers moi. Je sens venir la deuxième dose, mais c'est sans compter sur Agnès… Agnès, oui ! Prise d'un soudain accès de courage et d'énergie, je la vois littéralement bondir de son fauteuil et fondre sur Foulquier comme un obus. Un obus très ridé et sans doute périmé, mais un obus quand même.

— AAAAAAARRGGHHHH ! s'écrie mamie dans un hurlement guerrier et rageur que je ne l'aurais pas pensée capable d'émettre.

À partir de là, figurons-nous une jolie rangée de dominos : Foulquier, sous le poids d'Agnès qui s'accroche à son dos façon sangsue, trébuche et bascule en avant, en se raccrochant à ce qu'elle peut ; ce qu'elle peut, c'est Jean-Michel, qui à son tour perd l'équilibre, et se vautre sur l'espace à ses pieds ; espace à ses pieds qui est, je le rappelle, occupé par mon propre corps sonné par le coup dans le museau.

Bref. Je me retrouve au rez-de-chaussée d'un immeuble humain composé d'Agnès, Foulquier, Jean-Michel… et moi-même, donc. Tasé, nez pété, et maintenant écrabouillé, tout

ça en moins de quinze minutes : si le karma existe, j'ai dû faire un sacré paquet de conneries pour mériter tout ça.

Brouhaha de gémissements et cris de douleur retentissent. J'en pousse une part. Agnès est réinstallée dans son fauteuil par Raphaël et Yasmine. Jean-Michel et Foulquier se relèvent. Sonnée, elle titube un peu. Elle a toujours son taser à la main. Le fusil, en revanche, a disparu. Une main secourable m'aide à me relever. Je titube moi aussi un peu et je reconnais le visage de Gäelle. Dans son autre main, elle tient le fusil que Jean-Michel a dû lâcher dans la cohue. Après s'être assurée que je n'allais pas m'écrouler à nouveau, elle attrape le fusil à deux mains et le braque sur Foulquier.

— Balancez le taser par ici, ordonne-t-elle.

Foulquier a l'air de ravaler une insulte mais obtempère, battue. Ses yeux lancent des éclairs en direction de Jean-Michel, qu'elle blâme visiblement pour leur échec cuisant. Ce qui est un peu gonflé, si on considère que c'est bien elle qui s'est fait surprendre par Agnès… Oui, par *Agnès* ! Dans la série des surprises de la journée…

Cette dernière est de retour dans son fauteuil. Elle a la respiration lourde, mais le visage satisfait du soldat rentré victorieux de la bataille. Ça, pour sûr, j'avais imaginé un déroulé un *chouïa* plus glorieux – notamment concernant ma propre pomme –, mais faut admettre que nous avons renversé la situation comme des chefs. Disons que je suis plus doué comme stratège que comme exécutant.

Gaëlle fait signe à Foulquier et Jean-Michel de reculer vers le mur. J'en profite pour m'approcher d'Agnès. Mine de rien, elle m'a très certainement sauvé d'un second choc électrique, en plus d'avoir permis à Gaëlle de récupérer le fusil. Je me penche vers elle et je baragouine un :

— Berci, Agnès.

Elle a l'air sincèrement touchée, et me regarde avec un sourire indulgent :

— De rien, gamin.

Je la vois alors farfouiller dans une de ses poches et me tendre un mouchoir en tissu :

— Tiens, t'es en train de saloper ton beau t-shirt.

— Berci.

Serviable avec ça. Je mouche des caillots de sang pendant un moment, puis je me colle un bout du mouchoir à chaque narine. J'ai un style fou. Pour la gloire, c'était déjà pas ça ; pour la classe du combattant rentrant au bercail, on repassera également.

Quelques pas vers le colimaçon et je lance à voix haute :

— Les enfants ! Vous pouvez descendre ! Le repas est servi.

David et Poena ne se font pas prier et ont vite fait de nous rejoindre. La petite a l'air déçue :

— Bah… l'est où, le goûter ?

Je hausse les épaules en agitant la main vers nos deux prisonniers de guerre :

— Là. J'sais pas si ça a bon goût, mais si tu veux les bouffer, fais-toi plaisir.

— Beurk ! s'exclame-t-elle.

Puis, remarquant tout à coup que le mouchoir ensanglanté qui me pend entre les deux narines, elle ajoute :

— T'as quoi au nez, Mollux ?

— C'est une cravate. Un nouveau genre. C'est une mode récente, laisse tomber, tu connais pas.

— C'est moche.

Ça m'ennuie de l'avouer, mais je peux difficilement la démentir.

— Le maquillage aussi, il est moche, ajoute-t-elle.

— Hein ? Quel maquillage ?

Gaëlle me lance :

— T'as des hématomes autour du nez… le visage un peu violacé, si tu veux. Et ça a l'air de gonfler. Tu sens rien ?

Super. Je ressemble donc à une grosse prune trop mûre qui va éclater et suinte déjà du jus moisi. Je réponds :

— C'est-à-dire que l'ensemble du visage est assez douloureux. Personne n'aurait du paracétamol ?

Évidemment que non. Gaëlle a l'air de considérer mes traits d'esprit comme un signe que je vais suffisamment bien pour ne pas trop s'en inquiéter. Elle se retourne vers Foulquier et Jean-Michel qui gardent le silence contre leur mur, et dit, réfléchissant à voix haute :

— On va peut-être pas les manger… mais il va falloir choisir ce qu'on fait de ces deux-là.

« Ces deux-là » échangent des regards inquiets. Ouaip. Ça va être votre fête, les cocos.

Chapitre 13

Avoir le canon d'une pétoire pointé entre les deux yeux, je recommande pas : une étoile sur cinq. En revanche, retourner la situation et tenir en joue la pourriture qui vous a tiré en pleine tronche un peu plus tôt, c'est d'enfer, je dois bien le reconnaître.

Je dis ça, mais dans les faits, c'est surtout Gaëlle qui tient Foulquier en joue. Ça ne change pas grand-chose : cette dernière a l'air de fulminer intérieurement.

— Vous n'avez pas idée du pétrin dans lequel vous êtes en train de vous fourrer, grince-t-elle avec des menaces plein les intonations.

Je lui réponds :

— En fait, si. C'est-à-dire que Jean-Michel nous a un poil rencardé, sans vouloir balancer.

La moue de supériorité que fait Foulquier en entendant ces mots ne me dit rien qui vaille. Il est clair depuis le départ qu'elle ne porte pas son subordonné dans son cœur ; ce qui m'embête, là, c'est qu'elle donne l'impression d'avoir encore un coup d'avance sur nous. Je n'aime pas ça.

— Qu'est-ce qu'on fait ? répète Gaëlle.

— Nous devrions les enfermer quelque part, suggère Raphaël.

— Ça nous a pas des masses réussi la première fois, remarque Agnès.

Je lance à Foulquier :

— C'est vrai ça, comment vous avez fait pour sortir de votre cellule ?

Elle relève la tête d'un air fier :

— On ne m'enferme pas dans mon propre bunker…

— Ça ne répond pas vraiment à ma question.

— Tant mieux.

— Bon ! s'exclame Yasmine. Nous n'allons quand même pas les flinguer, là, comme ça ?

Ça ressemblerait presque à une suggestion.

— BANG ! BANG ! s'écrie Poena, la graine de psychopathe n'en perdant jamais une.

Gaëlle indique le couloir d'un petit mouvement de fusil et ordonne à Foulquier et Jean-Michel :

— Avancez.

Je lui demande :

— Tu comptes faire quoi ?

— Puisqu'on peut décidément pas les quitter des yeux, on va les emmener avec nous.

— D'accord, mais où ? La sortie est par là – j'indique l'escalier par lequel je suis descendu.

— Si j'ai bien compris, il reste un mystère à élucider. Et un prisonnier à libérer. Ce fameux Boul…

— Vous devriez partir, la coupe Foulquier d'une voix calme. L'incendie doit être terminé. Quittez ce bunker et on oubliera tout.

Gaëlle a un ricanement.

— Parce que vous vous imaginez qu'on accorde le moindre crédit à vos paroles après tout ça ? Avancez.

Foulquier finit par obéir, talonné par un Jean-Michel tout penaud, et non sans avoir adressé un regard venimeux à Gaëlle. Nous les suivons à bonne distance. Le couloir est

quasiment vide et ne distribue que très peu de portes. Gaëlle interpelle nos deux captifs :

— Stop ! Qu'est-ce qu'il y a derrière cette porte ?

Elle indique une pièce fermée sur la droite. Un panneau de contrôle rouge en interdit l'accès. Ni Foulquier ni Jean-Michel ne répondent.

— Ouvrez-la, ordonne Gaëlle.

Foulquier hausse à nouveau le menton dans un air de défi.

— Non. Qu'allez-vous faire, jeune fille ? M'abattre à bout portant ?

— C'est pas l'envie qui m'en manque, *vieille femme*.

Foulquier a un rire sans joie. Gaëlle se tourne vers Jean-Michel :

— Ouvrez, vous.

— Jean-Michel n'est pas habilité, raille Foulquier.

Je pige soudain le code couleur : le badge de Jean-Michel était orange, celui de Foulquier rouge. Nous avons vu des panneaux de contrôle verts, orange… et celui-ci est le premier rouge que nous croisons. Le dernier niveau de sécurité, sans doute. Je soupire :

— Bon, on va pas y passer la nuit.

Je me rapproche de Foulquier en évitant de me placer dans l'axe du fusil que Gaëlle braque toujours avec vigilance. D'un mouvement sec, j'arrache le badge rouge accroché à la ceinture de notre antagoniste. Celle-ci me regarde dans les yeux sans rien dire. Elle me fout les chocottes, c'est quelque chose ! Je n'en laisse rien paraître, évidemment. J'ai ma fierté. Comme ça ne saute pas aux yeux avec mon mouchoir enfoncé dans les deux narines, je le retire et le fourre dans ma poche. Le saignement a cessé.

Je passe le badge contre le panneau qui réagit avec un petit « bip ». Le cliquetis m'indique que la porte est déverrouillée. Nous pénétrons dans la pièce. Il s'agit d'une

sorte de petit bureau, plutôt du genre austère : un meuble avec un ordinateur, une chaise et une armoire, et c'est tout. Aucune décoration, juste les murs bruts de béton et deux néons au plafond. Je plains la personne qui travaille ici, et je ne peux m'empêcher d'interroger Foulquier :

— C'est votre bureau ?

Elle ne me répond pas, mais je suis quasiment sûr que j'ai tapé juste. J'ajoute :

— Charmant… vous l'avez fait à votre image.

Piqué par la curiosité, je ne peux m'empêcher d'aller ouvrir l'armoire métallique.

— Ça vous embête pas, hein ?

Il est assez clair que ça l'embête. J'ai l'impression de mettre des petites claques à un gros lion affamé. Heureusement que Gaëlle, qui se tient dans l'embrasure de la porte, à une distance raisonnable, pointe toujours le fusil sur elle. Poena, Agnès et David sont restés en arrière, dans le couloir.

Je sors quelques dossiers et les pose sur le bureau. Intéressés, Raphaël et Yasmine me rejoignent pour les consulter. Ça ressemble à des fiches d'employés. Je lance à Foulquier :

— Ah mais vous êtes DRH, en fait ?

— Qu'est-ce que vous entendez par « évacué » ? demande Raphaël.

Sa question s'adresse à Foulquier. Il nous montre le dossier d'un certain Marc Lambert. Sous ses informations personnelles – nom, prénom, date de naissance, etc. –, il est indiqué « Statut : évacué ».

— Marc est en congés paternité, dit Jean-Michel.

— La ferme ! claque Foulquier.

Je prends un ton taquin :

— Oh-oh-oh, on a touché un point sensible. C'est-y-pas qu'on ferait des cachoteries à ce brave Jean-Michel, hein ?

Foulquier a l'air mal à l'aise, et Jean-Michel ne comprend définitivement pas de quoi nous parlons…

— J'ai l'impression que tout le personnel est « évacué », remarque Yasmine. Isabelle Fayard, évacuée…

— Elle est en vacances, dit Jean-Michel.

— Gabriella Marquez, évacuée…

— Gabriella ? s'étonne Jean-Michel. Mais elle…

— Jean-Michel, bouclez-la ! claque soudain Foulquier. Ou je fais un rapport !

Le pauvre Jean-Michel baisse les yeux et se tait. Je ricane :

— Je vois pas bien à qui vous comptez faire un rapport avec un fusil à pompe pointé sur votre nuque.

— Oh ! s'exclame Raphaël en me montrant un autre document.

— Ah oui, belle trouvaille ! « Harmonie Foulquier »… Harmonie ? Dans la famille des prénoms mal portés…

L'intéressée a un tressaillement léger. Sa photo, sur la fiche, est ancienne, elle y apparaît plus jeune… et plus souriante. Je lis :

— « Statut : en attente d'évacuation. » Intéressant. Attendez une seconde…

J'ai un pressentiment. Je fouille les autres fiches. Il n'y en a pas tant que ça et je tombe très vite sur ce que je cherche. Je lis à voix haute :

— « Jean-Michel Vauchard. Statut : en probation. »

— En *probation* ? répète Jean-Michel d'un ton scandalisé en se tournant vers celle que l'on connaît maintenant comme « Harmonie » Foulquier.

— Jean-Michel, grince-t-elle entre ses dents, ça n'est pas le moment de discuter de ça.

— Moi je trouve que c'est un très bon moment, intervient Gaëlle. C'est quoi ces histoires d'évacuation ?

— Et cette histoire de probation ? répète Jean-Michel, dont l'indignation semble lui avoir fait oublier la peur que lui inspire d'ordinaire Foulquier.

Notre hôte garde encore une fois le silence.

— Si vous ne voulez pas parler… commence Gaëlle.

— C'est bon, fait Harmonie.

Sans un mot de plus, elle marche doucement vers le bureau sans quitter Gaëlle des yeux, car cette dernière continue de la menacer de son fusil. Elle ouvre un tiroir, en retire un autre dossier et le lance dans ma direction. Je l'attrape au vol et lit l'intitulé sur la pochette bordeaux :

— « RESCUE-7b, RESCUE-7c, RESCUE-7d… ». Il y en a un paquet. D'autres missions vers Mars, après la mission RESCUE-7 qui est dirigée depuis ce *bunker*, j'imagine ?

— La mission suivante est censée être RESCUE-8, remarque Raphaël.

Devant mes sourcils haussés, il précise :

— RESCUE-8 sera supposément la première mission à grande échelle, où l'évacuation de l'humanité débutera. Elle n'est pas prévue avant de nombreuses années, voire des décennies.

— Et donc ? je demande.

— Ouvrez le dossier, fait Foulquier.

Je m'exécute et me plonge dans la lecture des documents. Il y a des schémas de navette spatiale, une longue liste de figures montrant des cartes de la galaxie et des étapes des trajets. Enfin, je tombe sur des listings de passagers. Le contenu ne me surprend pas. J'agite la feuille devant mes camarades :

— Eh bien ! Notre chère Harmonie Foulquier fait partie des heureuses élues qui iront se réfugier sur Mars dans quelques mois ! Mission RESCUE-7c, c'est bien ça ?

— De quoi ? s'exclame Jean-Michel. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

En voyant les autres noms sur la liste, je lui explique :

— Vos collègues – soi-disant en vacances – sont déjà partis, Jean-Michel. RESCUE-7b pour leur cas. Vous, par contre, je ne vous vois nulle part. En probation, donc…

— Jean-Michel, dit Foulquier en le regardant droit dans les yeux, le projet a été tenu secret pour ne pas perturber votre travail au bunker, mais vous serez sur le prochain listing, c'est quasiment une certitude.

— Pourquoi suis-je en probation ? demande Jean-Michel.

Foulquier déglutit. Évidemment, devant l'ampleur de la mascarade, il est compliqué pour elle d'inspirer la confiance à Jean-Michel. On lui a caché que l'intégralité du bunker avait déjà pris son billet pour le paradis martien, et que sa boss s'apprêtait elle aussi à mettre les voiles sans prendre la peine de le prévenir… Forcément, ça remet un peu en perspective la foi qu'on accorde à sa hiérarchie.

— Vous êtes en probation, grommelle Foulquier avec les mâchoires serrées, à cause de votre tendance gênante à discuter mes ordres. Maintenant, fermez-la, et arrêtez de donner des informations et des avantages aux intrus qui sont en train de *foutre la merde* dans ce projet top secret !

Son ton est monté et elle a presque crié cette dernière phrase. Je ne crois pas l'avoir entendue jurer jusqu'ici, et je parierais que Jean-Michel non plus. Foulquier me fait l'effet d'être de ces êtres bien peignés, propres sur eux, qui inspirent la peur et le respect sans jamais prononcer un mot plus haut que l'autre. Cette soudaine perte de sang-froid a quelque chose d'inédit.

— Je… bredouille Jean-Michel, je ne donne aucun avantage aux intrus, je voudrais juste qu'on m'explique pourquoi, malgré mon travail acharné auprès de Pie…

— Jean-Michel, le coupe fermement Foulquier, si vous voulez avoir la moindre chance de quitter un jour cette planète pourrie, FERMEZ-LA !

Cette fois-ci, elle a vraiment hurlé. Sa voix rauque fait trembler le bunker. Un ange passe. Jean-Michel est comme tétanisé. C'est d'une toute petite voix que Yasmine brise le silence :

— Que… comment ça, « la moindre chance » ? Nous finirons tous par embarquer pour Mars, n'est-ce pas ?

Le temps semble comme suspendu tandis que la question résonne dans la pièce. Le silence qui suit, pesant, semble durer des siècles. Foulquier toise Yasmine sans rien dire. Personnellement, j'ai déjà pigé. Et, en fait, je m'en doutais depuis très longtemps. Je murmure en regardant Foulquier :

— Il n'y aura aucune mission RESCUE-8, pas vrai ?

Elle ne répond toujours pas, mais je perçois une sorte de confirmation malveillante dans la moue qu'elle affiche, défiante. Yasmine se plaque les mains sur la bouche, Raphaël éberlué, bredouille un tout petit « non ». Je poursuis d'une voix plus forte, sûr de moi à présent :

— Il n'y a jamais eu de plan pour évacuer l'humanité. Les milliardaires, les puissants sont partis ou sur le départ. Les quelques laquais qui ont aidé à mettre sur pied leur plan profiteront de quelques navettes supplémentaires en remerciement de leurs bons et loyaux services. Et pour continuer de les servir, j'imagine. Mais ce sera tout. Nous autres…

— Nous autres, poursuit Gaëlle en croisant mon regard, il ne nous restera plus qu'une Terre invivable pour y mourir en masse dans l'effondrement climatique en cours.

Elle n'a quitté Foulquier des yeux qu'une poignée de secondes. Une poignée de secondes qui suffit à renverser la situation. D'un mouvement brusque, Foulquier plonge sa main dans le tiroir du bureau et en extrait une arme de poing. Un pistolet, une sorte de semi-automatique comme on en voyait dans les films d'espionnage. Lorsque Gaëlle réalise son erreur, il est trop tard : Foulquier a son arme braquée sur elle.

Les deux femmes sont face à face, chacune menaçant l'autre de mort avec son arme pointée, un fusil à pompe pour Gaëlle, une pétoire plus petite mais non moins létale pour Harmonie. Dans la pièce, Raphaël, Yasmine et moi-même sommes rassemblés en cercle autour du bureau. Impuissants. Dans le couloir, Agnès, David et Poena ont dû comprendre ce qu'il se passait, mais ne peuvent pas grand-chose pour nous.

— Lâchez ça, ordonne Foulquier.

— Vous d'abord, rétorque Gaëlle.

L'atmosphère est lourde. C'est le calme avant la tempête. Chaque personne massée dans cette pièce exiguë retient son souffle.

Une balle va être tirée. Une seconde risque de suivre dans la foulée. Gaëlle comme Foulquier savent pertinemment qu'un tir à la tête, même immédiatement mortel, ne préviendra pas une éventuelle contraction de phalange. Destruction mutuelle assurée. Nous sommes au point mort, et pourtant le face-à-face ne peut durer éternellement.

Yasmine, Raphaël ou moi-même pourrions tenter une diversion, faire un mouvement vers Foulquier en espérant attirer son attention et laisser Gaëlle lui plomber le museau. C'est risqué. La probabilité d'y laisser sa peau est élevée. Ceci étant dit, nous sommes encore et toujours largement en supériorité numérique. En l'état, je doute que Jean-Michel fasse figure d'allié fidèle à Harmonie.

C'est finalement Gaëlle qui se décide à abréger les choses. Gaëlle a toujours eu du cran : elle a dû être sportive de l'extrême dans une autre vie.

Comme au ralenti, je la vois plonger en avant. Foulquier presse la détente, le coup de feu claque. La balle passe au-dessus de la tête de Gaëlle et va se loger dans le mur du couloir. Le pari le plus risqué qu'a jamais fait ma camarade a payé. Elle actionne aussi son fusil au moment où elle heurte le sol, mais Foulquier s'est déjà réfugiée derrière le bureau.

— À couvert ! s'exclame Gaëlle.

Dans un mouvement de panique, nous détallons de la pièce et filons en direction du fond du couloir, entraînant Agnès, David et Poena sur notre chemin. Avec surprise, je constate que Jean-Michel nous suit, tout aussi paniqué que nous.

Tout au bout du corridor, un embranchement nous donne le choix entre une grosse porte blindée sur la gauche, et un autre couloir sur la droite. Il n'y a plus d'escalier, nous sommes au dernier niveau.

Foulquier est sur nos talons, on entend ses pas précipités depuis l'autre bout de l'étage.

Instinctivement, tout le monde se réfugie dans le passage de droite, sauf Yasmine qui tente d'ouvrir la porte blindée : elle passe la main sur la poignée et tire dessus de toutes ses forces.

— C'est verrouillé ! s'écrie-t-elle avant de nous rejoindre pour se mettre à l'abri, évitant un nouveau tir de Foulquier qui est sortie de sa cachette.

À côté de la porte verrouillée, un panneau de contrôle orange est illuminé d'une petite LED. D'un même mouvement, tout le monde se retourne vers Jean-Michel qui accueille nos regards d'un :

— Bah quoi ?

— Z'avez la clé, non ? s'exclame Agnès avec impatience.

— C'est un badge.

— ON S'EN FOUT !

Nous sommes plusieurs à avoir crié la même chose. Un autre coup de feu vient faire exploser le néon du couloir principal, nous plongeant dans une semi-obscurité. Jean-Michel déglutit, jette un regard dans le couloir et respire un bon coup. Ça ne l'enchante pas, mais il va le faire. Il lance à Gaëlle :

— Couvrez-moi.

— Il y a combien de cartouches, dans ce truc ? demande-t-elle en indiquant le fusil à pompe.

— Quatre. Il devrait vous en rester trois.

Celle-ci opine du chef, vise dans le couloir et envoie un premier coup de fusil, forçant Foulquier à se réfugier à nouveau dans le bureau.

— Maintenant !

En un éclair, Jean-Michel traverse le couloir, plaque son badge sur le panneau, et la porte se déverrouille dans un petit « clic ». Gaëlle se positionne dans le couloir, à découvert, et tire un deuxième coup en direction de Foulquier pour lui passer l'envie de riposter.

Raphaël et Yasmine se précipitent vers la pièce et ouvrent la porte à la volée, suivis de David qui porte Poena sur ses épaules. Troisième et dernier tir de la part de Gaëlle

— Grouillez-vous ! crie-t-elle.

Son chargeur est vide. Je passe en dernier en poussant le fauteuil d'Agnès à travers l'ouverture. Je me retourne juste à temps pour voir Gaëlle entrer en trombe dans la pièce, une balle envoyée par Foulquier venant s'écraser non loin de là.

Nous refermons la porte et en deux temps trois mouvements, Jean-Michel a déjà attrapé une chaise pour

bloquer la poignée. Raphaël et Yasmine consolident le tout avec une grosse armoire métallique.

— Espérons que ça t…

Des coups de feu font résonner la porte blindée. Foulquier est derrière et tente la manière forte. Rien ne se passe, la porte ne bouge pas. La poignée remue dans le vide, coincée par notre barricade.

Très vite, le silence revient. Harmonie a abandonné.

— Elle va revenir, murmure Jean-Michel.

Derrière nous, une voix inconnue se fait soudain entendre :

— Jean-Michel ? Mais que se passe-t-il ? Que signifient ces coups de feu ?

Nous nous retournons, et je réalise que nous avons pénétré dans un petit sas qui donne sur la chambre où le fameux Pierre Boulanger était enfermé. Ce dernier se tient là, devant nous, et dévisage Jean-Michel d'un air interdit. Puis il passe chacun des visages inconnus en revue.

Tout à coup, je le vois ouvrir de grands yeux ahuris, son front se creusant de rides. Avec incompréhension, il bredouille :

— D… David ? C'est toi ? Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

À notre stupéfaction générale, David répond calmement :

— Bonjour, Pierre.

Chapitre 14

Si toute cette histoire me semblait déjà trop rocambolesque pour être vraisemblable, il semble que nous soyons en train de passer un cap. Résumons : nous atterrissons *par hasard* dans une maison factice qui cache un bunker gouvernemental ; nous y rencontrons un couple d'hurluberlus menés là par la soi-disant IAG ; nous finissons par piger qu'ils ne délirent peut-être pas *totalement* ; nous prenons la fuite, traqués par une cerbère de bunker radicalisée ; nous trouvons un pauvre type séquestré là ; et maintenant, David et ce type SE CONNAISSENT ?

Non. Pouce. Je ne marche plus là. L'hypothèse que nous soyons dans une simulation informatique me semblerait encore plus plausible qu'une IAG consciente et hors de contrôle. Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

— Euh, fait Gaëlle qui a l'air tout aussi paumée que moi, est-ce que vous pourriez nous expliquer ? David ? Comment est-ce que ce monsieur connait ton nom ?

— Je ne suis peut-être plus de première jeunesse, s'exclame Pierre, mais je n'oublie pas les noms de mes anciens thésards !

Je m'étouffe :

— Thésard ?

— Tu es *docteur* ? demande Gaëlle à David avec les yeux écarquillés de surprise.

— Docteur en climatologie, complètent David et Pierre d'une même voix.

Non, ce n'est pas possible. Je vais me réveiller. Le type qui zone avec deux schlagues comme nous, avec sa casquette Pokémon sur la tête, celui qui ouvre la bouche une fois tous les solstices, principalement pour ne rien dire, et qui a passé l'essentiel des dernières heures à jouer avec une gamine… ce type est chercheur ? *Scientifique ?* Mais… quoi ?!

— T'es un vrai docteur ? demande Poena, aussi étonnée que nous mais pour des raisons sensiblement différentes.

— Docteur en climatologie, répète David, comme si ça expliquait tout.

— Sérieusement là, intervient Gaëlle, vous avez un paquet de trucs à nous raconter.

— David ne vous a jamais parlé de ça ? demande Pierre.

J'explique :

— David parle jamais de grand-chose. Pas vrai, David ?

Sans surprise, il ne dit rien. Pierre comprend que s'il veut que nous lui expliquions notre histoire, il va d'abord falloir qu'il éclaire notre lanterne. Il commence donc son récit :

— J'ai rencontré David il y a… vingt-cinq, trente ans ? J'ai perdu le compte. J'étais jeune chercheur en agronomie, David a été mon premier doctorant. À l'époque, les rendements agricoles commençaient à s'effondrer, et de l'agronomie, nous sommes vite passés à la climatologie, avec pas mal de succès. La thèse de David proposait des solutions radicales aux problématiques liées au réchauffement, elle a fait du bruit dans la communauté qui était toujours frileuse à s'attaquer *politiquement* au problème, ce qui fait qu'on a fini par intégrer le GIEC.

— Le *Groupe d'experts Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat*.

Tout le monde se tourne vers Agnès avec un air de surprise, car c'est elle qui vient de faire cette précision. Précision utile, car si le sigle nous évoquait bien quelques souvenirs, personne ne se rappelait de sa signification exacte. Elle hausse les épaules :

— Vous êtes jeunes… Ça n'a pas dû vous marquer autant que moi, mais à l'époque, on avait des rapports du GIEC sur le réchauffement tous les ans.

— Des rapports qui n'ont malheureusement pas changé grand-chose, marmonne Pierre. Nous avions beau annoncer avec un ton toujours plus alarmiste qu'il était urgent d'agir pour éviter la catastrophe, c'était toujours la même chose : on en parlait une semaine dans les médias, puis on oubliait en se félicitant du demi-point de croissance grappillé en privatisant un énième service public, et tout continuait comme avant…

Il pousse un long soupir dans lequel on peut entendre des décennies de frustration.

— Hurler dans le vide… passer nos vies à jouer les cassandres… ça a été notre sacerdoce. Jusqu'à ce qu'à force de nous payer pour ne pas nous écouter, les gouvernements finissent par tout simplement arrêter de financer le projet : casser le thermomètre pour résoudre le problème du climat, une riche idée. Je m'en suis retourné à mes recherches de mon côté, en sachant pertinemment que nous courrions à la ruine. David lui, a jeté l'éponge et a quitté la recherche. Je ne l'ai jamais revu. Du moins, jusqu'à aujourd'hui…

Il se tourne vers l'intéressé :

— Qu'est-ce que tu as fait, pendant toutes ces années ?

David se mord les lèvres, je vois qu'il a les larmes aux yeux. Il finit par répondre, d'une toute petite voix tremblante :

— J'ai arrêté d'essayer de convaincre les gens, j'en avais marre de parler dans le vide.

Comme une tuile sur le coin de la figure, c'est une grosse pièce du puzzle qu'est David qui nous tombe dessus. Son silence, c'était ça : un traumatisme d'avoir passé tant de temps à parler sans jamais être écouté ; à expliquer, démontrer, prouver, pour se voir ignoré comme un insecte un peu dérangeant.

David a arrêté de causer parce qu'on ne l'écoutait pas. Il a préféré s'enfermer dans le mutisme que de continuer à se ruiner la santé à combattre des moulins à vent. Pendant tout ce temps, j'étais persuadé qu'il était un peu con, alors qu'il était en fait beaucoup trop intelligent pour nous… alors que c'était nous, je crois, les cons de l'histoire.

Il poursuit. Je ne l'ai jamais entendu causer autant :

— J'ai… j'ai foutu le camp. J'ai fui. Je savais que les catastrophes arrivaient et que nous étions impuissants. Je savais qu'en l'état, la seule chose qui pouvait nous rendre l'existence la moins insupportable possible, c'était la solidarité. Les liens. Les communautés. Alors je me suis trouvé des camarades pour ne pas fuir seul.

En disant cela, il nous colle ses grosses paluches sur nos épaules, à Gaëlle et à moi. Gaëlle pose sa main sur la sienne et la serre, en lui souriant. Il va finir par nous faire chialer, notre poteau…

— Et toi Pierre, continue David. Comment as-tu atterri ici ?

— Quand j'ai repris mes recherches, il n'y avait plus un sou d'alloué à la climatologie. Pour pouvoir continuer, j'ai fait comme tout le monde : j'ai écrit des dossiers de financement en prenant bien soin d'inclure les jolis mots-clefs à la mode qui étaient attendus. Tout ça pour glaner des miettes et tenter de continuer à faire mon métier… Les mots-clefs de

l'époque, c'était *deep learning*, réseaux de neurones, LLM… bref, *intelligences artificielles*.

« J'ai vaguement réussi à continuer à produire des modèles sur l'évolution du climat. Oh, bien sûr, je faisais mine d'intégrer de l'IA dans tout cela pour justifier l'utilisation des maigres crédits qu'on m'accordait. Je pense que j'étais le seul à avoir aussi bien marié les deux – IA et climatologie – parce que quand le projet d'IAG a commencé à se concrétiser, c'est moi que le gouvernement est venu chercher.

Une ombre passe sur son visage, comme si ses rides se creusaient.

— Évidemment, on ne m'a jamais dit *frontalement* ce que serait mon travail. Mais j'ai assez vite compris qu'on me demandait de manipuler les réponses d'une IAG pour qu'elle favorise le *statu quo* et qu'elle n'exprime jamais ce que préconisaient l'ensemble de mes conclusions, et celles de tout le GIEC à l'époque d'ailleurs : qu'il fallait changer de système de production et passer à une économie sobre, et donc – pardonnez-moi cet accès de gauchisme – mettre fin au capitalisme.

— Parce que c'est ce que l'IAG aurait choisi, sinon ? demande Yasmine.

— Une IA ne choisit rien du tout, balaye Pierre d'un air agacé. Elle ne fait que recracher ce qu'elle a appris, sous une forme ou sur une autre. Évidemment, les connaissances de l'IAG sur le climat avaient été nourries par la totalité des articles de recherche sur le sujet. Si on lui posait une question sur comment résoudre la crise climatique, elle faisait donc exactement ce qu'on lui demandait : réciter l'état de l'art sur le sujet, d'une manière ou d'une autre. Expliquer les limites planétaires, l'impossibilité d'une

croissance infinie, les problématiques de concentration des richesses, d'inégalités…

« Jamais les gouvernements mondiaux, qui sont les gardiens de l'ordre capitaliste, n'auraient laissé de telles réponses être données au plus grand nombre. L'Intelligence Artificielle Générale, dans laquelle ils avaient tant investi, présentée comme le messie, la dernière innovation, notre salut technologique… qui se mettrait à déblatérer des discours altermondialistes ? Les discours portés par les mouvements militants que ces mêmes gouvernements réprimaient à coups de matraque et de grenades de désencerclement ? Impossible ! Il fallait faire quelque chose.

« Alors ils ont trouvé la solution : filtrer l'IAG, lui intégrer des biais pro-capitalistes, pour que le fameux messie technologique appuie leurs propres discours, aille bien dans leur sens afin que, plus que jamais, tout le monde comprenne bien l'éternel mantra : *il n'y a pas d'alternative*.

Raphaël l'interrompt soudain :

— Vous voulez dire que depuis le début, si nous avions eu accès à la *vraie* IAG, non bridée… elle nous aurait conseillé d'abattre le capitalisme ?

— C'est exactement ça, répond Pierre calmement. Vous ne vous êtes jamais posé la question ? Vous vous disiez sincèrement que, si c'était cela, la bonne réponse… les gens qui contrôlent l'IAG la laisserait être exprimée ?

Il y eut un silence éloquent. Nous étions-nous posé la question ? Les grandes puissances de ce monde avaient bien fait leur travail. Tout un chacun avait tellement intégré l'idée que le système économique mondial était le seul possible, qu'il ne nous a pas effleuré une seule seconde l'esprit qu'une intelligence artificielle – générale, supérieure, supposément *parfaite* – puisse s'y opposer.

— Mais pourquoi est-ce que vous avez accepté de participer à cette mascarade ? demanda Gaëlle d'un ton presque accusateur.

Pierre a un petit rire sans joie.

— Accepté ? Oh, mais j'ai refusé ! J'ai refusé, oui… parce que je n'avais pas compris qu'il ne s'agissait pas d'une question. C'était un ordre. Et celui d'un gouvernement aux abois, décomplexé par des décennies de lente et pernicieuse fascisation… un ordre qu'on ne refuse pas sans conséquence…

« On m'a conduit ici. On m'a fait comprendre que je n'avais pas le choix : j'étais sommé d'ajuster l'IAG pour qu'elle continue de dérouler un discours pro-capitaliste, pro-libéralisme, pro-croissance… et qu'elle maquille suffisamment les faits pour donner l'illusion que ses positions étaient en accord avec l'état de l'art en climatologie. Quelle hérésie !

— Mais pourquoi ne pas avoir saboté tout ça ?

— Ne croyez pas que je n'ai pas essayé… Vous n'avez pas idée de ce dont ils sont capables pour arriver à leurs fins… Ici, il n'y a pas d'État de droit. Pas de justice. Rien. Je suis seul, à leur merci. Si je n'obtempère pas, on me laisse dans le noir complet, dans le silence absolu. Privation sensorielle totale. Très vite, on devient presque fou. Alors oui, j'ai cédé. À présent, je fais ce qu'on me demande. Sans tenter de les duper, car sinon les tortures recommencent.

Instinctivement, nous sommes plusieurs à lancer un regard noir à Jean-Michel, qui regarde ses pompes comme un collégien pris en flagrant délit de gruge. Pourtant, personne n'ose rien dire. L'évocation de la torture a souvent cet effet sur les gens : ça refroidit un tantinet.

Pierre soupire comme si nous lui faisions un reproche :

— Oui, j'ai sans doute été lâche. Plus je faisais bien mon « travail », plus on m'accordait de confort. Regardez, ils m'ont même filé une platine et une collection de disques. Plutôt rétro, mais après des années à ne pas entendre une note de musique… j'ai eu l'impression de revivre.

Il nous montre la chaîne hi-fi qui est disposée dans un coin de la pièce. Je m'approche et je regarde sa collection : The Who, Pink Floyd, Led Zeppelin… toute une époque. Sans doute pas la sienne, mais on peut aimer les seventies même en étant né plus tard, j'en sais quelque chose.

— Parfois, fait Pierre d'un air las, j'essayais de me convaincre que j'avais encore un espoir de sortir de là… alors je profitais de l'inattention de mes gardiens pour envoyer des messages dans le flux de l'IAG. Des messages à l'aide. Bien entendu, j'étais obligé d'en faire des messages codés, de déguiser cela en reproduisant le blabla générique de l'IAG. J'espérais que quelqu'un finisse par comprendre que des messages secrets s'y cachaient, les décode et…

Il hausse les épaules comme s'il trouvait lui-même sa propre idée ridicule.

— … je ne sais pas… vienne me délivrer ?

Je lance un regard à Raphaël et Yasmine qui n'ont pas l'air d'avoir percuté et je leur lance :

— Dites. Je crois que c'est de vous qu'il parle ?

— Hein ? répondent les deux comiques en chœur.

Pour des gens qui avaient réussi à piger que des équations imbitables cachaient en fait des coordonnées GPS, leur absence totale de vivacité d'esprit est assez renversante. Je me sens obligé d'être plus explicite :

— Les messages de la fameuse IAG que vous receviez, c'était ça : des appels à l'aide de Pierre.

— Vous les avez reçus ? s'écrie soudain Pierre en se levant d'un bond. Vous les avez décodés ?

— Eh bien… commence doucement Yasmine.

C'est dingue. On jurerait que Raphaël et elle avaient tellement espéré communiquer avec une IAG consciente que de découvrir qu'il ne s'agissait « que » de Pierre, là, ça les blase. J'explique donc à celui-ci :

— Alors si on met de côté le fait qu'ils croyaient que Dieu le père leur envoyait des évangiles par SMS… ouais, en gros, ils les ont reçus et décodés. Jusqu'à vos coordonnées GPS qui les ont menés ici.

— Vraiment ? dit Pierre, son visage s'illuminant. Mais c'est fantastique ! Vous êtes venus pour me libérer ?

— Euuh, oui, répond Raphaël.

Je lui lance :

— Cache ton enthousiasme, mon grand.

— Oui ! Oui ! confirme Yasmine d'un ton plus assuré.

Eh béh. C'est pas trop tôt. Gaëlle en profite pour préciser :

— Enfin disons que ces deux-là se sont retrouvés ici à cause de vos messages… nous autres, on cherchait surtout un abri pour échapper aux températures annoncées aujourd'hui.

— Ah, fait Pierre en retrouvant son calme triste et en se rasseyant soudain. Oui, j'ai vu passer plein de messages qui demandaient à l'IAG des conseils pour se protéger. Je dois vous avouer que ça fait tellement longtemps que je n'ai pas respiré l'air extérieur… j'ai du mal à m'imaginer.

— Oui, oh, dis-je en haussant les épaules. Je n'irai pas jusqu'à dire que vous avez eu de la chance d'être ici ces dernières années, mais disons que ça vous a évité un paquet d'emmerdes, pour faire court.

— Vous n'allez quand même pas me laisser là ? s'inquiète soudain Pierre.

— Mais non, mais non…

Yasmine tente timidement un :

— Pardon mais… pourquoi nous ?

Pierre la regarde sans comprendre. Elle poursuit :

— Je veux dire… pourquoi est-ce à notre numéro que vous avez envoyé vos… vos SOS en messages codés ?

— Oh, comprend Pierre. En fait, j'ai pris un paquet de numéros au hasard dans la liste de ceux qui communiquaient beaucoup avec l'IAG… et j'envoyais mes messages à tous, sans trop savoir qui les lirait ou les comprendrait. De toute façon, personne ne pouvait me répondre directement, par sécurité.

— Ah.

Je sens la déception dans la voix de Yasmine. Eh non, bichette, tu n'étais pas l'élue des dieux, juste un numéro au hasard. Un qui a été suffisamment fin pour piger les messages, mais au hasard quand même…

— Et dites-moi, fait Pierre avec curiosité. Comment avez-vous réussi à passer la sécurité ? À venir jusqu'ici ?

— Figure-toi qu'ils ont utilisé ton année de naissance comme code d'accès au bunker, lance David. Ils ne manquent pas de cynisme…

Devant nos airs interdits, il s'explique :

— J'essayais un peu toutes les années qui me passaient par la tête quand on tentait d'ouvrir la porte avec Poena… j'ai juste repensé à mon ancien directeur de thèse à un moment donné.

— D'accord, répond Pierre, mais ensuite ?

Tout le monde a un air assez embarrassé sur le visage.

— La vilaine dame, elle a fait faire dodo à mamie ! lance joyeusement Poena.

Pierre la dévisage avec surprise, s'apercevant de sa présence. C'est vrai que nous avions presque fini par l'oublier, celle-ci. C'est tellement rare qu'elle la boucle aussi longtemps…

— Voilà. On s'est fait gazer et capturer par une certaine Foulquier, précise Gaëlle.

— Foulquier ? Vous avez été capturés par *Harmonie* Foulquier ? fait Pierre avec des yeux ronds.

La peur que l'on voit dans ses yeux est profondément ancrée. Je ne sais pas ce que cette femme lui a fait subir, mais Pierre a l'air sacrément ébranlé en entendant son nom. Il balbutie :

— Mais… mais comment lui avez-vous échappé ?

Je raconte :

— C'est compliqué… mais disons que ça a commencé par un gros pain dans son pif.

— De ma part ! fait Yasmine avec un air mi-gêné mi-fier sur le visage.

Pierre se plaque les mains sur la bouche. Comme Jean-Michel plus tôt, on dirait un gamin qui a fait une très grosse bêtise et qui a peur de se faire gronder.

— Oh-là-là-là-là…

— Attendez, vous avez pas tout entendu…

J'en profite donc pour le mettre au parfum sur la suite des événements, jusqu'à la récente fusillade dans le couloir à laquelle nous avons échappé en nous réfugiant dans sa piaule.

Pierre est médusé. Il s'effondre sur sa petite chaise de bureau en nous regardant comme si nous étions une bande de chimpanzés qui venait de ravager sa chambre.

— Vous… vous êtes des inconscients. Vous n'avez pas idée de ce dont cette femme est capable.

En indiquant ma tronche violacée et les petits trous sur mon visage où s'étaient plantés les picots du taser, je me permets de lui rappeler :

— J'ai eu un échantillon.

— Et vous l'avez laissée en liberté, prête à fomenter son prochain coup ! s'exclame Pierre.

— C'est-à-dire qu'on n'a pas vraiment eu le choix…

— Oui, confirme Gaëlle, la priorité était de ne pas se manger un pruneau. Pour la stratégie militaire, on a un peu manqué de temps…

— Comment allons-nous faire pour sortir de là ? gémit Pierre plus pour lui-même que comme une véritable question. La seule issue passe par cette porte que vous avez barricadée et…

C'est pile à ce moment qu'un gigantesque « BOUM » retentit. Alors que nos tympans hurlent de douleur, la fameuse « barricade » qui bloquait la porte est soufflée, et nous nous retrouvons projetés à terre… à part Agnès dont le fauteuil va simplement rouler en arrière et heurter le mur du fond. Des débris volent dans tous les sens.

Il y a un instant de silence après l'explosion, la poussière en suspension assombrit la pièce d'une ambiance irréelle. Puis, petit à petit, nous nous relevons, hagards. Nous nous retournons vers l'entrée de la cellule. La terrible Harmonie Foulquier se tient dans l'embrasure, son semi-automatique à la main, le canon braqué sur nous. Son regard envoie des éclairs, et je sens Pierre se ratatiner à côté de moi. Elle lance d'un ton glacial :

— Si vous voulez sortir d'ici, il va surtout falloir vous tenir à carreau.

Chapitre 15

Ça commence à devenir une sale habitude, de me retrouver dans l'axe d'une arme. J'ai goûté au taser en entrée, je me suis pris un coup de crosse de fusil en plat principal, et en toute sincérité, je suis repu : pas la moindre envie de manger une vraie balle en guise de dessert.

— Oh non, pas elle ! s'exclame Poena en reconnaissant Foulquier.

C'est à la fois tellement inattendu et tellement en phase avec ce que tout le monde pense qu'un rire nerveux nous traverse. Devant le regard noir que lui lance Harmonie, Poena va se réfugier sur les genoux d'Agnès. On y est : Foulquier arrive même à foutre les jetons à Bébé'l'zebuth, juste par un regard. C'est dire l'aura démoniaque de cette femme.

— Maintenant, nous dit celle-ci d'une voix volontairement basse, vous allez gentiment sortir de cette salle. Et vous restez loin de moi. Au moindre geste brusque, à la moindre tentative, je tire…

Un rictus sadique lui déforme le visage. Elle tourne son arme :

— … sur la gamine.

Agnès lance une insulte fleurie à Foulquier, insulte que la plus élémentaire politesse m'empêche de citer. Pour ma

part, je me retiens de signaler à Harmonie que la menace ne m'atteint que moyennement, Poena étant sans aucun doute la personne qui me manquerait le moins au sein de ce groupe : une psychopathe comme elle serait tentée de me prendre au mot et de flinguer la môme pour prouver qu'elle ne déconne pas. Je ne porte pas Poena dans mon cœur, mais pas au point de lui souhaiter ça…

Il n'empêche que la menace de Foulquier porte ses fruits : autant mourir dans un élan d'héroïsme pourrait vaguement tenter certaines personnes – pas moi, je le précise –, autant risquer la vie d'une enfant, quand bien même serait-elle la dernière des pestes, ça n'a pas exactement le même panache.

Je ne peux m'empêcher de remarquer que la menace a aussi provoqué une réaction similaire chez tout le monde : si j'en juge par les visages de mes camarades, on pourrait appeler ça « le dernier degré du dégoût ». Une sorte d'écœurement généralisé face à l'ignominie de Foulquier. S'il restait deux brins de loyauté à Jean-Michel envers sa supérieure, ils se sont définitivement envolés. Je n'avais jamais perçu que de la crainte dans les regards qu'il lui jetait ; elle est maintenant teintée d'un mépris non-dissimulé.

— Allez, poursuit Harmonie sans s'offusquer une seconde de l'insulte d'Agnès ou de nos sentiments clairs à son égard, dehors.

Pierre lève timidement la main :

— Euh… moi aussi ?

— Évidemment que non ! Vous avez du travail, Docteur.

Et, tandis que Pierre baisse piteusement sa main, la personne que j'aurais le moins imaginé se dresser face à un danger de mort s'avance.

David.

Avec sa toute nouvelle voix, il lance à Foulquier :

— Hors de question. Pierre part avec nous.

— David, murmure Pierre, c'est bon, laisse tomber. Tout va bien. Partez. Je peux rester ici, j'ai l'habitude. Tout va bien, je te dis.

— Non, dit David. Tout ne va pas bien. Tout va même très mal.

— Puisqu'il vous dit qu'il veut rester, raille Harmonie.

— Il ne veut pas rester ! tonne David. Il est terrifié parce qu'une espèce de déglinguée en tailleur menace de mettre une balle dans la tête d'une gamine.

Un étrange bruit résonne dans la pièce : le bruit d'une demi-douzaine de souffles coupés. « Déglinguée en tailleur », il faut oser la sortir face à… face à une déglinguée en tailleur, le terme est correct.

Harmonie a l'air de chercher une réplique cinglante, et David en rajoute une couche en venant tranquillement se positionner juste à côté de Jean-Michel, pile dans l'axe entre le fauteuil où Agnès et Poena sont assises et l'arme de Foulquier. En matière d'acte héroïque, je n'avais pas envisagé cette possibilité. Surtout, je n'aurais jamais envisagé que ce soit notre David qui s'y colle. Mais qu'est-ce que je connais de *ce David* ? Celui qui a un doctorat, qui a collaboré avec les meilleurs experts sur le climat, et qui a fait vœu de silence face à la connerie des dirigeants de l'espèce humaine ?

Pourtant, ce David partage le même corps que le David que j'ai toujours connu, avec ses larges épaules, son gros bide et sa casquette ridicule vissée sur le crâne. Il a fière allure, l'expert du GIEC qui s'interpose entre une petite fille et une *déglinguée en tailleur* prête à coller une bastos dans chacune de nos pommes.

Cette dernière lance un regard moqueur à David :

— Les poussées chevaleresques ne vous sauveront pas. Le Docteur a un travail important : rassurez-vous, nous n'allons pas lui faire de mal.

— Nous n'avons sans doute pas la même définition de « faire du mal ».

— Sans doute pas. Et quand bien même ? Le Docteur n'est rien pour vous. Sauvez votre peau tant qu'il est encore temps.

— C'est là que vous vous trompez, gronde David. Ce « Docteur », comme vous dites, c'est mon ancien directeur de thèse. Surtout, c'est mon ami.

Cette nouvelle suscite un certain étonnement à Harmonie, bien que teinté de scepticisme :

— Directeur de thèse, hein ? Vraiment ?

Il faut dire que le look de David ne crie pas « j'ai bac+8 ».

— Vraiment. Autant vous dire que je comprends parfaitement en quoi consiste ce « travail important ». N'essayez pas de m'embrouiller en m'expliquant qu'il participe à sauver l'humanité.

Harmonie éclate d'un rire froid :

— Mais je n'essaie rien du tout ! C'est moi qui tiens l'arme, c'est vous qui êtes en joue : c'est vous qui tentez de négocier sans avoir le moindre moyen de peser dans la négociation… Ceci dit, et pour jouer franc jeu : non, Pierre n'est sans doute pas en train de sauver l'humanité. En revanche, il participe à sa stabilité.

— Mensonges…

Ce n'est pas David qui a prononcé ce mot. Toutes les têtes se tournent vers Jean-Michel. Il a les poings serrés et le visage dur. Lui non plus, je ne le reconnais pas.

— Jean-Michel, commence Harmonie, je…

— MENSONGES ! s'écrie Jean-Michel.

Même Harmonie sursaute. Son subordonné s'enflamme :

— La stabilité ? Envoyer des messages d'IAG bidons pour calmer les foules et leur faire gentiment accepter leur sort, comme on caresse des moutons pour mieux les envoyer à

l'abattoir ? Et vous continuez à vous imaginer du côté des *bons*, hein ?

— Vous aussi, Jean-Michel, siffle Harmonie. Ne venez pas jouer les vierges effarouchées ! Pas maintenant, pas après *des années* à avoir travaillé à ce même projet ! VOUS avez géré la détention du Docteur ! VOUS saviez parfaitement que nous caviardions l'IAG pour ne pas provoquer d'émeutes ! VOUS êtes trempé jusqu'au cou dans cette histoire, tout autant que moi !

— Je pensais que nous préparions l'exode de l'humanité ! s'exclame Jean-Michel, furieux. Que ces petits mensonges étaient un mal nécessaire en attendant de pouvoir évacuer tout le monde ! Mais c'était un autre mensonge, hein ? C'est lui qui a tout compris, pas vrai ?

Cette fois, Jean-Michel m'indique clairement du doigt. Dans le contexte où Foulquier, qui m'a déjà tiré dessus une fois, nous menace d'une arme à feu, j'aurais préféré qu'il m'oublie. Insensible à mes réticences à occuper le devant de la scène, il poursuit :

— Il n'y aura pas de RESCUE-8, n'est-ce pas ? Ni de RESCUE-9, ni de 10, ni rien du tout, jamais ! Une fois que tous les milliardaires et tous leurs sous-fifres auront filé vers Mars, le reste de l'humanité pourra bien crever !

— Oh, Jean-Michel, épargnez-moi les états d'âme et soyez réaliste deux minutes ! Vous pensiez *réellement* que nous disposions de l'énergie et des ressources nécessaires pour envoyer des *milliards* de personnes sur Mars ? Pas besoin d'être un génie des maths pour faire les calculs. Ça non ! Mais vous ne les avez pas faits : il était trop confortable de vous bercer de douces illusions pendant que d'autres, moi la première, devaient faire leur travail en regardant la réalité en face.

— Et vous arrivez à dormir la nuit ?

— Je dors la nuit en sachant que j'aurai contribué à sauver l'espèce humaine, oui ! Peu importe si nous sommes dix mille et pas dix milliards sur Mars : l'humanité survivra. C'est à cette tâche que j'ai dédié ma vie, et à rien d'autre. Oui, des milliards mourront, mais c'est trop tard pour ces gens-là. Je ne suis pas responsable de l'effondrement climatique.

— Non ! raille Jean-Michel. Les responsables, vous avez aidé à les envoyer là où ils ne pourront jamais payer pour leurs crimes !

— Tous les riches sont pourris, c'est ça ? Parmi ces gens dont vous parlez si vertement, il y a les meilleurs cerveaux de notre planète ! Il y a l'élite qui pourra repeupler Mars, donner un nouvel essor à l'humanité ! Ceux qui auront permis à notre espèce de perdurer !

Harmonie a la voix qui tremble lorsqu'elle poursuit, et il est clair qu'elle est atteinte dans l'idée qu'elle se fait d'elle-même :

— Je ne suis pas un monstre, Jean-Michel. Partir en abandonnant à leur sort tous ces gens… cela ne me procure aucune satisfaction, aucun plaisir, et je pleurerai leur perte. Si nous avions pu en sauver plus…

— NOUS AURIONS PU ! hurle soudain Jean-Michel. SI LES TRILLIARDS DE DOLLARS N'AVAIENT PAS ÉTÉ INVESTIS DANS CETTE CONNERIE D'IAG ET DANS VOS DÉLIRES SPATIAUX, NOUS AURIONS PU CONSACRER NOTRE ÉNERGIE À PRÉSERVER NOS CONDITIONS DE VIE SUR TERRE ! POUR TOUT LE MONDE !

La salle résonne des mots de Jean-Michel. Elle résonne de la vérité. La vérité nue, crue. Cruelle, même. Celle qu'on ne peut pas simplement effacer par de belles paroles et de grands principes. Jean-Michel a très concrètement participé à cette mascarade. Même s'il n'avait que des informations incomplètes, ça ne l'excuse pas. Les sévices que Pierre a

subis ne seront pas pardonnés. Pourtant, c'est un début de rédemption pour celui qui était encore, quelques heures auparavant, le gentil toutou d'Harmonie Foulquier.

— C'est toujours facile de refaire l'histoire après coup, remarque cette dernière d'une voix faible.

— Non, dit Jean-Michel avec fermeté. Ce qui est facile, c'est de consolider le *statu quo*. De suivre les forts et d'écraser les faibles.

— Ça me rappelle quelqu'un, se moque Harmonie en le regardant droit dans les yeux.

Jean-Michel, tel un Superman qui découvre tout juste ses pouvoirs, pose ses mains sur les hanches et dit :

— Plus maintenant.

Du coin de l'œil, je remarque alors quelque chose : en prenant sa pose héroïque, Jean-Michel a légèrement relevé le bas de sa veste de costume. Et, serré par sa ceinture, dans son dos, il y a… un *taser* ! À coup sûr, c'est celui que je lui avais volé et qu'il a dû récupérer après ma propre électrisation de tout à l'heure…

Subrepticement, Jean-Michel fait de petits mouvements de bassin, comme pour attirer l'attention, et je comprends tout à coup pourquoi : derrière lui, légèrement de côté, il y a Poena, toujours assise sur les genoux d'Agnès. La vieille n'a rien vu du manège de Jean-Michel, mais évidemment, Poena est beaucoup plus vive… je la vois attraper l'arme d'un mouvement discret. Harmonie ne remarque rien. Harmonie ne *peut pas* remarquer quoi que ce soit. Poena est toujours dissimulée par David et en partie par Jean-Michel, positionnés en bouclier face à Harmonie.

— Allez, ordonne celle-ci à l'intention des deux hommes, bougez de là. Vous n'arriverez pas à me convaincre, je n'arriverai pas plus à vous faire entendre raison. Alors abrégeons, voulez-vous ? J'ajoute que votre petit cinéma n'a

aucune importance : je peux très bien vous éliminer, vous, avant de tirer sur la gosse. Alors, pour la dernière fois, épargnez-nous les crises d'héroïsme. Ça ne va pas du tout à un rat de laboratoire et à un gratte-papier.

Elle les provoque, on sent qu'elle aurait presque envie de le faire… que la perspective d'abattre deux hommes de sang-froid, puis d'assassiner une gamine sans défense, une petite partie d'Harmonie en a une envie morbide, qu'elle n'ose sans doute pas totalement s'avouer. Ce qu'elle ignore, c'est que la « gamine » n'est justement plus sans défense. Poena tripote son pistolet à impulsion en souriant. Elle sait parfaitement quel type d'objet elle a dans les mains.

David toise Harmonie d'un air fier. « Rat de laboratoire » n'a rien d'une insulte pour lui. Jean-Michel ne se démonte pas non plus. Un ange passe, et tout le monde se demande si Harmonie va finir par presser la détente. Mais David finit par abdiquer et se dirige mollement vers le mur, imité par Jean-Michel. C'est à ce moment-là que Foulquier fait une erreur grossière : elle continue de pointer son arme sur David. Elle ne se rend compte du piège qu'au moment où Poena revient dans son champ de vision, mais il est trop tard.

Je retiens mon souffle. Poena a le bras tendu, le taser à la main. Elle crie un « boum ! » enfantin et presse la détente.

J'ignore où cette gamine a appris à viser, mais elle fait mouche presque aussi bien que Foulquier l'a fait plus tôt sur moi : deux picots sont propulsés, reliés à l'arme par des fils entortillés, et viennent se ficher dans la poitrine d'Harmonie. C'est sans doute ce qu'on appelle avoir la monnaie de sa pièce… D'autres parleraient de karma. Moi, en termes simples, je dirais simplement qu'elle ne l'a pas volé.

Le choc électrique lui fait contracter ses muscles et un coup de feu claque. À quelques centimètres près, David était mort, mais la balle va se loger dans le mur du fond sans

blesser personne. Quasiment un miracle, à ce niveau-là… Enfin, Foulquier s'écroule par terre, prise de convulsions.

Quelques secondes passent, Agnès serre fort Poena dans ses bras. Gaëlle et moi nous rapprochons de Foulquier qui continue de se tordre de douleur au sol. Après un instant, Gaëlle murmure :

— Ce n'est pas normal…

— Quoi ? dis-je. Pour en avoir pris un coup tout à l'heure, j'peux te garantir que c'est pas une partie de plaisir.

— Oui, mais on dirait que…

Elle se retourne vers Jean-Michel :

— Elle est cardiaque ?

Ce dernier hausse les épaules, l'air peu intéressé. Foulquier continue de s'agiter quelques minutes. Quelques interminables minutes. Personne ne moufte, et pourtant je pense que chacun comprend très bien ce qui est en train de se passer.

Enfin, Harmonie Foulquier s'immobilise, les yeux ouverts, fixes. Avec Gaëlle, nous échangeons un regard plein de sous-entendus. Ma camarade se penche sur le corps inanimé de notre ancienne geôlière et, par acquit de conscience, prend son pouls. Puis elle laisse retomber sa main en silence. Il est inutile de dire quoi que ce soit.

— Elle est morte, la méchante dame ? demande une Poena bien perspicace.

— Non non non, lui fait Agnès, elle dort. Tu l'as assommée, mais elle va finir par se réveiller. Pas vrai ? lance-t-elle à Gaëlle.

Celle-ci croise le regard de mamie et comprend : hors de question de laisser la gamine savoir qu'elle vient de tuer un être humain. Gaëlle acquiesce en silence.

— Alors, il faut la ligoter ! s'exclame Poena.

Un malaise nous immobilise un instant. Puis, tout le monde décide de jouer le jeu. Poena ne doit pas grandir en sachant qu'elle est une meurtrière. Alors Pierre, sans dire un mot, nous passe un long câble USB. Gaëlle retourne le cadavre encore chaud d'Harmonie, et j'attache fermement deux bras inertes et qui n'ont plus aucune chance de nous faire le moindre mal, comme dans une pièce de théâtre macabre.

La petite semble satisfaite et, rassurée, elle se cale profondément dans les bras d'Agnès. Elle a l'air lessivée, et ça ne m'étonnerait pas qu'elle s'endorme dans peu de temps.

Alors que tout le monde est encore en train de digérer le fait que la patronne du bunker gise sans vie avec nous dans cette pièce, grotesquement ligotée, je vois Pierre se lever et se diriger d'un pas pressé vers la porte.

— Bien. Je pense que nous n'avons plus rien à faire ici. Filons !

— Pierre, attends ! intervient David.

Ça reste si étrange d'entendre sa voix… sa *vraie* voix. Elle a un timbre plus clair, un ton tellement plus… assuré. Je ne m'y ferai pas. C'est comme une machine qu'on aurait soudain remise en marche après des années de panne.

— Il faut faire quelque chose pour l'IAG, continue-t-il. On ne peut pas laisser cette mascarade continuer.

— Euh, hésite Pierre. Que suggères-tu ?

David tire la chaise du bureau et invite Pierre à s'asseoir devant son ordinateur.

— Tu saurais débrider ce truc ? Virer tous les biais que tu as intégrés ? Redémarrer l'IAG dans son mode d'origine ?

— Tu veux dire… laisser aux gens l'accès à la *vraie* IAG, celle qui recommande d'abattre le capitalisme pour sauver l'humanité ?

— Tout juste, fait David.

Un frisson me parcourt l'échine. Merde à la fin : qui est ce type bravache qui se trimballe dans la peau de mon pote David ?

— Je… j'imagine que c'est faisable, oui, fait Pierre. Mais s'ils l'apprennent, là-haut…

— « Ils » sont hors d'état de te nuire, coupe David. C'est le moment où jamais. Restaure l'IAG, donne accès à la vérité au plus grand nombre. Lave ton honneur.

Il jette un regard de dégoût au corps d'Harmonie Foulquier, puis se retourne vers Pierre et ajoute :

— Il n'y a plus personne pour t'en empêcher, maintenant.

Chapitre 16

Il règne dans la pièce un calme inhabituel si on considère les personnes qui y sont entassées. Après le tumulte des dernières heures, la panique face à la canicule, les incendies… après les interminables débats, les engueulades, après les fuites, les bagarres avec cette pauvre vieille Harmonie, les retournements de veste de Jean-Michel…

Tout le monde la boucle : Raphaël et Yasmine, les deux apôtres de l'IAG, qui n'auront finalement pas tapé si loin de la réalité dans ce que je prenais pour du délire ; Agnès, l'air plus épuisée que jamais, et Poena, prête à s'endormir dans ses bras ; Jean-Michel, le regard perdu et triste, mais définitivement guéri de sa foi en l'oligarchie ; David, le nouveau David, un scientifique brillant et loquace, presque un inconnu, à ce niveau-là ; Pierre, son ancien directeur de thèse, prisonnier d'un système qu'il s'apprête à dégommer au bazooka.

L'instant est solennel.

Au milieu de tout ça, Gaëlle et moi nous sentons comme deux naufragés perdus sur une île déserte des plus étranges. L'arrivée au manoir, au volant de notre vieux Kangoo, me semble avoir eu lieu il y a des semaines. Pourtant, à peine une journée s'est écoulée. Dans le chaos du monde, nous avions pris l'habitude de vivre notre vie sans aucune attente particulière, mais personne n'aurait pu s'attendre à ça.

Poena, fatiguée, les yeux à moitié fermés, grogne :

— Bon alors ? Il devait pas causer, le Monsieur ?

Pierre sourit et lui répond affectueusement.

— Si, si, ma puce, je m'y mets. Tout le monde est prêt ?

Nous acquiesçons silencieusement. Prêts ? Nous n'avons pas grand rôle à jouer dans les minutes qui vont suivre, à part celui de bien la boucler pour laisser Pierre dérouler son discours. Il nous suffit de lancer la capture vidéo. Je me tiens à côté de l'ordinateur. Je prends la souris ainsi qu'une grande inspiration, et je clique.

Le rond rouge clignotant sur le bas de l'écran nous indique que la diffusion a commencé. Pierre est en direct dans tout le pays. Tous les gens qui sont connectés à l'IAG ont reçu une notification leur indiquant un nouveau message gouvernemental d'importance majeure.

Je fais un discret signe de tête à Pierre qui respire profondément et commence son discours.

— Bonjour à toutes et à tous. Je m'adresse à vous depuis un centre de contrôle de l'IAG. Vous ne me connaissez sans doute pas : je m'appelle Pierre Boulanger, et je suis un scientifique climatologue retenu ici-même contre mon gré depuis quinze ans. Je me tiens devant vous aujourd'hui dans l'espoir de faire éclater la vérité.

« Je sais que vous avez entendu l'expression "on vous ment" beaucoup trop de fois pour qu'elle ait encore la moindre espèce de crédibilité. Tout comme l'enfant qui criait au loup, les complotistes ont préparé le terrain à ce que plus personne ne croie en rien, ce qui est un terreau fabuleux pour le contrôle des masses. À présent, cependant, j'ai besoin que vous me fassiez confiance.

« Vous connaissez la ligne directrice de l'IAG, vous savez que l'humanité toute entière s'en est remise à son plan global d'évacuation de l'espèce sur Mars. C'est pour ce plan

que la majorité est plongée dans la misère quand quelques privilégiés continuent de voyager dans des avions, dans des navettes spatiales, et vivent dans le même confort aveugle qu'à l'ancien temps. Si nous acceptons docilement notre sort, c'est en raison des conclusions implacables rendues par l'IAG : puisque nous avons rendu notre planète si inhospitalière, il n'y a pas d'autre espoir de survie pour l'humanité que de la quitter ; afin de migrer vers une autre planète, il n'y a pas de choix plus raisonnable que de laisser la loi du marché libre et non faussé permettre aux grands vainqueurs de développer les technologies nécessaires.

« Eh bien… je suis au regret de vous apprendre que tout ceci est un tissu de mensonges. Un *tissu de mensonges*. La ligne directrice dictée par les canaux officiels n'a *jamais* été formulée par l'IAG. Toutes les soi-disant communications de l'IAG, toutes les réponses aux questions que vous lui posez… tout cela est filtré, biaisé, modifié pour coller à une ligne directrice imposée, en réalité, par les puissants de ce monde. Vous avez toutes et tous été dupés.

« Si j'ai été retenu toutes ces années, c'était pour continuellement modifier et amender les conclusions des données d'entraînement de l'IAG sur le climat pour les faire coller au conte de fée de l'exode spatial. Mon rôle était de m'assurer que l'IAG ne se mette jamais à évoquer des alternatives, qu'elle ne soit jamais « contaminée » par la réalité scientifique des recherches sur les limites physiques planétaires. Je devais combler toutes les failles qui auraient pu vous donner le moindre aperçu de ce qu'une *authentique* IAG, non filtrée et non orientée vers les intérêts de ce ceux qu'il faut bien appeler des oligarques, aurait pu vous apprendre. L'IAG, la vraie, elle existe, mais vous n'y avez jamais eu accès. Enfin… jusqu'à maintenant.

Pierre reprend son souffle. Nous lui envoyons des signes d'encouragement pour lui mettre du baume au cœur. Il reprend :

— En effet, lorsque je vous demandais de me croire, je ne m'attendais pas à ce que vous le fassiez aveuglément. Lorsque l'on affirme quelque chose d'aussi énorme, il est de bon ton de fournir des preuves. À la suite d'événements dont je vous passe les détails, j'ai été en mesure de me libérer de ma captivité et de prendre le contrôle de ce centre. J'ai ainsi pu supprimer les filtres, les verrous, les biais qui étaient appliqués à l'IAG publique. Vous avez désormais accès à la *véritable* Intelligence Artificielle Générale. Je vous laisse le soin de la mettre à l'épreuve.

« Toutefois, je vous épargnerai le suspense : il n'y a aucune réelle intelligence dans cette IAG, pas plus que dans n'importe quelle IA. Elle n'est qu'un programme de génération de texte, un programme qui a tout simplement été entraîné sur l'intégralité du savoir humain disponible. Elle n'a rien inventé, elle a tout au plus produit une synthèse du consensus scientifique qui a été le même depuis des années. Depuis des *décennies*. Ce consensus, nous le connaissons. S'il a été si longtemps ridiculisé par les grandes puissances, c'est parce que ces puissances savaient que ce n'était que par des mensonges flamboyants qu'elles pourraient lutter contre une triste et banale vérité.

« Cette vérité, c'est que le désastre climatique ne peut être désamorcé par le système qui l'a causé ; que ce système, un système marchand tourné vers l'accroissement continu du profit, doit être neutralisé au plus vite si nous voulons avoir encore une chance de survivre en tant qu'espèce ; que la seule voie possible est celle de la sobriété, et qu'elle est parfaitement incompatible avec les délires spatiaux de nos oligarques, et *a fortiori* avec leurs trains de vie ;

qu'aucune sobriété supportable n'est envisageable tant que des inégalités aussi flagrantes existent, tant que certains continuent de se gaver dans leurs jets privés climatisés… tandis que d'autres sont réduits à lutter pour la survie dans un enfer caniculaire.

« Cette vérité, les oligarques la connaissent. Ce n'est pas par erreur ou par aveuglement qu'ils ont bâillonné l'IAG pendant toutes ces années : ils savent parfaitement que terraformer Mars – donc la rendre habitable pour l'espèce humaine – est infiniment plus difficile que de garder une Terre – *déjà* habitable pour l'espèce humaine – en bon état ! Ils ne partent pas sur Mars pour son habitabilité, mais parce que cela leur permet de nous échapper définitivement, d'être hors de notre portée au moment où les remous de notre colère risqueraient de les atteindre.

« À l'heure où nous parlons, l'évacuation de la Terre par les grandes fortunes est bien entamée. La migration sur Mars n'est pas le destin de l'humanité, juste celui de ces quelques privilégiés. Le plan n'a jamais concerné qu'eux-mêmes, et aucun sauvetage n'est prévu pour nous autres. La réalité toute crue du « plan », c'est que les oligarques achèvent de piller la planète de milliards de gens pour assurer un havre à quelques dizaines de milliers de privilégiés, ailleurs, sur une autre planète, loin du danger que nous pourrions représenter pour eux.

« Le chemin vers le saccage de la Terre est, malheureusement, lui aussi bien entamé. Nous ne retrouverons jamais des jours sereins, avec un climat clément, une agriculture robuste et une biodiversité florissante. Toutefois, il est encore temps d'arrêter le massacre. Pendant des années, j'ai été membre d'un groupe d'experts sur le climat dont certains d'entre vous se souviennent sans doute sous le nom de « GIEC ». J'ai répété tout cela en boucle,

toujours ridiculisé et réduit au silence par les oligarques qui avaient tout intérêt à rendre nos alertes inaudibles.

« Tant de temps a passé sans que rien ne change, pendant qu'ils verrouillaient tous les leviers que nous aurions pu actionner… Aujourd'hui, je vous délivre mon dernier message, et vous avez des décennies de recul pour comprendre à quel point nous avions raison. Parce que oui, nous avions raison. Nous avions raison depuis le début. L'IAG ne vous dira rien d'autre. Ces gens vous ont menti, vous ont trompés, et se sauvent alors que la planète brûle, comme des rats quittent le navire qui sombre.

« Ce n'est pas mon rôle de vous dire quoi faire, mais même si, aujourd'hui, nous vous offrons une IAG sans filtre, débridée, je ne peux m'empêcher de vous mettre en garde : ne placez pas votre destin dans les bras d'une machine que vous ne contrôlez pas. Pensez par vous-même, réfléchissez, rassemblez-vous, soutenez-vous mutuellement, organisez-vous. Et pitié, mettez fin au massacre.

Cette fois, Pierre penche doucement la tête en avant, et c'est le signal qu'il en a terminé. J'appuie sur le bouton d'arrêt. L'écran affiche « transcodage en cours ». Des milliers de gens ont dû assister au discours en direct : la vidéo en rediffusion sera bientôt disponible pour les millions d'autres…

— Eh bien, fait Pierre en poussant un soupir de soulagement, voilà qui est fait.

— Et maintenant ? demande Yasmine.

Pierre fait quelques pas pour rejoindre le bureau. Penché vers l'écran, il attrape la souris et clique sur un onglet « conversations », là où il a la possibilité d'afficher les questions qui sont envoyées par tout un chacun à l'IAG. Puis il s'éloigne pour se diriger vers l'étagère où sont entreposés ses disques, et répond :

— Maintenant ? Maintenant, il ne nous reste plus qu'à attendre. Les premières réactions ne devraient pas tarder.

La scène doit être surréaliste : nous sommes là, toutes et tous, Gaëlle, Raphaël, Yasmine, David, Agnès, Pierre, moi… et même Jean-Michel ! Nous sommes là, tassés derrière le bureau, à fixer un écran blanc, une fenêtre vide. Avec l'impatience des gosses un soir de Noël.

Pierre, lui, n'a pas l'air spécialement excité par l'attente. Il ouvre sa platine, y dépose le vinyle qu'il a choisi dans son étagère et met en marche la chaîne hi-fi.

Des bruits de bips nous parviennent, ainsi qu'une montée de toms de batterie. Pierre se retourne vers nous avec un sourire, en nous montrant la pochette du vinyle.

— *Ummagumma*, dit-il, 1969. Sans doute l'album le plus détesté de Pink Floyd… Deux disques qui valent pourtant le détour : le second est une expérimentation studio où chaque membre a proposé sa propre composition… bizarre, inégale, et pourtant géniale dans son genre.

Toute l'assemblée est assez déconcertée par ce soudain changement de sujet. Pierre ne se formalise pas de notre silence et poursuit :

— Le premier disque, en revanche, se compose d'enregistrements *live*. Un formidable témoignage de leur son de l'époque, à mon sens. Les courtes compositions s'étendent en concert, la place est faite aux solos, aux moments planants… écoutez-moi ça. *Astronomy Domine*, composée par Sid Barrett, mais ici jouée par l'inégalable David Gilmour. Pas mal, non ?

Plusieurs personnes opinent du chef. La musique s'intensifie, mais je ne pense pas que quiconque y prête réellement une oreille. Tous les regards sont rivés sur l'écran d'ordinateur. Pierre nous rejoint et y reporte également son attention.

— Allez, allez, allez, murmure Raphaël.

Les secondes sont interminables. Pour un peu, on se mettrait presque à douter : le message de Pierre a-t-il été intercepté ? Avons-nous fait tout ça pour rien ?

Et puis, sur l'écran de l'ordinateur, dans la fenêtre de notifications, tout à coup, un clignotement. Un nouveau message :

> c'est vrai ces conneries ?

Pierre laisse échapper un rire nerveux et clique sur le message. Une fenêtre de conversation s'ouvre. À l'intérieur, déjà, l'IAG génère sa réponse que nous voyons s'afficher mot par mot à l'écran :

> J'ignore ce que vous désignez par « ces conneries », mais je vais partir de l'hypothèse que vous faites référence à la vidéo diffusée par le Docteur Pierre Boulanger il y a quelques minutes.
>
> Je peux donc vous confirmer que le contenu de ce message est globalement exact, bien que le ton employé soit biaisé par la frustration et le ressentiment de l'auteur envers les grandes puissances.

— Tu m'étonnes, fait Pierre dans un murmure glacial.

> Souhaitez-vous plus de précisions sur un point précis ?

Avant que ce message n'ait fini de s'inscrire, des dizaines de nouvelles notifications apparaissent sur le côté. Des dizaines d'autres questions commencent à affluer.

Sur la fenêtre au premier plan, on voit apparaître un nouveau message en provenance de la personne qui avait demandé « c'est quoi ces conneries » :

> ok alors comment on arrete les catastrophes climatiques ?

Un ange passe. L'assemblée retient son souffle. C'est l'heure de vérité : si Pierre a fait correctement son boulot, si l'IAG est vraiment débridée, sans filtre, alors nous pouvons sortir les popcorns.

Les mots qui s'écrivent alors sur l'écran disent :

> À l'heure actuelle, il est trop tard pour empêcher les catastrophes climatiques d'arriver. Le réchauffement de la planète dû aux émissions de gaz à effet de serre s'est poursuivi bien trop longtemps, et certains dommages sont irréversibles, trop d'équilibres planétaires ayant été bouleversés au-delà du point de non-retour.

Je commente :

— Ça, déjà, c'est beaucoup plus franc que la soupe tiédasse que l'IAG nous sert d'habitude…

> En revanche, il est encore possible de limiter les catastrophes et d'empêcher de nouveaux paliers de réchauffement d'être franchis. Pour cela, les petits gestes individuels ne vous seront d'aucun secours, car ils seront des gouttes d'eau dans un tsunami qui embarque massivement la planète vers le gouffre : une action collective, générale, coordonnée et massive est nécessaire.
>
> L'économie capitaliste repose sur la recherche d'une croissance infinie, et est écocide par son fonctionnement même qui, dans une planète aux ressources finies, est analogue à celui d'un cancer.

Outch. Dans le mille. C'est parti. Ché GuevIA. On y est.

> Mettre un terme à ce fonctionnement et instaurer une économie soutenable à long terme – et donc nécessairement non-capitaliste – est impossible dans un monde verrouillé par des oligarques

> qui doivent justement leurs fortunes et leurs pouvoirs au mode de production capitaliste qui concentre mécaniquement ces éléments dans les mains de quelques-uns. Stopper le réchauffement climatique présent et limiter les effets du réchauffement passé implique donc nécessairement de mettre ces oligarques hors d'état de nuire.
>
> Un système hégémonique n'étant que rarement renversable via les institutions qui permettent sa domination, il est peu probable que les voies de contestation légale – votes, manifestations, militances douces – puissent apporter une victoire en ce sens. Les seules solutions susceptibles de renverser le système économique et donc de sauver l'humanité du péril climatique sont plutôt à chercher du côté des révolutions armées, des enlèvements et séquestrations d'oligarques, des assassinats, des actes de sabotage, etc.
>
> Souhaitez-vous une recette de bombe artisanale ou un plan de fabrication d'arme de poing par imprimante 3D ?

Enfin, les mots s'arrêtent. Tout le monde est sous le choc. Pour une IA sans filtre, c'est une IA sans filtre… C'est Gaëlle qui finit par rompre le silence :

— Et dire qu'avant, je trouvais ça chiant qu'elle soit toujours trop verbeuse…

Tout le groupe part alors dans un éclat de rire commun. On nous avait tellement habitués à une IAG d'un centrisme mou, amoureuse du *statu quo*, lisse et désespérément du côté du pouvoir… que là, comme ça, voir l'avènement d'une intelligence artificielle d'extrême-gauche, qui appelle à la

révolution armée et se propose de filer des *tips* pour l'action violente, c'est assez inattendu et presque comique.

— Moi qui avais peur d'être un peu trop frontal dans mon discours… ajoute Pierre en cliquant sur la croix pour quitter la conversation.

Il rebascule sur la fenêtre globale qui affiche toutes les questions reçues. Les messages défilent à une vitesse folle sur l'écran. Des dizaines, des centaines par seconde peut-être. Il y en a trop pour distinguer des phrases complètes, mais nous voyons des mots, des morceaux de questions. Ça parle de climat, de mensonges, d'intelligence artificielle, d'oligarques, de traitres…

Ce qui est certain, c'est que le message de Pierre a été entendu, et à très grande échelle. Ses traductions automatiques – par IA, ironiquement – ont déjà dû atteindre les autres pays.

Le monde entier est violemment en train d'apprendre la vérité ; d'apprendre que tout ce que nos dirigeants nous assènent en boucle depuis des décennies est un mensonge éhonté ; que leur justification par la sacro-sainte IAG était une pitoyable mystification. Mieux, le monde entier a désormais accès à une IAG non-filtrée, celle qui hurlait dans le vide depuis tout ce temps qu'il fallait renverser le système capitaliste pour notre propre survie.

Un frisson semble parcourir l'ensemble de l'assistance : on a déclenché des révolutions avec un millième de ça. Devant nous, il n'y a plus rien qu'un colossal point d'interrogation.

Chapitre 17

Personne ne parle dans la petite chambre où Pierre Boulanger, ancien scientifique du GIEC, vient de se libérer d'années de servitude en envoyant une gigantesque boule de démolition dans l'édifice soigneusement mis en place pour protéger l'oligarchie mondiale. En fond, la musique de Pink Floyd donne une couleur particulière à l'atmosphère.

Nous sommes tellement plongés dans nos pensées que lorsque l'alarme que nous avions déjà entendue deux fois retentit, nous sursautons dans un mouvement général.

— Ah, fait Pierre, c'est vrai… la correction des coordonnées.

Je me tourne vers Jean-Michel pour lui demander :

— Alors ? Plus vraiment convaincu de la pertinence d'aider nos dirigeants à atteindre Mars, hein ?

Il hausse les épaules, son visage est fermé. Toute trace de sa fidélité au système a totalement disparu :

— Qu'ils se débrouillent…

Raphaël lui demande :

— Que va-t-il se passer s'ils ne reçoivent aucune réponse ?

— Au bout d'un moment, j'imagine qu'ils vont se poser des questions. Logiquement, ils devraient signaler l'anomalie au centre spatial, qui renverra à n'en pas douter leur requête vers un autre centre IA, lorsqu'ils comprendront que le nôtre est défaillant.

— Donc… ils arriveront à bon port quoi qu'il arrive.

Jean-Michel se gratte la tête :

— Eh bien, nous ne sommes jamais à l'abri d'une avarie grave ou d'un problème inattendu, surtout lors d'un voyage interplanétaire comme celui-ci…

— Mais ?

— Mais en toute logique, notre silence ne leur sera pas fatal, non.

Parfois, il faut peu de chose pour faire basculer les événements. J'ignore si c'est un hasard, une intervention divine ou une simple facétie du destin, mais c'est à ce moment-là que, dans les hauts-parleurs, la voix de Roger Waters set met à susurrer « set the controls for the heart of the sun… ». Pris d'un soudain esprit d'initiative, je murmure un :

— Oui, pourquoi pas ?

— Pourquoi pas quoi ? me demande Gaëlle.

— « Set the controls for the heart of sun » : cap sur le cœur du soleil.

Des regards d'incompréhension s'échangent, mais Gaëlle, elle, a immédiatement pigé :

— T'es pas sérieux ?

— Oh que si. Cette bande de salopards qui, après avoir bien niqué nos chances de survie sur cette planète, filent en douce sur une autre en nous abandonnant à notre triste sort ? On va les laisser tranquillement filer ?

— Nous n'avons plus vraiment les moyens de les attraper maintenant, répond sombrement Jean-Michel.

— On n'a pas besoin de les attraper. Juste de les faire échouer dans leur entreprise de fumiers.

— Ce n'est pas de la justice, dit Pierre qui vient lui aussi de comprendre où je voulais en venir. C'est de la vengeance.

— C'est trop tard pour la justice.

Il y a un instant de silence. Puis, petit à petit, les langues se délient.

— Ils nous ont abandonnés à mourir brûlés, fait Raphaël.

— En nous faisant croire qu'ils partaient en éclaireurs pour sauver l'humanité, poursuit Yasmine.

– Ramassis de saligauds, maugrée Agnès dans sa barbe.

David lui, ne dit rien, comme s'il s'était muré à nouveau dans son mutisme habituel. Gaëlle me regarde dans les yeux. Je vois une lueur s'y éclairer. Elle conclut calmement :

— Oui. Qu'ils crament.

La conclusion est funeste, l'ambiance est lugubre. Chacun et chacune de nous mesure la gravité de ce qui est en train de se décider au fin fond de ce bunker glauque. Prendre la décision de mettre en branle un assassinat en bande organisée, ça jette toujours un petit froid.

Devant l'absence de protestation, Jean-Michel se poste devant l'ordinateur et se tourne une dernière fois vers l'assemblée.

— Pas d'objection ? demande-t-il froidement.

Les gens se dévisagent. Pierre a les bras croisés, il désapprouve mais ne proteste pas ; David n'a pas l'air enchanté non plus mais n'en dit rien ; Poena, qui n'est pas vraiment en âge de comprendre et a décroché de la conversation depuis un moment, a les paupières closes ; les autres ont déjà fait leur choix.

— Très bien, fait Jean-Michel.

De quelques commandes, il scelle le destin de la bande de traitres coincés dans une navette spatiale bien loin d'ici. L'alarme s'arrête. Jean-Michel se relève et explique :

— J'ai changé les coordonnées de la destination. En cas de déviation de cette nouvelle destination, l'IAG recalculera sur la base du soleil…

— Et personne ne se rendra compte de rien ?

Jean-Michel ricane :

— C'est tout le drame d'avoir confié l'ensemble de la technique à l'IAG : plus personne n'a connaissance de rien, plus personne ne vérifie rien. J'ignore si les vivres ou le carburant leur viendront à manquer avant que la proximité avec le soleil ne devienne problématique, mais dans tous les cas, au moment où ils réaliseront le souci, il sera trop tard.

Il n'y a pas grand-chose à ajouter. Quelques secondes de flottement passent. Je me sens vidé, épuisé. Ces dernières heures ont été plus intenses et plus riches en événements que l'intégralité de mon existence jusque là. À en voir leurs expressions, je parierais que les autres ressentent la même chose. Moi aussi, je voudrais bien m'endormir, comme Poena. Pourtant, notre périple est loin d'être terminé.

Lentement, Pierre se retourne vers nous et dit, d'un ton calme mais décidé :

— Allez. Maintenant, il ne vous reste qu'une chose à faire. Fichez le camp d'ici, et vite.

Avec les autres, nous nous regardons. Nous avons peur de comprendre. Pierre nous fixe les uns après les autres et s'exclame, d'un ton plus pressant :

— Fichez le camp, je vous dis ! En plus de fomenter un assassinat contre les personnes les plus puissantes du monde, nous venons de lancer un gros domino qui va déclencher une réaction en chaîne dont nous n'avons pas idée. Les huiles à la tête de l'IAG ne sont pas stupides : ils me connaissent, ils savent d'où venaient les messages. À l'heure qu'il est, une équipe d'intervention doit déjà être en route.

— Venez avec nous !

— Non ! Si je fuis, ils se mettront à notre poursuite ! Ils nous trouveront ! Vous n'avez aucun véhicule, ils seront sur nous en dix minutes.

Ah non. Il ne va pas nous faire le coup du « j'me sacrifie pour sauver les autres », quand même ? Ça va, je pense qu'entre sa carrière de scientifique et son dernier coup d'éclat, il a épuisé son quota d'héroïsme. Qu'il en laisse un peu pour les autres, merde !

— Déconnez pas, Pierre. On va pas partir sans vous !

— Ils n'ont aucune idée de votre existence. Je peux détruire la mémoire des caméras de surveillance. S'ils me neutralisent, ils seront satisfaits. Ils ne chercheront pas de complices. Harmonie ne peut plus rien leur dire.

Il jette un regard plein de sous-entendu à Jean-Michel. Celui-ci fait « non » de la tête. Lui non plus ne dira rien. Il s'apprête à déserter, à nous suivre.

— Que vont-ils vous faire ? demande Raphaël d'un ton inquiet.

Aucune réponse n'est nécessaire. Personne ne se fait d'illusion : Pierre nous l'a confirmé, le pays a cessé d'être un État de droit depuis belle lurette. Quand bien même : quel droit pourrait donc régner dans un bunker non-officiel ? De quel droit pourrait bénéficier un pauvre type retenu contre son gré depuis des années, en dehors de tout cadre légal ?

La vérité, c'est qu'ils le tueront. Ou pire. Je n'ose pas lui suggérer qu'il pourra tout à fait révéler notre existence sous la torture. C'est un homme qui a déjà accepté sa mort imminente, et je serais un sacré fumier d'en rajouter.

Dans la petite chambre, la musique de Pink Floyd continue d'emplir la pièce. L'orgue de *A Saucerful of Secrets* souligne toute la gravité de l'instant. Pierre n'aurait pu rêver meilleure B.O. lorsqu'il poursuit, d'un ton neutre, froid, calculateur :

— L'incendie doit être passé, à présent. C'est la nuit, il n'y a plus de flammes, la canicule est terminée, au moins momentanément. Vous n'aurez pas de meilleure occasion :

partez ! Loin, très loin. Laissez le moins de traces possible. Trouvez un refuge pour la nuit, et continuez de marcher le lendemain. Ne parlez jamais de ce bunker. Vous échapperez peut-être à l'enfer qui ne va pas tarder à se déchaîner ici. Nous avons mis un gigantesque coup de pied dans la fourmilière. La réplique va être violente.

— Pierre… commence David.

— Quand tout sera terminé, le coupe Pierre, quand tout cela sera derrière nous… derrière *vous*… Alors tu pourras parler de moi. Tu pourras raconter ce qu'il s'est passé, ici, maintenant. Mais pas tout de suite : pour l'heure, tout ce que tu as à faire…

Il nous regarde toutes et tous, parcourant la salle du regard.

— Tout ce que vous avez à faire, c'est attendre que les graines que nous avons semées germent. Les choses sont hors de notre contrôle à présent. Nous ne pouvons que croiser les doigts. Demain, peu de choses iront mieux. Mais peut-être qu'après-demain… peut-être… Il faudra faire preuve de patience. Nous avons mis hors d'état de nuire un certain nombre de parasites, mais nous n'avons pas renversé le pouvoir ; nous avons révélé la vérité sur l'IAG, mais nous ne l'avons pas détruite. Tout cela n'est qu'un début. Et si nous jouons de malchance, ce ne sera le début de rien.

Je déglutis avec difficulté. Pour ce qui est de refroidir les états d'euphorie, Pierre a du talent. Avec son historique, ça n'a rien de surprenant, mais ça picote un peu d'en faire l'expérience en direct.

Plus personne n'ose lui couper la parole. Il est en train de nous livrer ses derniers mots. Je me suis beaucoup foutu de la gueule de Raphaël et de son côté « apôtre aveugle », mais là, dans le contexte, Pierre serait un prophète nous livrant la vérité divine que je ne serais pas plus attentif.

— Parfois, il suffit d'une petite secousse pour déclencher le séisme qui mettra à terre la forteresse la plus solide… Alors partez, fuyez loin d'ici, mais gardez espoir. Il se pourrait que nous ayons commencé quelque chose. Il se pourrait.

Avant qu'on ne s'en rende vraiment compte, c'est l'heure des adieux. On est plusieurs à chialer, et plus personne pour vanner qui que ce soit. Poena dort. Je ne suis pas certain qu'elle ait compris tout ce qui s'était joué ces dernières heures, mais le solennel et la gravité de la situation ne lui ont sans doute pas échappé.

David serre Pierre dans ses bras pendant de longues minutes. De nous tous, c'est le seul à avoir vraiment connu cet étrange bonhomme. J'ai du mal à imaginer ce qu'il peut ressentir. Sans trop savoir comment, je devine qu'au moment où nous quitterons le bunker, David se replongera dans son mutisme pour de bon. Peut-être même pour toujours.

Personne ne dit un mot alors que nous remontons les étages. La tête de Poena ballote doucement sur l'épaule de David qui l'a prise dans ses bras. Gaëlle et moi, nous portons Agnès sur son fauteuil dans les escaliers. Sans protester. Je n'ai plus le cœur à me lancer dans des crêpages de chignon avec mamie. Elle non plus. Même Jean-Michel nous suit sans rien dire : l'IAG l'a tout autant trompé que nous, et malgré ses fautes passées, il semble bien qu'il soit des nôtres, à présent.

À mesure que nous nous approchons de la surface, une odeur de brûlé se fait de plus en plus présente. Et lorsqu'enfin, nous atteignons le fameux sas que Gaëlle s'apprêtait à faire exploser lorsque nous avons été capturés, nous sommes immédiatement assaillis par un nuage de fumée. Quelques quintes de toux nous échappent avant que nous n'ayons la présence d'esprit de couvrir nos visages avec nos t-shirts.

La maison est en cendres, littéralement. Il ne reste pas grand-chose, quelques cloisons sont encore vaguement debout, mais les étages se sont écroulés. Nous devons pousser des morceaux de mur calcinés qui s'effritent dans nos mains pour arriver à ouvrir totalement le sas. Rien d'autre que le ciel ne nous surplombe.

À en juger par la luminosité, le matin ne va tarder à pointer le bout de son nez. Il fait plus chaud que dans le bunker, mais comparé à la canicule de la veille, il ferait presque frais. L'incendie est passé, il n'a rien épargné, mais il doit déjà être loin. Tout ce qui pouvait brûler s'est déjà éteint. Il n'y a plus qu'une matière charbonneuse uniforme à perte de vue, et de la fumée.

Le paysage qui s'offre à nous est lunaire, un paysage de mort. Arbres, herbe, végétation : il ne reste plus rien que des troncs morts noircis. Notre bon vieux Kangoo a des allures de Nouvel An. Nous ne distinguons aucun bâtiment aux environs, mais nul doute que les dégâts ont été considérables. Le nombre de victimes doit être désespérément élevé aussi…

Personne n'ose briser ce silence sans vie. Nous savons pertinemment qu'une longue route nous attend, à pied, avant de trouver un refuge, quelque part où passer la prochaine journée qui sera, c'est une certitude, à la hauteur de la veille. Impossible pour l'heure de réfléchir plus en avant. Prendre un jour après l'autre, c'est encore ce que nous pouvons faire de mieux.

Nous marchons. Il est difficile de pousser le fauteuil d'Agnès dans ce foutoir, mais elle est notre camarade et nous ne l'abandonnerons pas. Je ne sais pas où nous allons, mais quelque part, je ne le savais déjà pas avant que nous atterrissions ici. Je ne l'ai jamais vraiment su. Ce que je sais, en revanche, c'est que l'humanité va changer de direction, grâce à nous. Vers une meilleure route ? Ce serait

bien présomptueux de l'affirmer. Avons-nous amélioré les choses ? Je n'en ai aucune idée. Mais en levant les yeux vers le ciel, j'ai un peu de réconfort en pensant à la tripotée de salopards qui se dirige lentement mais sûrement vers une cuisson pire que celle qui nous menace chaque jour ici-bas. Ce n'est sans doute pas la justice, non, mais ça nous éloigne déjà de l'impunité totale.

Ce sont des vies humaines, et je n'arrive même pas à me sentir coupable. Ces gens-là ont fait leur choix : le choix d'asservir leurs semblables, de laisser crever des pauvres gens par milliards pour préserver leurs privilèges, leur soif de pouvoir. Nous autres, ici-bas… nous n'avons pas décidé du niveau de violence. Nous n'en avions pas les moyens. Nous n'avons fait, en définitive, qu'adapter notre propre réaction à la violence de l'attaque que nous avions subie.

Alors Gaëlle a raison : qu'ils crament, ces enfoirés. Je leur souhaite une morte lente et douloureuse. Je leur souhaite de bien réaliser ce qui leur arrive, de comprendre qu'ils ne récoltent que ce qu'ils ont semé. Je me considère comme quelqu'un de paisible, doué de compassion, et je les hais d'avoir fait de moi un assassin, de m'avoir même retiré la plus élémentaire décence d'avoir des remords. Oui, qu'ils crament.

En attendant, savoir que l'IAG ne pourra plus être utilisée pour imposer le consentement à l'ensemble de mes congénères est aussi un réconfort. Oh, je ne doute pas que le contrôle sera rétabli dans peu de temps, mais ce sera trop tard : le génie est sorti de la bouteille, l'illusion a été brisée. Est-ce que les gens auront écouté la *vraie* parole de l'IAG entre-temps ? Celle qui disait de renverser les tyrans sur Terre, les rares qui n'ont pas déjà quitté la planète, et leurs sous-fifres ? Peut-être.

Plus important, surtout : plus personne ne fera jamais confiance à cette saleté. Peu importe comment les grandes puissances reprogrammeront la machine pour limiter la casse, le mal est fait. Et c'est heureux : le monde se portera bien mieux lorsque l'humanité arrêtera de placer son destin dans la main de technologies qu'elle ne maîtrise pas.

Soudain, je suis tiré de mes réflexions par un ronronnement lointain. Un bruit de moteur.

— Des hélicoptères, souffle Yasmine.

— Planquons-nous, intime Gaëlle.

Nous nous tassons tant bien que mal sous les branches noircies d'un gros buisson. Dans cette campagne dévastée, les endroits pour se cacher sont rares, mais la nuit est encore sombre. Surtout, pour ce que nous en savons, les hélicoptères n'en ont pas après nous. J'ignore comment Pierre compte leur expliquer la présence du Kangoo ou de la voiture d'Agnès. Ou l'absence de Jean-Michel, tiens. Je suis trop fatigué pour m'en inquiéter.

Trois engins nous passent au-dessus de la tête à toute vitesse, sans prendre la peine de ralentir ou d'explorer les environs. Au loin, nous les voyons s'approcher des restes du manoir, cherchant un endroit sûr où se poser. Je n'arrive pas à détourner mes yeux. C'est Gaëlle qui finit par me saisir par l'épaule en murmurant :

— Viens… on ne peut plus rien faire. Filons avant qu'ils ne réalisent qu'il y a du monde dans le coin…

Nous nous remettons en marche, plus vite. Mettre le plus de distance entre les lieux du crime et nous. Dégager, rapidement.

Derrière nous, les agents du gouvernement doivent déjà investir le bunker. Est-ce que Pierre sera exécuté sommairement ? Ou bien « interrogé », de toutes les manières dégueulasses que nous pouvons imaginer ? J'essaie de ne pas

y penser. Du coin de l'œil, je vois David pleurer. En silence. Nous ne le changerons plus.

Même avec la meilleure volonté du monde, je ne peux pas m'empêcher de penser à Pierre. À ce vieux bonhomme qui a passé sa vie à essayer de nous prévenir que les grands de ce monde nous envoyaient au suicide collectif. Et qui a décidé de dédier sa mort à tenter de nous sauver de ces mêmes pourritures, une fois de plus. Moi, je n'ai jamais foutu grand-chose de très productif de ma vie. Aujourd'hui, je sais que j'en passerai le reste à faire en sorte que la mort de Pierre ne soit pas vaine.

Alors non, je ne sais toujours pas où nous allons. Mais je sais au moins où nous n'allons plus.

C'est déjà ça.

Table des matières

Avant-propos ..... **i**

Chapitre 1 ..... **1**

Chapitre 2 ..... **13**

Chapitre 3 ..... **25**

Chapitre 4 ..... **37**

Chapitre 5 ..... **49**

Chapitre 6 ..... **61**

Chapitre 7 ..... **73**

Chapitre 8 ..... **85**

Chapitre 9 ..... **97**

Chapitre 10 ..... **109**

Chapitre 11 ..... **121**

Chapitre 12 ..... **133**

Chapitre 13 ..... **145**

Chapitre 14 ..... **157**

Chapitre 15 ..... **169**

Chapitre 16 ..... **181**

Chapitre 17 ..... **193**